e ANNÉE N° 290 1er NOVEMBRE 1937

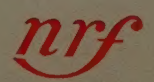
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



NCE : 7 FR. ÉTRANGER : 7.50

Table analytique des Annonces



(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

R. F.

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

R. DU C. SEINE 35.807



Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

Dans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à paraître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. M. AUDOUX. Douce lumière ...... 18 fr.
2. M. AYMÉ. Le canard et la panthère Prix .... 12 fr.
3. A. BAILLY. La Fontaine.......... 20 fr.
4. S. DE BARRIERE. Blumelein 35, confidences recueillies par Francis Carco 17.50
5. G. BONHEUR. Les garçons .... 18 fr.
6. E. CALDWELL. La route au tabac . 18 fr.
7. R. CELLI. L'œuf magique 14.50
8. E. CHAUTARD. Glossaire typographique, présenté par R. L. Doyon .... 21 fr.
9. J. COCTEAU. Les Chevaliers de la Table Ronde, théâtre.......... 18 fr.
10. Cris d'animaux. Petit dictionnaire rimé. Lithos en couleurs de V. Braun ... 9 fr.
11. L. DAUDET. La tragique existence de Victor Hugo 17.50
12. J. DESBORDES. Les forcenés ..... 15 fr.
13. C. DU BOS. Approximations. VIIe série. Prix .... 35 fr.
14. C. FAYET. L'obstacle.......... 16.50
15. G. FLAUBERT. L'éducation sentimentale, 2 volumes .... 12 fr.
16. J. GIONO. Batailles dans la montagne Prix .... 24 fr.
17. O. HENRY. Martin Burney et autres dupes. Prix .... 12 fr.
18. R. JOUGLET. Le feu aux poudres.. 15 fr.
19. B. DE LA SALLE. Les forces cachées. 18 fr.
20. P.-J. LAUNAY. Le maître du logis 18 fr.
21. H. LAVEDAN. Avant l'oubli tome III : Les beaux jours.......... 18 fr.
22. F. DE JEINTEL. Terre sucrière... 18 fr.
23. J. LEMARCHAND. Conte de Noël.. 20 fr.
24. M. MAETERLINCK. Devant Dieu... 15 fr.
25. G. MAGNANTE. L'Epée du Roi.... 24 fr.
26. H. MANN. Zola.......... 6 fr.
27. J. MARTEAU. Pont tournant.... 18 fr.
28. A. MARY. Tristan.......... 30 fr.
29. H. MASSIS. Le drame de Marcel Proust. Prix 16.50
30. A. MAUROIS. La machine à lire les pensées. Prix.......... 16.50
31. H. MELVILLE. Benito Cereno, traduit de l'anglais par P. Leyris.......... 15 fr.
32. L. PATELLE. Wang.......... 20 fr.
33. J. PEYRE. Roc-Gilbraltar....... 18 fr.
34. M. RAY. La photographie n'est pas l'art. Prix .... 18 fr.
35. R.-M. RILKE. Lettres à un jeune poète. Prix .... 12 fr.
36. M. RUÉ. Jours nouveaux........ 18 fr.
37. C. SAINTE-SOLINE. Les sentiers détournés. Prix .... 18 fr.
38. S. SAIMINEN. Katrina.......... 30 fr.
39. SIMENON. L'assassin.......... 15 fr.
40. P. SOUPAULT. Poésies complètes (1917-1937) .... 24 fr.
41. M. THOREZ. Fils du peuple .... 10 fr.
42. C. VIVIER. La belle eau fraîche... 13.50
43. A. VOLLARD. Souvenirs d'un marchand de tableaux .... 35 fr.
44. H. VON KLEIST. Les marionnettes. 12 fr.
45. P. WILDE. La boutique du diable. 18 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

46. J. ARRARAS. Le général Franco... 16.50
47. M. BRAIBANT. La tragédie paysanne 16.50
48. R. BURGARD. L'expédition d'Alexandre et la conquête de l'Asie .... 21 fr.
49. J. B. T. BURY. Gambetta défenseur de territoire (1870-1871) .... 20 fr.
50. L. CAHEN, R. RONZE, E. FOLLINAIS. Histoire du monde de 1919 à 1937... 24 fr.
51. A. CHAMSON. Retour d'Espagne, Rien qu'un témoignage .... 15 fr.
52. A. CHARPENTIER. Les côtés mystérieux de l'affaire Dreyfus.......... 25 fr.
53. C. de CHAVANNES. Le Congo français, tome II .... 40 fr.
54. C. CURRAN et C. KAUFFELD. Les serpents .... 36 fr.
55. C. ESPINADEL. Les commissaires et les

Les conditions d'abonnements *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 392 et 393 du cahier d'annonces

administrateurs de Sociétés par actions, Prix ... 40 fr.
6. B. Frapié. Les grands voyageurs arabes. Prix ... 21 fr.
7. Funck-Brentano. La cour du Roi Soleil, Prix ... 16 fr.
8. L. Hervieu, Le « Crime » ... 4.50
9. Hommes d'État, 18 héliogravures, 3 volumes... 150 fr.
. Commandant Ladoux. Mes souvenirs (Contre-espionnage) ... 16.50
. Duc de Levis-Mirepoix et Comte F. de Vogüé. La politesse, son rôle, ses usages. Prix ... 25 fr.
. G. Luciani. Six ans à Moscou... 35 fr.
. Marie (Reine de Roumanie) Histoire de ma vie, II ... 30 fr.
64. J. Maurin. Révolution et contre-révolution en Espagne ... 15 fr.
65. C. Maurras. Enquête sur la Monarchie. Prix ... 40 fr.
66. P. Mousset. Maïmona ... 18 fr.
67. P. de Nolhac. La résurrection de Versailles ... 18 fr.
68. W. Pahl. Les routes aériennes du globe. Prix ... 36 fr.
69. E. Petit. Histoire de la Russie et de l'U.R.S.S. des origines à nos jours. 35 fr.
70. Général Tovonskeend. Ma campagne de Mésopotamie ... 25 fr.
71. L. Trotski. Les crimes de Staline. 24 fr.
72. H. Van Loon. Histoire de l'humanité, traduit de l'anglais par M. Soulié. 42 fr.
73. J. Wilbois. La nouvelle organisation du travail ... 20 fr.

OUVRAGES D'ART — ÉDITIONS DE LUXE

. G. Augsbourg. La vie en images de Serge Lifar, 80 pl. ... 35 fr.
. Botticelli. 101 planches ... 80 fr.
. L. Dumont-Wilden. Villes d'art de Belgique ... 42 fr.
77. H. Ibsen. Œuvres complètes, tome IX. Prix ... 60 fr.
78. W. Shakespeare. Post-Scriptum de ma vie ... 75 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — r le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ...

...

...

...

...

...

...

...

OM ... Signature :

DRESSE ...

...

1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. r cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles (11).

nrf **VIENT DE PARAITRE**

JEAN COCTEAU

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE	18 fr.
5 exemplaires numérotés sur chine	225 fr.
8 exemplaires numérotés sur japon	180 fr.
12 exemplaires numérotés sur hollande	130 fr.
30 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma-Navarre	60 fr.
125 exemplaires numérotés sur alfa supérieur	40 fr.

Il s'est passé tant de merveilles depuis que Racine écrivait ses préfaces et croyait nécessaire de défendre des chefs-d'œuvre, tant de merveilles se sont produites et ont libéré le théâtre des règles qui le limitaient de toutes parts ou plutôt qui obligeaient un Racine à ne point décider ses propres limites et à se donner pour moraliste, que je crois un autre genre de préfaces utile en 1937.

Pour mon drame LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE où je semble rompre avec une sorte de manie de la Grèce, il serait fou de s'appuyer sur la fable et sur l'exactitude, la source d'une œuvre de cet ordre étant l'inexactitude même et l'exactitude n'y trouvant plus de place que sous les formes secrètes du nombre, de l'équilibre, des perspectives, des poids et mesures, des *charmes*, etc...

Il me paraît plus intéressant de dire comment cette œuvre est née. Qu'on ne cherche pas une louange indirecte dans le fait que je m'en rends irresponsable. L'inspiration n'arrive pas nécessairement de quelque ciel. Il faudrait pour l'expliquer remuer la ténèbre humaine et sans doute n'en sortirait-il rien de flatteur. Le rôle du poète est humble. Le poète est aux ordres de sa nuit.

En 1934, j'étais malade. Je m'éveillai un matin, déshabitué de dormir, et j'assistai d'un bout à l'autre à ce drame dont l'intrigue, l'époque et les personnages m'étaient aussi peu familiers que possible. Ajouterai-je que je les tenais pour rébarbatifs.

C'est trois ans après, lorsque Markévitch me força affectueusement la main, que j'arrivai à sortir l'ouvrage du vague où je le tenais en marge, comme il nous arrive, malades, le matin, de prolonger nos rêves, de barboter entre chien et loup et d'inventer un monde intermédiaire qui nous évite le choc de la réalité.

Une fois la pièce écrite, je me documentai, je me trouvai en face de mes fautes de fabuliste et je décidai de m'y tenir.

Sauf « La fleur qui parle » qui me vint d'un fait divers (une plante émet des ondes en Floride comme un poste de T. S. F.) toute l'œuvre me fut donnée, je le répète, par moi-même. Il ne faut voir dans ce don aucun privilège.

Ce qui me frappe en considérant les CHEVALIERS d'un œil extérieur, c'est le personnage principal, personnage invisible de Ginifer, jeune démon, domestique de Merlin.

Ce personnage n'apparaît que sous la forme de ceux en lesquels le pouvoir de l'enchanteur l'incarne. Tantôt ils sont les personnages vrais (Gauvain, la Reine, Galaad), tantôt les personnages faux. On verra que si les personnages faux risquent de causer du mal, ils peuvent aussi se parer de grâces d'autant plus dangereuses qu'elles ne donnent qu'une joie fantôme. C'est le cas d'Artus ensorcelé par Gauvain le faux et que le vrai Gauvain ennuie. Mais vivre n'est pas un rêve ; la pièce le prouve, hélas ! et le château désensorcelé — j'allais écrire désintoxiqué — sera moins léger pour les uns, plus solide pour les autres et de toutes manière inhabitable aux âmes qui n'envisagent pas la terre comme un éden.

N. B. — C'est un pur hasard théâtral, si, dans les CHEVALIERS, ce qu'on est convenu d'appeler le bien a l'air de triompher de ce qu'on est convenu d'appeler le mal. Ces sortes de démonstrations relèvent à mes yeux de l'esthétique du moraliste, la pire que je sache.

JEAN COCTEAU.

DU MÊME AUTEUR :

THOMAS L'IMPOSTEUR, *roman*	18 50
THOMAS L'IMPOSTEUR, Edition illustrée par l'auteur. Sur pur fil	300 fr.
POÉSIE 1916-1923	15 fr.
ANTIGONE précédée des **MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL**	12 fr.
MORCEAUX CHOISIS (poèmes)	15 fr.
MON PREMIER VOYAGE (Tour du Monde en 80 jours)	12 fr.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf VIENT DE PARAITRE

GEORGES MAGNANE

L'ÉPÉE DU ROI

ROMAN

Ce livre présente un jeune ouvrier de Marseille qui s'efforce d'échapper aux routines, aux besognes, aux mensonges dont souffre sa classe afin d'accéder à la vie complète qu'il pressent, quelquefois, obscurément mais avec une angoissante force.

Il est doué d'un remarquable pouvoir d'inspirer la confiance et d'éveiller en ceux qui l'écoutent un actif besoin de lumière et de joie. Il n'en apparaît pas moins, au début, tant qu'on le regarde d'un peu loin, comme un rouage infime, anonyme de la machine sociale : un ouvrier comme les autres. Comme les autres, il travaille sans joie et sans but. Comme tant d'autres, il sacrifie, au jour le jour, l'amour aux simulacres de l'amour. Un jour, cependant, l'angoisse devient plus vive, et il saisit le premier prétexte venu (une dispute avec sa sœur) pour s'élancer hors du cercle enchanté des habitudes. Il se fait introduire par un ami dans un club sportif où se mêlent toutes les classes de la ville. Il se révèle nageur remarquable, gagne des courses. On l'admire. Un jeune intellectuel d'une originalité parfois excessive mais cordial et plein de bonne volonté se lie avec lui et le présente à divers jeunes gens brillants et riches. L'amitié puis l'amour semblent l'accueillir. Dans l'enivrement du succès et du soleil, tout lui devient facile. Il s'impose comme orateur, écrit même un poème digne d'attention. Mais il n'échappera pas si aisément à cette sorte de fatalité que simule de nos jours la pression sociale. Aimé de la jeune fille qu'il aime, accueilli par sa famille, il trouve pourtant, entre elle et lui, « l'épée du roi » : le souvenir et l'influence de leurs classes différentes. Il ne veut ni trahir ni se contenter d'un amour médiocre. Le bonheur lui est interdit. Il lui reste l'action...

Mais j'ai tort peut-être d'insister ainsi sur le sens « social » de ce livre. Après tout, j'ai eu pour principal souci de peindre. Le lecteur trouvera dans ces pages plus de soleil que de philosophie, des gestes, des actes, des couleurs, des attitudes plutôt que des discours. Des hommes et des femmes qui se cherchent à tâtons, des passions, del a douleur, quelquefois de la violence, çà et là un grand éclat de rire... L'interprétation reste suggérée plutôt que clairement exprimée. Et je n'ai jamais forcé ma voix. Il est, je crois, des vérités qu'il suffit de murmurer au monde pour que, toujours, il s'en souvienne.

Notice biographique :

L'auteur a vingt-neuf ans. En 1932, au terme d'études littéraires réputées brillantes qu'il a faites moitié en Sorbonne; moitié à l'Université d'Oxford, il s'établit à Marseille où, pendant quatre années, il suit de très près les luttes politiques. Il y apprend aussi à aimer la Provence, la mer, le soleil et pratique divers sports : ski, natation, aviron (il est quatre fois champion de la Méditerranée en 1936). Actuellement fixé à Paris, il consacre le meilleur de son activité à écrire.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

PIERRE VÉRY

MAM'ZELLE BÉCOT

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... 12 fr.

Les romans policiers de Pierre Véry ne contiennent pas seulement une intrigue criminelle. Rappelez-vous *Monsieur Marcel des Pompes funèbres, l'Assassinat du Père Noël, les Disparus de Saint-Agil, Goupi-Mains Rouges,* ce récit d'atmosphère paysanne dont la critique a souligné à juste titre l'originalité. On trouve dans ces romans où la Mort et la Police, ingrédients nécessaires, restent toujours discrets, des paysages, des familles, des corporations, des caractères, des caricatures, des chansons et même des contes de fées. On y trouve une modeste, une souriante poésie qui confère une allure de dignité et de liberté à des œuvres serrées dans le cadre d'un genre littéraire un peu étroit.

Mam'zelle Bécot n'est pas seulement l'histoire d'un crime crapuleux ; c'est aussi l'histoire du Passage Vandrezanne, de l'Hôtel Bénedict, d'une camaraderie empoisonnée par le soupçon, de pauvres diables sur qui pèsent ces malédictions qui tiennent tant de place, hélas ! dans la vie du Paris de 1937 : celle de l'émigration, celle de la drogue, et ainsi de suite ; c'est aussi l'histoire d'un bel amour, traversé par la peur. C'est le premier roman de Pierre Véry qui fasse à l'amour une si large part. Et, sans doute, la valeur poétique du livre réside-t-elle, plus encore que dans l'évocation d'un recoin de la grande tristesse parisienne, dans la fragile espérance et les larmes secrètes d'une Mam'zelle Bécot.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Pont-Egaré	12 fr.	**Les Métamorphoses**	15 fr.
Danse à l'ombre	18 fr.	**Clavier universel**	15 fr.

Le Meneur de Jeu .... 15 fr.

ROMANS POLICIERS

Meurtre, Quai des Orfèvres	7 fr.	**Le Gentleman des Antipodes**	12 fr.
M. Marcel des Pompes funèbres	7 fr.	**Les Trois Claude**	12 fr.
L'Assassinat du Père Noël	7 fr.	**Goupi-Mains rouges**	12 fr.
Le Réglo	7 fr.	**L'Inspecteur Max**	12 fr.
Les Disparus de Saint-Agil	12 fr.	**Le Thé des Vieilles Dames**	12 fr.

Collection « LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE »
Les Veillées de la Tour pointue 16.50

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

CLARISSE FRANCILLON

COQUILLAGE

ROMAN

Un vol. in-16 double couronne	22 fr.
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur	45 fr.

On retrouve dans le nouveau roman de Clarisse Francillon, les qualités que les critiques ont signalées dès son premier livre : l'abondance romanesque ; cette singulière aptitude à faire vivre, dans des milieux très divers, de multiples personnages ; le sens des choses concrètes et du temps qui fuit, et cette mélancolie tempérée d'humour que nous aimions surtout, jusqu'ici, chez les écrivains anglais.

Mais *Coquillage* paraît marquer une étape dans l'œuvre de la jeune romancière. La technique romanesque de celle-ci est différente. Elle abandonne la forme toute unie du récit ordinaire et pousse ses recherches au delà d'une unité conventionnelle.

Clarisse Francillon aborde également un sujet neuf : la vie complexe et nuancée d'un sourd-muet. Un sourd-muet, contrairement à ce qu'on pense souvent, peut comprendre et s'exprimer, n'est-ce pas ? Gérard Sombérieux (« on va l'appeler *Coquillage*, lui », s'écrie un jour une jeune danseuse suédoise) mène une existence semblable à celle de tous les hommes. Pourtant, autour de lui, il n'y a que « des gestes, des formes et le vaste silence ». Cette solitude peuplée d'autres images que les nôtres, donne-t-elle à la vie intérieure d'un être des accents de détresse et de force qui créent une étrange attirance ? Des femmes aiment Gérard, chacune à sa manière. Mais « les femmes ne comprennent pas qu'il existe des choses plus précieuses que le bonheur », et l'histoire de *Coquillage* devient peu à peu le récit des jalousies, des souffrances, de l'éternel malheur des femmes.

Du même auteur :

CHRONIQUE LOCALE, *roman*	18 fr.
LA MIVOIE, *roman*	15 fr.
BÉATRICE ET LES INSECTES, *roman*	15 fr.



nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN GIONO

BATAILLES DANS LA MONTAGNE

ROMAN

UN TRÈS FORT VOL. DE 365 PAGES, AU FORMAT IN-8° SOLEIL . . **24 fr.**

5 exemplaires numérotés sur chine....................	**325** fr.	*(épuisés)*
10 exemplaires numérotés sur japon	**250** fr.	*(épuisés)*
20 exemplaires numérotés sur hollande	**180** fr.	*(épuisés)*
60 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma-Navarre ...	**72** fr.	*(épuisés)*
325 exemplaires numérotés sur alfa supérieur	**52** fr.	*(épuisés)*

100 exemplaires sur alfa ont été réservés à la « SÉLECTION STRASBOURGEOISE ».

EXTRAITS DE PRESSE

Le nouveau roman de Jean Giono, est un enchantement...

Le récit de ce combat entre les hommes et les éléments vous tiendra haletant comme le célèbre *Typhon* de Conrad. CLAUDE MORGAN, *Vendémiaire*, 28-9-37.

...Je puis sans craindre aucune équivoque, louer Giono d'avoir su garder à un héroïsme humain une tranquillité qui s'apparente au calme profond du règne minéral.

De là vient l'impression d'unité que laisse cette puissante symphonie. Dénonçant l'illusion des jeunes qui adorent la force, Giono riposte : « C'est une gloire cette faiblesse qui leur permet d'être absolument soumis aux commandements naturels. » Que ce soit la montée des eaux ou le duo de Sarah et de Saint-Jean, toutes les scènes décisives possèdent cette grandeur que les hommes et les éléments, étroitement associés, y obéissent aux commandements naturels. La carrière d'un artiste offre des ouvrages où il pousse son exploration et d'autres où il affirme sa possession du terrain conquis. *Batailles dans la Montagne* est évidemment, pour Jean Giono, une œuvre de maîtrise. RENÉ LALOU, *Les Nouvelle Littéraires*, 2-10-37.

...Que de beautés dans ce livre.

Son livre dépouillé de son romanesque, nous raconte cette fois, surtout un véritable « Cataclysme » dans ses montagnes de Manosque... Nous assistons aux luttes des hommes avec les éléments qu'ils finissent par vaincre. Il y a là des pages de grand écrivain qui font penser à un poète biblique.

GEORGES LE CARDONNEL, *Le Journal*, 3-10-37.

Le grand Pan vit toujours.

Les livres de M. Jean Giono en sont une preuve. Le souffle de la bête divine anime de son rythme même cette littérature rustique, poétique et païenne.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *Le Figaro*, 2-10-37.

...M. Giono est un lyrique... Ces grands morceaux sont d'une intensité et d'une poésie admirables. JEAN-PIERRE MAXENCE, *Gringoire*, 8-10-37.

M. Giono sait inventer des épisodes prodigieux. Tel celui ou saint Jean, pareil à un héros homérique tue un taureau qui vient de piétiner une vieille femme. Tel surtout cet épisode du facteur qui réussit à poser un téléphone portatif, obtient la communication juste pour découvrir qu'on évacue aussi cet autre village et que dans un instant toute relation sera coupée avec l'univers humain... Enfin il faut lire la longue route que fait saint Jean avec une toute jeune fille...

ROBERT BRASILLACH, *L'Action Française*, 7-10-37.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ELLE

ANÇAISE

ET DE CRITIQUE — 26e Année
QUES RIVIÈRE
ULHAN
(sur 168 pages)

nement :
PAUL FORT

ar JACQUES CHARDONNE

Le Directeur reçoit le **vendredi** de 4 à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe de La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19....

*Ci-joint *mandat — chèque* de
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
(*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).

France	Union postale	Autres pays	*
*			
120 fr.	138 fr.	150 fr.	*Edition de luxe :* ......UN AN
			Edition ordinaire :
67 fr.	78 fr.	86 fr.	......UN AN
36 fr.	42 fr.	46 fr.	.....SIX MOIS

A.................................., le.................................. 193....

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R.C. Seine 35.807

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN VAUDAL

LE TABLEAU NOIR

ROMAN

« Je n'aime pas les métaphores, les symboles, les prémonitions, les faits significatifs. Je n'aime pas les coïncidences. J'en vois partout. »

Peut-être Fiston, qui parle ainsi, appelle-t-il coïncidences les répliques que les événements de la pensée trouvent dans les événements du dehors. De telles correspondances font la trame tout ensemble et la broderie de sa vie même.

Il dit encore « Aucun garçon au monde n'a pu être plus heureux que moi ». Pourtant, une pénible infirmité a pesé sur son enfance. Les chagrins et le deuil, les souffrances et la maladie, les déceptions intellectuelles, les sujétions d'un triste climat, enfin l'attente de la mort, oppriment son adolescence. « J'ai été heureux... » Il peut l'écrire sans se tromper, sans nous tromper.

Parlera-t-on de résignation ? Remarquera-t-on plus justement ceci, qui peut-être est singulier : *quiconque approche Fiston aussitôt l'aime*. En lui-même, il n'y a qu'amour. C'est le signe, et le sens, de ce pouvoir que — tantôt consciemment, tantôt inconsciemment — il cherche en toute chose : dans la tendresse qui l'unit à son vieil oncle (qui poursuit avec lui, par delà la mort, un échange continu), dans son désir de Mathilde, dans le souvenir d'un jardin au soleil ou d'une épave dans la brume, dans les étranges fleurs que les mathématiques font pousser sur son tableau noir. Ainsi, il arrive que l'amour devienne une méthode de la connaissance, et la recherche abstraite une des voies de l'amour.

Et la mort : rien d'autre que « l'instant de comprendre ».

Du même auteur :

LE PORTRAIT DU PÈRE, *roman* .... **15 fr.**


ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Vient de paraître :

ALBUMS DU GAY SAVOIR

5

CRIS D'ANIMAUX

Petit dictionnaire rimé

Illustrations de
VERA BRAUN

Un album de 28 pages, format 19 × 19, illustré de lithographies en six couleurs, sous couverture illustrée .... **9** fr.

6

ROSE CELLI

L'ŒUF MAGIQUE

Images de
LALANDE

Un album de 40 pages, format 19 × 23, 19 pleines pages lithographies en six couleurs, 13 dessins en noir, sous couverture illustrée .... **14** fr.

7

COLETTE VIVIER

LA BELLE EAU FRAICHE

Images de
MADELEINE PARRY

Un album de 32 pages, format 24 × 18, 16 lithographies en six couleurs, sous couverture illustrée................ **13.50**

RAPPEL

ALBUMS DU GAY SAVOIR

1. ALICE PIGUET. **TIRELY ASTRONOME.** Illustré par A. SÉRÉBRIAKOFF.................... **15** fr.
2. MARCELLE BERTIN. **PETITE HISTOIRE DES VOYAGES.** Illustré par DENISE MARY......... **13.50**
3. COLETTE VIVIER. **DIDINE AU PAYS DES MOTS.** Illustré par ANDRÉ ROBERT.............. **15** fr.
4. ROSE CELLI. **LA RONDE DES MOIS.** Illustré par ANNA DUCHESNE.................. **15** fr.

nrf *Achetez et retenez chez votre libraire*

Grand Prix Littéraire de Lyon

LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE

Collection dirigée par PAUL MORAND

FÉLIX DE CHAZOURNES

JASON

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .... 15 fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Les paysages denses et les horizons lourds délimitent le cadre de ces cinq aventures mélancoliques et sensuelles. Des figures de femmes, vouées à la mort, passent dans ces pages élégantes, et traînent dans leur sillage comme le souvenir des aventures passées, des Iles Sous le Vent de l'ancienne France...

Dans les récits de M. de Chazournes, en dehors de l'aventure explicite, il y a toujours une aventure passée, que nous ne connaissons guère que par allusions. C'est ce qui ajoute à l'art de la nouvelle, qui risque presque toujours d'être trop linéaire, son secret et sa profondeur...

Ce voyageur qui sait s'arrêter et qui sait voir, il faut lui demander d'autres récits, et d'évoquer encore pour nous les enchantements de l'aventure.

ROBERT BRASILLACH, *L'Action française*, 28-11-35.

Ce sont de vrais hommes et de vraies femmes de là-bas que fait vivre à nos yeux M. de Chazournes en ces nouvelles qui sont d'étonnants tableaux de nature et d'humanité. M. Félix de Chazournes est un admirable peintre impressionniste...

.....c'est l'admirable nouvelle de M. de Chazournes « Nuits chaudes dans les Marécages » la plus dramatique, la plus belle de celles qui forment son beau recueil qui nous permet de beaucoup attendre et de tout espérer de cet auteur neuf.

HENRI DE RÉGNIER, *Le Figaro*, 7-12-35.

C'est avec une maîtrise de grand artiste que M. Félix de Chazournes domine son sujet : un sujet lourd de volupté inassouvie, d'impudeur latente, qui a quelque chose d'aussi inexorable que la lumière excessive et la chaleur du climat tropical. L'exotisme cesse d'être ici un décor facile pour devenir une vaste subversion de l'âme par les sens exaspérés.

C'est dire qu'un lourd mystère humain est au fond des vies qui se déroulent dans des paysages où la terre et la mer composent leurs prestiges incomparables. Il a suffi à M. de Chazournes de mettre l'accent sur ce mystère pour donner à son livre toute la résonance qu'il pouvait avoir.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *La Revue universelle*, 1-2-36.

L'auteur exerce une verve incontestable et un sens aigu du pittoresque... Il faut signaler le nom de cet auteur qui a beaucoup vu et beaucoup retenu. Lisez l'histoire de la tribu juive de Curaçao, dont chaque membre, dispersé à travers les nations, a pris une âme différente, et chez qui les Tropiques ont terriblement entamé le puritanisme biblique. Lisez l'aventure d'Adée, courtisane française de couleur qui, rentrée à son île natale, la fuit plutôt que d'épouser une brute nègre, — et même celle d'Else Baasch la fugitive qui n'a pourtant qu'une valeur de scénario, mais dans quel beau film documentaire !

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 16-4-36.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

RAINER MARIA RILKE

POÈMES

Traduction de

LOU ALBERT-LASARD

UN VOLUME (24,5 × 19) SOUS COUVERTURE REMPLIÉE, comportant en frontispice la reproduction en héliogravure d'un portrait de RILKE par LOU ALBERT-LASARD, tiré à :

1 200 exemplaires sur hollande .... **30** fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer .... exemplaire .... des **POÈMES de Rilke** *sur hollande.*

Ci-joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... *montant de ma souscription.*

Nom .... A .... le .... 193....

Adresse .... (SIGNATURE)

....

* Rayer les indications inutiles.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf EN SOUSCRIPTION

CHARLES PÉGUY

DE
JEAN COSTE

Exemplaires numérotés sur pur fil.................. 55 f[r]
Exemplaires numérotés sur alfa supérieur.......... 35 f[r]

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication........... exemplaire.... de JEAN COS[TE]
* *sur pur fil ; — ....: * ex. sur alfa.*
Ci-joint la somme de..........................
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme } *montant de ma souscript[ion]*
de ....
Nom .... A........... le ....193..
Adresse .... (SIGNATURE)
....
* Rayer les indications inutiles.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAI[RE]

nrf EN SOUSCRIPTION

JACQUES BOULENGER

ADAM OU ÈVE

ROMAN

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
des exemplaires numérotés sur pur fil .... 60 fr.
des exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 42 fr.

« *MÉTAMORPHOSES* »

Collection dirigée par
JEAN PAULHAN

ANTONIN ARTAUD

LE THÉATRE ET SON DOUBLE

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :
des exemplaires numérotés sur japon................ 110 fr.
des exemplaires numérotés sur vélin pur fil Lafuma Navarre............................ 45 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Veuillez m'envoyer dès publication............exemplaire.. d'*ADAM OU ÈVE ** sur pur fil ; — .... ex. * sur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication..............exemplaire.... du THÉATRE ET SON DOUBLE* *sur japon ; — ....ex. *sur pur fil.*

Ci-joint la somme de........................ } montant de ma souscription.
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... }

Nom .... A..............le........193....
Adresse .... (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nrf *SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf *POUR PARAITRE PROCHAINEMENT*

ANDRÉ MALRAUX

L'ESPOIR

ROMAN

Un fort volume au format in-octavo soleil. Il sera tiré en plus du tirage ordinaire :

5 exemplaires numérotés sur chine	355 fr.
10 exemplaires numérotés sur japon	275 fr.
20 exemplaires numérotés sur hollande	195 fr.
75 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma-Navarre .	78 fr.
et des exemplaires numérotés sur alfa supérieur	55 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication..................exemplaire..... de L'ESPOIR * *sur chine —**................. *sur japon —**................ *sur hollande —**................ *sur pur fil —**................ *sur alfa.*

Ci-joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de .... } *montant de ma souscription.*

Nom.. A........................le...............193.....

Adresse.. (SIGNATURE)

* Rayer les indications inutiles.

nrf *SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf

L'ESPÈCE HUMAINE

COLLECTION D'ETHNOGRAPHIE

De toutes les sciences de l'homme, celle qui se propose d'étudier la vie d groupes — envisagés au point de vue des races, des civilisations, des langues - offre l'intérêt le plus actuel, si tant est que notre siècle donne l'exemple le plu remarquable d'époque déchirée par les conflits de races, toutes les formes d'effe vescence sociale et les antagonismes nationaux.

L'ethnologie apparaît comme une discipline encore jeune mais appelée à prend une importance de jour en jour plus grande, à mesure que l'on se convaincra de nécessité qu'il y a d'apporter à ces problèmes une solution rationnelle et non pl des remèdes empiriques ou — qui pis est — des panacées d'ordre mystique dont prétendu « réalisme » sert avant tout à déguiser les appétits les plus brutaux les formes les plus rétrogrades de l'esprit de troupeau.

S'attachant particulièrement à l'étude des peuples demeurés à des stades d'ex tence archaïque, l'ethnologie, en même temps qu'elle nous fait connaître des sociét très différentes des nôtres, nous découvre les racines de mainte institution que no retrouvons, plus ou moins aisément identifiable, dans nos propres civilisation de sorte que nous sommes amenés à reviser nombre d'idées reçues, à regarder so un angle nouveau beaucoup de nos comportements et à discerner avec plus netteté certains mobiles de nos actes.

A travers les mythes, les rites, les coutumes, les techniques, ce sont les homm eux-mêmes que l'ethnologie nous fait toucher, dans leurs façons d'agir, de sent de penser. En confrontant les caractères raciaux, culturels, linguistiques, elle no permet de retracer, dans l'espace et le temps, les mouvements des peuples de m en mer, de continent en continent. Ainsi se trouve accrue notre connaissance l'homme en profondeur autant qu'en étendue, dans le domaine de la psycholog et de l'histoire.

Il semble qu'en une telle époque de malaise de conscience et de trouble matéri l'une des tâches les plus urgentes soit de diffuser ces sciences anthropologiqu base concrète de ce nouvel humanisme à l'édification duquel tant d'esprits, en dé des événements contraires, n'ont cessé d'aspirer.

Rédigée exclusivement par des spécialistes ayant vécu en contact étroit av les populations à l'étude desquelles ils se sont consacrés, la collect « L'ESPÈCE HUMAINE » fera connaître au grand public, sous une for imagée et dépourvue de pédantisme, quelques-unes des acquisitions essentielles l'ethnologie. Mieux qu'aucune série de romans d'aventure, ou de récits de voya plus ou moins retouchés, elle sera, en raison même de son authenticité, un ferme d'une vertu singulière pour l'imagination.

PREMIER VOLUME A PARAITRE :

MAURICE LEENHARDT. **Gens de la Grande Terre** (Nouvelle Calédonie)

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

L'ESPOIR

(épisodes)

<u>*Août 1936*</u>

Pour la première fois, les avions de commerce espagnols transformés — commandés par Sembrano —, et ceux des volontaires internationaux — commandés par Magnin — vont rencontrer l'aviation allemande:

Dans l'exaltation générale et la chaleur à crever, six avions modernes prenaient leur ligne de départ. La colonne maure qui attaquait en Estramadure marchait de Merida sur Medellin. C'était une forte colonne motorisée, sans doute l'élite des troupes fascistes. De la direction des opérations on venait de téléphoner à Sembrano et à Magnin : Franco commandait personnellement cette colonne.

Sans chefs, sans armes, les misérables miliciens d'Estramadure tentaient de résister. De Medellin, le bourrelier et le bistrot, l'aubergiste, les ouvriers agricoles, quelques milliers d'hommes parmi les plus exploités d'Espagne partaient avec leurs fusils de chasse contre les fusils-mitrailleurs de l'infanterie maure.

Trois Douglas et trois multiplaces tenaient en largeur

la moitié du champ. Derrière eux, trois avions de chasse. Sembrano, son ami Mellado, les pilotes de ligne espagnols, Magnin, Sibirsky, Karlitch, Gardet, Scali, des nouveaux, le père Dugay et les mécaniciens au bord des hangars, toute l'aviation était dans le jeu.

Le grand V partit vers le Sud-Ouest.

Il faisait frais dans les avions, mais il semblait qu'on vît la chaleur au ras de terre, comme on voit l'air chaud trembler au-dessus des cheminées. Çà et là, quelques paysans à grands chapeaux de paille apparaissaient dans les blés. Des monts de Tolède à ceux d'Estramadure, en-deçà de la guerre lointaine, accidentelle, perdue, la terre couleur de moissons dormait du sommeil de l'après-midi, d'un horizon à l'autre recouverte de paix. Dans le brouillard de poussière qui montait dans le grand soleil, épaulements et coteaux faisaient de basses silhouettes plates ; au-delà, Badajoz, Merida, — prise le 8 par les fascistes — Medellin, invisibles encore, points minuscules et dérisoires dans l'immensité de la plaine tremblante.

Puis les pierres devinrent plus nombreuses. Enfin, âpre comme sa terre de rochers, toits sans arbres, vieilles tuiles grises de soleil, squelette berbère sur des terres africaines, Badajoz, son Alcazar, ses arènes vides. Les pilotes regardaient leurs cartes, les bombardiers leurs viseurs, les mitrailleurs les petits moulinets de leurs points de mire qui tournaient à toute vitesse dans le vent de l'avion. Au-dessous, une vieille ville d'Espagne, rongée, avec des femmes noires derrière les fenêtres, des anis, des olives, et des boissons au frais dans des seaux d'eau de puits, des pianos dont les enfants jouaient avec un doigt, et des chats maigres aux aguets des notes qui se perdaient l'une après l'autre dans la chaleur. Et une telle impression de sècheresse qu'il semblait que tuiles et pierres, maisons et rues dussent se craqueler et se pulvériser à la première bombe, dans un grand

bruit d'os et de pierrailles. Au-dessus de la place, Karlitch et un des mitrailleurs espagnols agitèrent leur mouchoir. Maintenant, une ville fasciste : les observateurs reconnaissaient le théâtre antique de Merida, les ruines. Une ville semblable à Badajoz, semblable à toute la province espagnole. Enfin, Medellin.

Ce qui comptait, c'était la route par où arriverait la colonne; les routes sans arbres étaient jaunes sous le soleil, un peu plus claires que la terre, et vides à perte de vue.

L'escadrille survola une place carrée et des maisons autour, — Medellin — et commença à remonter la route vers les lignes ennemies, mais aussi vers le soleil. Ce soleil de cinq heures les éblouissait tous ; à peine voyaient-ils de la route autre chose qu'un ruban incandescent. Les deux Douglas qui étaient en arrière de celui de Sembrano commencèrent à ralentir, puis prirent la file : la colonne ennemie arrivait.

Darras, qui venait de repasser les commandes au premier pilote, regardait de tout son corps à moitié penché dans le couloir de la carlingue. Pendant la guerre, il ne cherchait qu'une quelconque brigade allemande ; cette fois il cherchait ce contre quoi il luttait depuis des années sous tant de formes, dans sa mairie, dans les organisations ouvrières édifiées patiemment, défaites, refaites : le fascisme. Depuis la Russie : l'Italie, la Chine, l'Allemagne... Ici, dans cette Espagne, à peine l'espoir que Darras mettait dans le monde avait-il trouvé sa chance que le fascisme était là encore, — presque sous son avion. Et, tout ce qu'il en voyait, c'était les avions des siens en train de changer leur ligne de vol.

Pour prendre la file, l'avion où il se trouvait (celui de Magnin, le premier des internationaux) tourna. La route devant eux était piquée de points rouges à intervalles réguliers. Sur un kilomètre, elle était toute droite. L'avion arriva au-dessus, le soleil revint, et Darras ne vit plus qu'une route blanche.

Puis la route obliqua, le soleil glissa sur le côté : les points rouges reparurent. Trop petits pour être des autos, d'un mouvement trop mécanique pour être des hommes. Et la route bougeait.

Tout à coup, Darras comprit. Et, comme s'il se fût mis à voir avec la pensée, et non avec les yeux, il distingua les formes : la route était *couverte* de camions aux bâches recouvertes de poussière. Les points rouges étaient les capots peints au minium ou à l'huile, non camouflés. Jusqu'à l'immense horizon silencieux de campagne et de paix, des routes autour de trois villes, en étoile comme les traces d'énormes pattes d'oiseaux ; et, parmi toutes ces routes immobiles, celle-ci.

Le fascisme, c'était cette route qui tremblait.

Des deux côtés de la route, des bombes claquèrent. C'était des bombes de dix kilos : un éclatement rouge en fer de lance, et de la fumée dans les champs. Rien ne montrait que la colonne fasciste allât plus vite ; simplement, la route tremblait davantage.

Les camions et les avions allaient à la rencontre les uns des autres. Dans le soleil, Darras ne vóyait pas les bombes tomber, mais il les voyait éclater, en chapelets maintenant, toujours dans les champs. Il savait que l'un des Douglas n'avait pas de lance-bombes, et bombardait par le trou agrandi des W.-C. Tout à coup, (comme une image de cinéma, l'appareil arrêté, devient fixe), la route cessa net de trembler : la colonne s'arrêtait. Un camion venait de tomber en travers de la route. Une bombe l'avait touché, mais Darras ne l'avait pas vue.

Comme la tête d'un ver qui continuerait seule son chemin, le tronçon avant de la colonne, coupée au tiers, filait vers Medellin, les bombes continuaient de tomber. L'avion de Darras arrivait au-dessus de ce tronçon.

Le second pilote ne voit pas au-dessous de lui.

Bombardier du troisième avion international, Scali regardait les bombes se rapprocher de la route. Très entraîné dans l'armée italienne où, jusqu'à l'émigration, il avait accompli une période de réserve chaque année, ayant retrouvé sa précision dans trois missions accomplies à la Sierra, piloté aujourd'hui par Sibirsky à la verticale de la route depuis quinze secondes, il ne regardait que les camions, et voyait les bombes éclater de plus en plus près. Trop tard pour viser le tronçon de tête. Les autres camions tentaient de passer à droite et à gauche du camion tombé sur la route (sans doute défoncée). Vus des avions, les camions semblaient collés à la route tels des mouches, comme si les aviateurs se fussent attendus à les voir partir à travers champs, ou s'envoler. La colonne, si nette tout à l'heure ressemblait à une rivière qui se divise contre un rocher. Scali voyait distinctement les points blancs des turbans maures ; il pensa aux fusils de chasse des pauvres types de Medellin et ouvrit d'un coup les deux caisses de bombes légères quand l'enchevêtrement des camions arriva dans le viseur. Puis il se pencha sur la trappe et attendit l'arrivée de ses bombes : neuf secondes de destin entre ces hommes et lui. Deux, trois... Impossible de voir assez loin en arrière par la trappe. Il alla regarder par le trou de la mitrailleuse de cuve. A terre, quelques types couraient, les bras en l'air, — ils descendaient un remblai sans doute. Cinq, six... Des mitrailleuses en batterie tiraient sur les avions. Sept, huit, — comme ça courait en bas — neuf : ça cessa de courir, sous vingt taches rouges claquant à la fois. L'avion continuait son chemin, comme si tout cela ne l'eût en rien concerné.

Les avions tournaient en rond, pour atteindre de nouveau la route. Celui de Magnin revenait lorsqu'avaient éclaté les bombes de Scali, si bien que Darras vit nettement la fumée se dissiper au-dessus d'un fatras de ca-

mions les pattes en l'air. Sauf à l'instant de l'éclatement rouge des bombes, la mort semblait ne jouer aucun rôle dans cette affaire : Darras ne voyait que les fuyards, des taches allongées fuyant la route sous les points blancs des turbans, comme des fourmis affolées emportant leurs œufs.

Celui qui voyait le mieux, c'était Sembrano : le premier des Douglas revenait derrière le dernier des internationaux, fermant le cercle. Lui savait, bien autrement que Scali, ce qu'était la lutte des miliciens d'Estramadure ; qu'ils ne pouvaient rien faire ; que, seule, l'aviation pouvait les aider. Il repassait sur la route pour que les bombardiers qui avaient conservé des bombes légères pussent détruire encore des camions : la motorisation était le premier élément de la force fasciste. Mais il fallait, avant l'arrivée de l'aviation ennemie, rattraper la tête de la colonne, qui avait filé vers Medellin.

Quelques camions sautèrent encore dans les champs, roues en l'air. Dès que, rejetés de la route, ils n'étaient plus face au soleil, la lumière descendante allongeait derrière eux de longues ombres, si bien qu'ils n'apparaissaient que lorsqu'ils étaient détruits, comme les poissons morts pêchés à la dynamite.

Les pilotes avaient eu le temps de préciser leur position au-dessus de la route. Les grandes ombres s'allongeaient maintenant en tête et en queue de la colonne, comme des barrières.

Franco en aura pour plus de cinq minutes à arranger ça, pensa Sembrano. A son tour, il fila sur Medellin.

Sembrano, demeuré pacifiste dans son cœur, bombardait avec plus d'efficacité qu'aucun pilote espagnol ; simplement, pour calmer ses scrupules, quand il bombardait seul, il bombardait très bas : le danger qu'il courait,

qu'il s'ingéniait à courir, résolvait ses problèmes éthiques. Il était naturellement courageux, comme Marcelino et comme presque tous les vrais timides ; et socialiste de droite, — modéré —, non par prudence ou « réalisme », mais par charité. Ou bien les camions sont dans la ville, pensait présentement sa charité, et il faut les envoyer tous en l'air ; ou bien les camions sont dehors, et pour que les miliciens ne se fassent pas massacrer, il faut encore tout foutre en l'air. Il avait mis le cap sur Medellin à deux cent quatre-vingt à l'heure.

Les camions qui avaient formé la tête de la colonne étaient massés dans l'ombre de la place. Ils n'avaient pas osé s'égailler, le bourg étant ennemi. Sembrano descendit le plus bas possible, suivi des cinq autres avions.

Le soleil emplissait maintenant les rues d'ombre. Pourtant, à trois cents mètres, on devinait la couleur des maisons, — saumon, bleu pâle, pistache, — et les formes des camions ; quelques-uns étaient cachés dans les rues voisines de la place. Un Douglas venait vers Sembrano au lieu de le suivre. Le pilote avait sans doute perdu la file.

Les avions commencèrent un premier cercle, tangeant à la place de Medellin. Sembrano se souvenait du premier bombardement qu'il avait fait avec Vargas et Magnin ; et des ouvriers de Pennaroya, entourés de fascistes, qui avaient déployé aux fenêtres et dans les cours leurs rideaux, leurs couvertures de lit, — leur plus belles étoffes — pour les aviateurs républicains.

Les bombes lâchées apparurent dans un rayon de soleil, disparurent, continuèrent leur chemin avec une indépendance de torpilles. De grosses flammes orangées commencèrent à claquer comme des mines sur la place qui s'emplit de fumée. Dans un grand remous, sur la plus haute flamme, de la fumée blanche fusa, au milieu de la fumée brune ; la silhouette noire d'un

minuscule camion vint virevolter au-dessus, et retomba dans le nuage sale. Sembrano, attendant que toute cette fumée se dissipât, jeta un coup d'œil devant lui, revit le Douglas qui avait perdu la file, et deux autres. Or, trois Douglas seulement étaient engagés, en comptant le sien : il fit osciller son appareil pour ordonner la formation de combat.

Inquiet de ce qui se passait à terre, à peine avait-il regardé : ce n'était pas des Douglas, c'étaient les Junkers.

C'était le moment où Scali était en train de trouver l'aviation une arme dégoûtante. Depuis que les Maures fuyaient, il avait envie de partir. Il n'en attendait pas moins comme un chat que la place arrivât dans le viseur (il lui restait deux bombes de cinquante kilos). Indifférent aux mitrailleuses de terre, il se sentait à la fois justicier et assassin, plus dégoûté d'ailleurs de se prendre pour un justicier que pour un assassin. Les six Junkers, trois en face (ceux qu'avait vus Sembrano) et trois au-dessous, le délivrèrent de l'introspection.

Les Douglas allaient essayer de filer : avec leur malheureuse mitrailleuse à côté du pilote, il ne pouvait être question pour eux d'engager le combat contre des avions allemands à trois postes de mitrailleur, armés de mitrailleuses modernes. Magnin avait toujours tenu la vitesse pour le meilleur moyen de défense des avions de bombardement. En effet, les Douglas, pleins gaz, filèrent obliquement, les multiplaces internationaux fonçant sur les trois Junkers du dessous ; trois contre six ; contre six sans chasse, heureusement. L'objectif étant atteint, il ne s'agissait plus de combattre, mais de passer. Et Magnin choisissait d'attaquer ceux du dessous, qui allaient se détacher sur le ciel, alors que ses avions camouflés, étaient presque invisibles sur les champs, à cette heure. Il mit donc, lui aussi, pleine vitesse.

Les Junkers du dessous arrivaient, fermés comme des sous-marins, leur cuve pendant comme un pendule sous eux. Gardet, dans sa tourelle avant, un petit fusil sur le dos, attendait. Trop loin pour qu'on l'entendît, il les montrait du doigt et agitait le bras gauche comme s'il eût demandé à foncer sur eux. Magnin, à côté de Darras, voyait les Junkers grossir comme si on les eût gonflés. Tout l'équipage prit conscience qu'un avion peut tomber. Gardet fit tourner sa tourelle ; avec un bruit extraordinairement rapide, toutes mitrailleuses martelant la carlingue, les avions se croisèrent. Les internationaux n'avaient pas reçu une seule balle. Les Junkers restaient en arrière, l'un d'eux descendait, sans tomber toutefois. La distance ne cessait de s'accroître, et, tout à coup, une dizaine de balles traversèrent la carlingue de l'avion de Magnin. Puis la distance s'accrut encore ; sous le feu des mitrailleuses arrière des internationaux, les cinq Junkers repartaient vers leurs lignes.

Dès le retour, le rapport téléphoné, Magnin fit appeler Gardet.

— Il est dans le Junker prisonnier, dit Camuccini.

— Raison de plus.

Gardet arriva, le petit fusil remisé au magasin des accessoires, sa brosse inclinée en avant, l'œil rigoleur.

— Qu'est-ce que tu es allé faire là-dedans ? Te mettre aux places des mitrailleurs ?

— Car je suis un fûté. J'y étais déjà allé, remarquez ; mais j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose que je ne comprenais pas. Je comprenais très bien, pas si fada que je croyais ! Maintenant qu'ils ont tiré sur nous, je suis sûr de mon affaire : l'appareil est à peu près aveugle par devant. C'est pour ça qu'ils ne nous ont pas touchés à la première dégelée, et qu'ils nous ont touchés ensuite, quand nous étions en arrière.

— J'en avais eu aussi l'impression.

Il avait foncé, en espérant cela.

— Dites, vous croyez qu'ils avaient mis pleins gaz, quand ils nous cavalaient après ?

— Sûrement.

— Alors, qu'est-ce qu'ils se payent notre gueule, les Fritz, depuis deux ans ! Au moins trente kilomètres de moins que nous avec des vieux zincs. C'est ça, la célèbre flotte d'Hitler ?

« Seulement, dites donc, leurs mitrailleuses c'est autre chose que les nôtres, hein ! Ils n'ont pas enrayé une seule fois. J'écoutais.

« Si seulement les Russes ou nos vaches de compatriotes se décidaient à nous en refiler... »

Magnin partit à la Direction des opérations, obsédé.

Dans la banlieue de Madrid, moins de miliciens brandissaient des fusils dans moins d'autos, moins couvertes d'inscriptions. Vers la porte de Tolède des jeunes gens s'exerçaient à marcher au pas. Magnin pensait à la France. Jusqu'à cette guerre, les Junkers avaient constitué l'essentiel de la flotte de bombardement allemande. C'étaient des avions commerciaux transformés, et la confiance du monde en la technique allemande avait vu en eux une flotte de guerre. Leur armement était défectueux, et ils n'étaient même pas capables de poursuivre les avions de commerce américains. Certes, ils valaient bien les diligences achetées par Magnin sur tous les marchés d'Europe. Mais ils n'eussent tenu ni contre les types modernes français, ni contre l'aviation soviétique. Tout ça, hélas, allait changer : les grandes manœuvres sanglantes du monde étaient commencées. Pendant deux ans, l'Europe avait reculé devant la constante menace d'une guerre qu'Hitler eût été techniquement incapable d'entreprendre...

Quand Magnin arriva au ministère, le directeur des opérations, Vargas, écoutait Garcia, qui lisait un rapport.

— Bonsoir, Magnin !

Vargas se leva, mais resta au bord de son canapé : sa mono, dépouillée à cause de la chaleur, mais pas dégagée des jambes (par flemme, ou pour être plus vite prêt) comme un lapin dont la peau reste fixée aux pattes, l'empêchait de marcher. Il se rassit, ses longues jambes allongées dans la mono, son étroit et osseux visage de Don Quichotte sans barbe plein d'amitié. Vargas était un des officiers avec qui Magnin avait préparé les lignes aériennes espagnoles, avant le soulèvement, et c'était avec lui et Sembrano que Magnin avait fait sauter les rails du Séville-Cordoue. Il présenta Garcia et Magnin l'un à l'autre, et fit apporter à boire et des cigarettes.

— Compliments, dit Garcia. Vous avez remporté la première victoire de la guerre...

— Ah oui ? Alors tant mieux. Je transmettrai vos compliments : c'est Sembrano qui était chef de groupe.

Les deux hommes, cordialement, s'observaient : c'était la première fois que Magnin avait directement affaire aux renseignements militaires ; quant à Garcia, il entendait parler de Magnin chaque jour.

Tout de Garcia surprenait Magnin : que cet intellectuel fût si grand et si fort, que cet homme sérieux eût ce visage d'acteur et presque de clown ; Magnin n'avait pas lu les ouvrages techniques de Garcia ; il ne connaissait de lui qu'un livre tout exceptionnel de son œuvre sur « l'expérience psychologique chez Lénine et chez Napoléon ».

— C'est de la petite expédition coloniale, tout ça, vous savez, reprit Magnin : six avions... Nous avons fait sauter quelques camions sur la route...

— Ce ne sont pas vos bombes de la route qui ont été le plus efficaces, ce sont celles de Medellin. Plusieurs

bombes de gros calibre sont tombées sur la place. Notez que les Maures étaient sérieusement bombardés pour la première fois. La colonne est rentrée à son point de départ. C'est notre première victoire.

« Seulement, Badajoz est prise. Donc l'armée Franco rejoint maintenant l'armée Mola.

Magnin le regardait, interrogateur.

— Badajoz est à six kilomètres de la frontière portugaise, dit Garcia.

— Le six, dit Vargas, le Montesarmiento a apporté à Lisbonne quatorze avions allemands et cent cinquante hommes. Le huit, dix-huit bombardiers sont partis d'Italie. Avant-hier, vingt sont arrivés à Séville.

— Dont les dix-huit ?

— Je ne sais pas. Vingt autres Italiens sont partis.

— Des Savoia ?

— Oui. Avant quinze jours nous aurons une centaine d'avions modernes contre nous.

Si les Junkers étaient mauvais, les Savoia étaient des appareils de bombardement bien supérieurs à tout ce dont disposaient les républicains.

Par la fenêtre ouverte, l'hymne républicain diffusé par vingt radios entrait avec l'odeur des feuilles.

— Je continue, dit Garcia reprenant son rapport : c'est Badajoz ce matin, dit-il à Magnin.

5 heures. *Les Maures viennent d'entrer dans le fort de San-Cristobal, déjà presque détruit par le bombardement.*

7 heures. *L'artillerie ennemie, installée dans le fort de San-Cristobal, bombarde la ville sans interruption. Les milices tiennent. L'infirmerie de l'hôpital provincial a été détruite par le bombardement aérien.*

9 heures. *A l'est, le rempart est en décombres. Au sud, les casernes sont en flammes. Il ne nous reste que deux mitrailleuses. L'artillerie de San-Cristobal tire. Les milices tiennent.*

11 heures. *Les tanks ennemis.*

Il posa la feuille dactylographiée, en prit une autre.

— Le second rapport est court, dit-il amèrement.

12 heures. *Les tanks sont à la cathédrale. L'infanterie les suit. Elle est repoussée.*

«Je me demande avec quoi, dit-il . Il y avait à Badajoz quatre mitrailleuses ! »

16 heures. *L'ennemi entre.*

16 heures 10. *On se bat maison par maison.*

— A quatre heures ? demanda Magnin. Mais, à cinq, on nous a donné Badajoz comme à nous ?

— Les informations viennent d'arriver.

Magnin pensait au soleil de cinq heures allongé sur les rues de cette calme ville de pierraille. Il avait fait le début de la guerre de 1914 dans l'artillerie. Là, il savait qu'il ne connaissait jamais rien d'une bataille : mais il n'en voyait rien. Cette ville où le sang ruisselait comme dans les métaphores, il n'avait cessé de la voir calme et amie... De trop haut, comme Dieu. « *Les tanks sont à la cathédrale...* » La cathédrale avec une grande ombre à côté d'elle, les rues étroites, les arènes...

— A quelle heure le combat s'est-il terminé ?

— Une heure avant votre passage, sauf la lutte à l'intérieur des maisons...

— Voici le dernier rapport, dit Garcia. De huit heures environ. Peut-être plus tôt : transmis de nos lignes, — si tant est que nous ayons des lignes...

Les prisonniers politiques fascistes ont été délivrés sains et saufs. Les miliciens et suspects arrêtés sont passés par les armes. Douze cents environ ont déjà été fusillés. Inculpation : résistance à main armée. Deux miliciens fusillés dans la cathédrale, sur les marches du maître-autel. Les Maures portent le scapulaire et le Sacré-Cœur. On a fusillé toute l'après-midi. Les fusillades continuent.

Magnin pensa aux mouchoirs de Karlitch et de l'Espagnol, amicalement secoués au-dessus de ceux qu'on fusillait.

La vie nocturne de Madrid, l'hymne républicain de toutes les radios, des chants de toute sorte, des *salud* hauts ou bas suivant qu'ils étaient proches ou lointains, mêlés comme des notes de pianos, toute la rumeur d'espoir et d'exaltation dont était faite la nuit emplit de nouveau le silence. Vargas hocha la tête.

— C'est bien, de chanter... » Et, un ton plus bas : « La guerre sera longue... »

« Les gens de la rue sont optimistes... Les responsables politiques sont optimistes... Le commandant Garcia et moi, qui le serions par tempérament... »

Il haussa les sourcils.

« Réfléchissez à cette journée, Magnin : avec vos six avions, une petite expédition coloniale comme vous dites, vous avez arrêté la colonne. Avec ses mitrailleuses, la colonne avait soufflé sur les miliciens et pris Badajoz. Considérez qu'ils n'étaient pas des lâches, ces miliciens. Cette guerre va être une guerre technique, et nous la conduisons en ne parlant que de sentiments.

— C'est pourtant bien le peuple qui a tenu la Sierra !

Garcia observait Magnin avec soin. Comme Vargas, il pensait que la guerre serait technique, et ne croyait pas que les chefs ouvriers devinssent spécialistes par visitation. Il craignait que le sort du front populaire ne fût pour partie entre les mains de ses techniciens, et tout, de Magnin, lui semblait significatif : son absence d'aisance, son apparente distraction, son air « sur les dents », son aspect de contremaître supérieur (il était, en fait, ingénieur de Centrale), l'énergie évidente et ordonnée qui s'agitait sous ses rondes lunettes ahuries.

— Le peuple est magnifique, Magnin, magnifique ! dit Vargas. Mais il est impuissant.

— J'étais à la Sierra, dit Garcia, pipe en l'air. Procédons par ordre ! la Sierra a *surpris* les fascistes ; les positions étaient particulièrement favorables à une ac-

tion de guérilla ; le peuple a une force de choc très grande et très courte.

— La révolution...

— Mon cher camarade, nous ne sommes pas la révolution. Demandez plutôt à Vargas. Nous sommes le peuple, oui ; la révolution non, bien que nous ne parlions que de ça. J'appelle révolution la conséquence d'une insurrection dirigée par des cadres politiques et techniques formés dans la lutte, susceptibles de remplacer rapidement ceux qu'ils détruisent. Et surtout, ce n'est pas nous qui avons pris l'initiative, comme vous le savez. Nous n'avons pas de cadres révolutionnaires. Franco n'a pas de cadres du tout, sauf militaires, mais il a les deux pays que vous savez. Attention : ce ne sont pas Hitler et Mussolini qui aident Franco, c'est Franco qui aide Hitler et Mussolini...

« Nous sommes soutenus et empoisonnés à la fois par deux ou trois mythes assez dangereux. D'abord, les français : le Peuple — avec une majuscule — a fait la révolution française. Soit. De ce que cent piques peuvent vaincre de mauvais mousquets, il ne suit pas que cent fusils de chasse puissent vaincre un bon avion. La révolution russe a encore compliqué les choses. Politiquement, elle est la première révolution du XXe siècle ; mais notez que, militairement, elle est la dernière du XIXe. Ni aviation, ni tanks chez les tzaristes, des barricades chez les révolutionnaires. Comment sont nées les barricades ? Pour lutter contre les cavaleries royales, le peuple n'ayant jamais de cavalerie. L'Espagne est aujourd'hui couverte de barricades, — contre l'aviation de Franco.

— Jamais des milices ne battront une armée moderne, dit Vargas. Les Wrangel ont été battus par l'armée rouge, et pas par les partisans...

— Notre cher président du Conseil, aussitôt après sa chute, est parti à la Sierra avec un fusil... Le symbole est bon, monsieur Magnin. Nous croyons arrêter les

avions par des barricades, et les Maures par de nobles exemples. Seulement, écoutez Vargas, les Wrangel ont tout de même fini par être battus.

« A mon avis, le romanesque révolutionnaire est maintenant pour nous le pire danger. Peut-être, monsieur Magnin, ne connaissez-vous pas assez l'Espagne ? Gil, notre seul vrai constructeur d'avions, vient d'être tué au front comme fantassin ! Il n'y a plus, désormais, de transformation sociale, à plus forte raison de révolution, sans guerre, et pas de guerre sans technique.

Vargas approuvait en silence.

— Les hommes ne se font pas tuer pour la technique et pour la discipline, dit Magnin.

— Soit. Pourquoi les hommes se font tuer est un problème que je voudrais bien résoudre... Ce n'est pas très facile. En somme, les Maures de Franco, c'est pour quelques pesetas, non ? Mais, en gros, vous avez raison, et là est le drame.

— Je trouve que ce que nous entendons en ce moment par la fenêtre est quelque chose de positif. Vous savez comme moi qu'on ne l'utilise pas à merveille... Vous dites : nous ne sommes pas la révolution. Eh bien, soyons-la !

« Vous dites : cette Apocalypse doit se transformer, sous peine de mort. C'est bien possible... Seulement, voyez-vous, attention : je n'accepte pour ma part, je ne veux accepter aucun conflit entre ce qui représente la discipline révolutionnaire et ceux qui n'en comprennent pas encore la nécessité. Même la folie, le rêve de liberté totale et le pouvoir au plus noble et tout ça, ces choses font partie à mes yeux de ce pour quoi je suis ici. Je veux pour l'homme, pour tout un chacun, une vie qui ne se qualifie pas par ce qu'il exige des autres. Vous voyez ce que je veux dire ? Quant aux anarchistes, pour les appeler par leur nom, qu'ils me tapent ou non sur les nerfs, le difficile n'est pas d'être avec ses amis quand

ils ont raison, mais quand ils ont tort. Excusez cette petite déclaration de principes, il s'agit d'une des rares choses auxquelles je tienne.

« Au surplus, qu'est le prolétariat de ce pays sans les anarchistes ?

Garcia prit son nez dans sa main, et loucha.

— Ce que je souhaite le plus, mon bon ami, c'est l'union des anarchistes et des communistes. Ce n'est pas simple, évidemment... Dans anarcho-syndicalisme, il y a anarcho, et il y a syndicalisme...

— Nous avons cinq cent mille hommes prêts à se battre, dit Vargas. Nous n'avons pas trente mille soldats. Il s'agit de faire une armée. Il s'agit de la faire avec les milices, puisqu'on ne peut pas la faire avec autre chose. Il s'agit de créer la discipline révolutionnaire ou d'être battus.

Garcia quitta son fauteuil, s'approcha de Magnin, ses deux oreilles pointues en silhouettes sur la lampe électrique allumée sur le bureau :

— Pour moi, monsieur Magnin, la question est tout bonnement : une *action populaire* comme celle-ci, — ou une révolution — ou même une insurrection — ne maintient sa victoire que par une technique *opposée* aux moyens qui la lui ont donnée. Et parfois même aux sentiments. Réfléchissez-y, en fonction de votre propre expérience. La mienne est peut-être plus pessimiste que la vôtre.

« A mon avis, dans la lutte, l'état d'Apocalypse, passé un temps assez court, est une défaite certaine, pour une raison très simple : par sa nature même, l'Apocalypse n'a pas de futur. Même quand elle prétend en avoir un. Elle n'organise pas.

Il remit sa pipe dans sa poche, et dit à la fois avec enthousiasme et tristesse.

« Notre modeste fonction, monsieur Magnin, c'est d'organiser l'Apocalypse...

Septembre

L'Italien Scali, chargé des rapports de l'escadrille internationale et des renseignements militaires, vient d'être convoqué d'urgence à la Sûreté.

« Il y a quelque chose de plus sérieux, dit le secrétaire. Deux aviateurs fascistes sont tombés chez nous, au sud de Tolède. L'un est mort, l'autre est là. Les Renseignements militaires demandent que vous examiniez les papiers.

Scali les feuilleta de son petit doigt court, dégoûté et fasciné à la fois. Il y avait là des papiers de toutes sortes : lettres, cartes de visite, photos, reçus, cartes de sociétés, — et les papiers trouvés dans la carlingue : cartes géographiques et d'aviation, guides. C'était la première fois que Scali rencontrait un Italien ennemi avec une illusion d'intimité, — et celui qu'il rencontrait était un mort. Une feuille l'intrigua.

Elle était longue, comme une carte d'aviation pliée ; sans doute avait-elle été collée à la carte du pilote. Il semblait qu'elle eût servi de carnet de vol. Deux colonnes : De... à... et des dates. Le 16 juillet (donc *avant* le soulèvement de Franco) : La Spézia ; puis Melilla. Le 18, le 19, le 20. Puis Séville, Salamanque. En marge, les objectifs : bombardement, observation, accompagnement, protection... Enfin, la veille : *de* Ségovie *à*... La mort était en blanc.

Mais, au-dessous, écrit avec un autre stylo quelques jours plus tôt, couvrant les deux colonnes, en lettres larges : TOLÈDE, et la date du surlendemain. Une importante mission d'aviation était donc imminente sur Tolède.

D'une autre pièce venait la voix de quelqu'un qui criait au téléphone :

— La faiblesse de nos contingents, je ne l'ignore pas,

monsieur le Président ! Mais je ne prendrai en aucun cas, en aucun cas, m'entendez-vous, pour gardes d'assaut, des gens qui ne sont pas garantis par une organisation politique !

— ...

— Mais le jour où nous devrons réprimer une révolte fasciste avec la garde d'assaut noyautée ? Sous ma responsabilité, pas d'hommes sans garantie. Il y avait suffisamment de phalangistes à la caserne de la Montagne, il n'y en aura pas à la Sûreté !

Dès le début, Scali avait reconnu la voix exaspérée du chef de la Sûreté.

— Sa petite-fille est prisonnière à Cadix, dit un secrétaire.

Une porte claqua, ils n'entendirent plus rien. Puis la porte de la salle à manger s'ouvrit ; le secrétaire revenait.

— Il y a aussi des papiers au 2e Bureau. Le commandant Garcia dit que ce sont des papiers très importants. Pour ceux que vous avez, le commandant vous prie de faire le tri, — séparer les papiers du pilote mort de ceux de l'observateur. Vous me remettrez le tout, je le porterai aussitôt là-bas. Vous rendrez compte au colonel Magnin.

— Beaucoup de pièces sont des imprimés ou des cartes, et il est impossible de savoir à qui elles appartiennent...

— L'observateur est là, vous n'avez qu'à l'interroger.

— Si vous voulez, dit Scali sans enthousiasme.

Pourtant, ses sentiments à l'égard du prisonnier étaient aussi contradictoires que ceux qu'il avait éprouvés devant les papiers.

« Une seconde : dites au commandant que, parmi ce que j'ai vu, il y a un document qui peut avoir son importance.

Il pensait à la liste des vols, à cause de la date du départ d'Italie, antérieure au soulèvement de Franco.

Il passa dans le bureau où l'observateur était gardé. Assis contre une table au tapis vert, accoudé, le prisonnier tournait le dos à la porte par où entrait Scali. Celui-ci ne vit d'abord qu'une silhouette à la fois civile et militaire, veste de cuir et pantalon bleu ; mais, dès qu'il entendit la porte, l'aviateur fasciste se leva en se tournant vers elle, et le mouvement de ses jambes et de ses bras longs et maigres, de ce dos qui demeurait voûté, faisaient penser à un phtisique nerveux.

— Vous êtes blessé ? demanda Scali.

— Non, des contusions.

Le secrétaire poussa entre eux, sur là table, l'amas des papiers et s'en alla.

Scali posa son revolver sur la table, s'assit, et fit signe aux deux gardes de sortir. Le fasciste était maintenant de face. Son visage était le visage de moineau, yeux petits et nez en l'air, répandu parmi les aviateurs, un peu accentué par l'ossature marquée et les cheveux en brosse. Il ne ressemblait pas à House, mais il était de la même famille. Pourquoi semblait-il à ce point stupéfait ? Scali se retourna : derrière lui, sous le portrait d'Azana, un amoncellement d'argenterie d'un mètre : plats, assiettes, théières, aiguières et plateaux musulmans, pendules, couverts, vases, saisis pendant les réquisitions.

— C'est ça qui vous étonne ?

L'autre hésita :

— Ça... quoi ? Les...

Il montra du doigt les richesses de Sinbad.

«Oh non !...»

Il semblait traqué.

— Un instant, dit Scali en italien. Je ne suis pas un policier. Je suis aviateur volontaire, appelé ici pour des questions techniques. On me demande de séparer vos papiers de ceux de votre... collègue mort. C'est tout.

— Oh, ça m'est égal !

— A droite ce qui vous appartient, à gauche le reste.

L'observateur commença à former deux tas de papiers, sans presque les regarder. Il regardait les points lumineux dont l'amas d'argenterie était constellé par les ampoules électriques du plafond.

— Vous êtes tombés en panne, ou en combat ? demanda Scali.

— Nous étions en reconnaissance, le pilote et moi. Nous avons été abattus par un avion russe.

Scali haussa les épaules.

— Il n'y a pas d'avions russes. Espérons qu'il y en aura. Vous avez été abattu par un avion anglais Fury 1933.

La feuille de vol du pilote ne portait d'ailleurs pas reconnaissance, mais bombardement. Scali éprouvait avec violence la supériorité assez hideuse que donne sur celui qui ment la connaissance de son mensonge. Mais il ne connaissait pas d'appareils italiens de bombardement à deux passagers sur le front d'Espagne. Que les policiers se débrouillent ! Il prit pourtant une note. Sur le tas de droite, l'observateur posa une quittance, quelques billets espagnols, une photo. Scali regarda la photo, c'était un détail d'une fresque de Piero della Francesca.

— C'était à vous ou à lui ?

— Vous m'avez dit : à droite ce qui est à moi.

— Continuez.

Piero della Francesca. Scali regarda le passeport : étudiant, Florence. Sans le fascisme, cet homme eût peut-être été son élève. Scali avait pensé un instant que la photo avait appartenu au mort, et il s'était senti confusément solidaire de lui. Parfois les interrogatoires, quand ils étaient menés par des aviateurs et non par la Sûreté, finissaient en discussion de records. Si je lui disais comme au cinéma : je suis Giovanni Scali... Ni mon *Masaccio*, ni mon *Cavallini* ne sont encore oubliés... Et tout ça ne signifierait rien...

— Vous avez sauté ?

— L'avion ne brûlait pas. Nous avons fait un atterrissage en campagne, c'est tout.

— Capoté ?

— Oui.

— Après ?

L'observateur hésita à répondre. Scali regarda le rapport : le pilote était sorti le premier, l'observateur — son interlocuteur — encore empêtré dans les débris de l'avion. Un paysan s'était approché, le pilote avait tiré son revolver. Le paysan avait continué à venir. Quand il avait été à trois pas, le pilote avait tiré son portefeuille et tendu une poignée de pesetas, les grands billets blancs de mille. Le paysan avait avancé encore plus près pendant que le pilote ajoutait une poignée de dollars, tout ça de la main gauche, la droite tenant toujours le revolver. Quand le paysan avait été tout près du pilote, à le toucher, il avait abaissé son fusil de chasse et l'avait tué.

— Pourquoi votre compagnon n'a-t-il pas tiré le premier ?

— Je ne sais pas.

Scali pensait aux deux colonnes de la feuille de vol : aller et retour. Le retour, ç'avait été le paysan.

— Vous, qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai attendu...

« Les paysans sont revenus en nombre, on m'a emmené à la mairie ; de là, ici.

« Est-ce que je dois être jugé ?

— Pourquoi faire ?

— Sans jugement ! cria l'observateur. Vous fusillez sans jugement !

C'était moins un cri d'angoisse que d'évidence : ce garçon, depuis qu'il était tombé, pensait qu'*au mieux* on le fusillerait sans jugement. Il s'était levé, et tenait

à pleines mains le dossier de sa chaise, comme pour empêcher qu'on l'en arrachât.

Scali haussa les épaules avec une tristesse sans limites. L'idée si commune parmi les fascistes, que leur ennemi est par définition une race inférieure, sous-humaine et digne de mépris, l'aptitude au dédain de tant d'imbéciles n'était pas une des moindres raisons pour lesquelles il avait quitté son pays et ne pouvait vivre en Allemagne. Pour ce type traqué, lui qui depuis qu'il était entré avait interrogé courtoisement — Scali pensait : courtoisement — il ne pouvait servir qu'une cause de tortionnaires.

— Vous ne serez pas fusillé du tout, dit-il, retrouvant soudain le ton du professeur qui tance son élève.

Son interlocuteur ne le croyait pas. Et qu'il souffrît parce qu'il ne le croyait pas satisfaisait Scali comme une amère justice.

— Une seconde, dit-il. Il ouvrit la porte : « La photo du capitaine Mellado, je vous prie », demanda-t-il au secrétaire. Celui-ci l'apporta, et Scali la tendit à l'observateur.

— Vous êtes aviateur, et vous savez si l'intérieur d'un avion est à vous ou à nous : voyez.

L'autre regarda le visage aux yeux arrachés, et releva les yeux sur Scali. Il serrait les dents, mais ses joues tremblaient.

— J'ai vu... plusieurs pilotes rouges prisonniers... jamais ils n'ont été torturés...

— Ni vous ni moi ne connaissons grand'chose de la guerre... Nous la faisons, ce n'est pas la même chose...

Le regard de l'observateur revenait à la photo, fasciné. Il y avait dans ce regard quelque chose de très jeune qui s'accordait aux petites oreilles décollées.

— Qu'est-ce qui... prouve, demanda-t-il, que cette photo n'est pas... ne vous a pas été envoyée... après un truquage...

— Elle l'est, répondit Scali découragé. Nous arra-

chons les yeux des pilotes républicains pour prendre les photos. Nous avons pour ça des bourreaux chinois, communistes.

Devant les photos dites de « crimes anarchistes » Scali, lui aussi, supposait d'abord le truquage : les hommes ne croient pas sans peine à l'abjection de ceux avec qui ils combattent.

L'observateur avait repris son tri, comme s'il s'y fût réfugié. Scali regardait les imprimés avec d'autant plus de soin que lire les lettres qui ne lui étaient pas destinées le rendait malade. Par chance, il n'en avait pas été chargé.

— Croyez-vous, demanda-t-il, que si j'étais à votre place en ce moment, les vôtres...

Il s'arrêta. De l'amoncellement d'argenterie, sortaient, comme des souris, un, deux, trois, quatre coups, légers, argentins, comme s'ils fussent venus non de quelque pendule enfouie dans ce bric-à-brac tragique, mais de ces trésors d'Aladin. Ces pendules, — remontées pour combien de temps ? — qui, au milieu de cet entretien, si loin de ceux qui les avaient aimées, sonnaient une heure quelconque, donnaient à Scali une telle impression d'indifférence et d'éternité que tout ce qu'il disait, tout ce qu'il pouvait dire lui sembla si vain qu'il n'eut plus envie que de se taire. Cet homme et lui avaient choisi. Désormais, les paroles...

Choisi. Cet homme n'était nullement un héros de théâtre, mais, depuis qu'il était là, il n'était pas sans ce peu de dignité compatible avec l'état de prisonnier. D'après les papiers, il n'était pas un mercenaire : mobilisé, peut-être allègrement. Donc, un homme qui combattait parce qu'il croyait à quelque chose. Mais Scali était obsédé par une histoire de la révolution mexicaine, maintenant célèbre en Espagne : des officiers au service du gouvernement, des grands propriétaires, prisonniers, se défendent avec une foi convaincante devant le conseil de guerre des révoltés ; un d'entre eux va chercher les

cadavres des ouvriers agricoles tués deux jours plus tôt par les troupes des accusés, les aligne sans un mot dans la salle du conseil, et les officiers cessent de parler. Si l'on alignait dans cette chambre dix cadavres d'enfants de Madrid tués par les avions italiens... Pour le paysan qui avait tué le pilote, cet homme était un pur et simple assassin.

Scali regardait distraitement la carte du mort ; soudain, il l'examina avec la plus grande attention.

D'après la feuille de vol, le pilote était parti de Caceres, au sud-est de Tolède. Or, le champ de Caceres, observé chaque jour par les avions républicains, était assurément toujours vide. La carte était une carte Espagne-Aviation, excellente, chaque aérodrome porté sous la forme d'un petit rectangle violet plein. A 40 kilomètres de Caceres était un autre rectangle, creux celui-là, à peine visible : il avait été tracé au crayon et, le crayon ne marquant pas sur la matière vernie de la carte, il ne restait que la trace de la pointe, en creux léger. Il y avait un autre rectangle, vers Salamanque, d'autres dans le sud de l'Estramadure, dans la Sierra... Et, mieux marqués, tous les champs clandestins de la région du Tage, d'où partaient les avions pour le front de Tolède.

Scali releva la tête. Il sentait son visage se tendre. Il rencontra les yeux de l'ennemi : chacun savait que l'autre avait compris. Le fasciste ne bougeait pas, ne disait pas un mot. Sa tête s'enfonçait entre ses épaules et ses joues tremblaient convulsivement.

Scali plia la carte.

Le ciel de l'après-midi d'été espagnol écrasait le champ comme l'avion à demi-effacé de Sabatier écrasait là-bas ses pneus vides, déchirés par les balles. Derrière les oliviers, un paysan marchait en chantant une cantilène andalouse. C'était l'heure morte de la guerre.

Septembre

Le colonel Ximénès, dont le Tercio a pris avec les anarchistes l'Hôtel Colon, centre fasciste de Barcelone, et le jeune capitaine communiste Manuel, rentrent après un engagement de détail au sud du Tage.

Ils étaient arrivés au village.

— Salut, mes enfants ! cria Ximénès en réponse à des vivats. Les miliciens étaient à l'est du village, qu'ils n'occupaient pas et qui était presque abandonné. Les deux officiers le traversèrent.

— Dites, mon colonel, pourquoi les appelez-vous « mes enfants » ?

— Les appeler camarades ? Je ne peux pas. J'ai soixante ans : ça ne marche pas, j'ai l'impression de jouer la comédie. Alors je les appelle : les gars, ou bien : mes enfants, et ça va comme ça.

Ils passaient devant l'église. Elle avait été incendiée : front du Tage. Par le portail ouvert venait une odeur de cave et de feu refroidi. Le colonel entra. Manuel regardait la façade.

C'était une de ces églises à la fois baroques et populaires d'Espagne auxquelles la pierre, employée à la place du stuc italien, donne un accent presque gothique. Les flammes avaient fait irruption de l'intérieur ; d'énormes langues noires convulsées surmontaient chaque fenêtre, et s'écrasaient au pied des plus hautes statues, calcinées sur le vide.

Manuel entra. Tout l'intérieur de l'église était noir ; çà et là les fragments tordus des grilles, le sol défoncé sous les décombres couverts de suie. Les statues intérieures, en plâtre, décapées par le feu jusqu'à une blancheur de sucre, faisaient de hautes taches pâles au pied des piliers charbonneux, et les gestes délirants des saints reflétaient la paix bleuâtre du soir de Tage qui entrait

par le portait défoncé. Manuel admirait, et se sentait de nouveau peintre. Ces statues contournées trouvaient dans l'incendie éteint une grandeur barbare, comme si leur danse fût née ici des flammes, comme si ce style fut devenu soudain celui de l'incendie même.

Plus de colonel. Le regard de Manuel le cherchait trop haut : agenouillé au milieu des décombres, il priait.

Manuel savait Ximénès catholique ; mais il n'en était pas moins épaté. Il sortit pour l'attendre. Ils marchèrent un instant en silence.

— Voulez-vous me permettre une question, mon colonel : comment êtes-vous venu avec nous ?

— Vous savez que j'étais à Barcelone. J'ai reçu la lettre du général Goded qui m'appelait à l'insurrection. Je me suis donné cinq minutes pour réfléchir. Je n'avais pas prêté serment au Gouvernement ; mais je savais bien qu'en moi-même j'avais accepté de le servir. Ma décision était prise, certes, mais je ne voulais pas, à mon âge, avoir plus tard l'illusion d'avoir agi sur un coup de tête... Après les cinq minutes, je suis allé trouver Companys, et je lui ai dit : Monsieur le Président, le XIIIe tercio et son colonel sont à votre disposition. Nous avons repris l'hôtel Colon.

Il regarda de nouveau l'église, fantastique dans la paix du soir plein de l'odeur du foin, avec son fronton déchiré et ses statues calcinées découpées sur un fond de ciel.

« Pourquoi, faut-il, dit-il à mi-voix, que les hommes confondent toujours la cause sacrée de celui qui nous voit en ce moment et celle de ses ministres indignes ? De ceux de ses ministres qui sont indignes...

— Mais, mon colonel, par qui ont-ils entendu parler de lui, sinon par ces ministres ?

Ximénès montra d'un geste lent la paix pastorale, et ne dit rien.

— Un exemple, mon colonel : j'ai été amoureux, une fois dans ma vie. Gravement. Je veux dire : avec gravité.

C'est comme si j'avais été un muet. J'aurais pu être l'amant de cette femme, mais ça n'aurait rien changé. Entre elle et moi, il y avait un mur : il y avait l'Église d'Espagne. Je l'aimais, et quand j'y réfléchis maintenant, je sens que c'est comme si j'avais aimé une folle, une folle douce et enfantine. Voyons, — mon colonel, regardez ce pays ! Qu'est-ce que l'Église en a fait d'autre qu'une espèce d'affreuse enfance ? Qu'est-ce qu'elle a fait de nos femmes ? Et de notre peuple ? Elle leur a enseigné deux choses : obéir et dormir...

Ximénès s'arrêta sur sa jambe blessée, prit Manuel par le bras, plissa un œil :

— Mon garçon, si vous aviez été l'amant de cette femme, elle aurait peut-être cessé d'être sourde et folle.

« Pour le reste, supposons que l'Église d'Espagne ne soit plus digne de la tâche qui était la sienne. Les assassins qui se réclament des anarchistes de Barcelone nous empêchent-ils de poursuivre la nôtre ?... Plus une cause est grande, plus elle offre un grand asile à l'hypocrisie et au mensonge. »

Il se remit en marche :

« Avez-vous regardé les portraits ou les visages des hommes qui ont défendu les plus belles causes ? Ils devraient être joyeux — ou sereins, au moins... Leur première expression, c'est toujours la tristesse.

— Les rapports de nos paysans et de l'Église, je les crois assez troubles...

Manuel s'approcha d'un groupe de paysans noirs et droits sur un mur encore blanc dans l'ombre.

— Dites donc, camarades, elle est moche, l'école, dit-il cordialement ; pourquoi n'a-t-on pas transformé l'église en école comme dans la Murcie, plutôt que de la brûler ?

Les paysans ne répondaient pas. La nuit était presque venue, les statues de l'église commençaient à disparaître. Les deux officiers voyaient les silhouettes immobiles

adossées au mur, les blouses noires, les larges chapeaux, mais non les visages.

— Le colonel voudrait savoir pourquoi, concrètement, on a brûlé l'église. Qu'est-ce qu'on leur reproche, aux prêtres d'ici ? Exactement ?

— Pourquoi que les curés ils sont contre nous ?

— Non. L'inverse.

Autant que Manuel pût le deviner à travers l'obscurité, les paysans étaient, avant tout, gênés : ces officiers étaient-ils des hommes sûrs ? Tout ça avait peut-être un rapport avec la protection des objets d'art.

— Y a pas un seul camarade qu'ait travaillé pour le peuple, ici, sans qu'il ait eu le curé sur le dos. Alors quoi ?

Les paysans reprochaient à l'Église d'avoir toujours soutenu les seigneurs, approuvé la répression qui suivit la révolte des Asturies, approuvé la spoliation des Catalans, enseigné sans cesse aux pauvres, la soumission devant l'injustice, alors qu'elle prêchait aujourd'hui la guerre sainte contre eux. Un reprochait aux prêtres leur voix « qui n'était pas une voix d'hommes » ; beaucoup, l'hypocrisie ou la dureté, selon le grade, des hommes sur qui ils s'appuyaient dans les villages ; tous, d'avoir indiqué aux fascistes, dans les villages conquis, les noms de ceux qui « pensaient mal », n'ignorant pas qu'ils les faisaient fusiller. Tous, leurs richesses.

— Si on veut, tout ça, si on veut, reprit un d'entre eux. Tout à l'heure, tu demandais, pour l'église ? Mes gosses, hein, c'est mes gosses ; il ne fait pas toujours chaud, ici, l'hiver. Plutôt que de voir mes enfants vivre là-dedans, tu m'entends bien ? j'aime mieux qu'ils gèlent.

Manuel tendit une cigarette, puis alluma son briquet : c'était un paysan d'une quarantaine d'années, rasé, banal. De son voisin de droite, la courte flamme tira une seconde un visage en haricot, nez et bouche vagues entre un front et un menton avançants. Quand on leur demandait des arguments, ils en donnaient ; mais le son vrai,

c'était celui de la dernière voix. La nuit tombait très vite.

— Tous ces gars-là, c'est des imposteurs, dit dans l'ombre revenue la voix d'un des paysans.

— Ils veulent de l'argent ? demanda Ximénès.

— Tout un chacun cherche son intérêt. Eux ils disent que non, je sais bien... Mais c'est pas ça. Je parle sur le fond. Ça peut pas s'expliquer. C'est des imposteurs.

Des chiens aboyaient au loin. Lequel des paysans parlait ?

— Il a été condamné à mort par les fascistes, Gustavito, dit une autre voix, sur le ton de « on ne me la fait plus ; et aussi comme si tous eussent souhaité que celui-là donnât son avis.

— Confondons pas, dit une autre voix, celle de Gustavo sans doute : Collado et moi, on est des hommes qui croient. Contre les curés, on est contre les curés. Seulement, moi, je crois.

« Les fascistes ouvraient une porte, sensément. Ils sortaient un type. Le type disait : Quoi ? Plus tard ça recommençait. Le peloton, on l'entendait jamais. La clochette du curé, on l'entendait. Quand ce salaud-là commençait à sonner, ça voulait dire qu'un de nous allait y passer. Pour tâcher de nous confesser. Des fois il y arrivait, le fils de putain. Nous pardonner, qu'il disait. Nous pardonner... De nous être défendus contre les généraux ! Pendant quinze jours, j'ai entendu sonner. Alors je dis : c'est des voleurs de pardon. Je me comprends. C'est pas seulement la question d'argent... Suivez-moi bien : qu'est-ce qu'il vous dit, un curé qui vous confesse ? Il vous dit de vous repentir. S'il y a un seul curé qu'a fait repentir un seul des nôtres de s'être défendu, je pense qu'on lui fera jamais assez. Parce que, le repentir, y a pas plus sacré dans l'homme. Voilà ce que je pense.

— Qu'est-ce que tu penses du Christ ? demanda Ximénès.

Trois répondirent à la fois :

— C'est un homme qu'a été trahi.

— Je m'en fous. Avec ces trucs-là, on saurait plus ce qu'on doit faire.

— Collado, il pense quelque chose.

— Vas-y ! dit Gustavo.

Le paysan ne disait rien.

— Alors, quoi, tu te décides !

— On peut pas parler comme ça, dit celui qui n'avait pas encore parlé.

— Raconte le truc d'hier. Fais le sermon.

— C'est pas une histoire...

Des miliciens arrivaient, avec un bruit de crosses dans la nuit. L'obscurité était maintenant complète.

— Tout ça, dit le paysan, sarcastique, parce que je leur ai raconté que le roi est passé une fois chez les Hurdes. A la chasse. Presque tous goitreux, crétins, malades, ces gens-là. Si pauvres que le roi croyait pas qu'on puisse être pauvre comme ça. Ils en sont nains. Alors il dit : Faut faire quelque chose pour ce monde-là. On lui dit : oui sire, comme d'habitude. Et on n'a rien fait ; comme d'habitude. Puis, comme c'était très misérable, on a utilisé le pays : on en a fait l'endroit pour le bagne. Comme d'habitude. Alors...

Qui parlait ? La tenue de cette voix fortement articulée ne pouvait être que d'un homme habitué à la parole, malgré les tournures populaires. Ximénès l'entendait distinctement, bien qu'elle ne fût pas très haute.

« Le Christ-Jésus trouvait que ça n'allait pas bien. Il se dit : J'irai là. L'ange chercha la meilleure des femmes de la région, puis il se mit à apparaître. Elle répondit : « Oh ! pas la peine : l'enfant viendrait avant terme, vu que j'aurai pas à manger. Dans ma rue, y a qu'un paysan qu'a mangé de la viande depuis quatre mois ; il a tué son chat. »

Déjà l'ironie avait fait place à une amertume désolée.

Ximénès savait que dans certaines provinces des récitants improvisaient pendant la veillée des morts, mais il ne les avait jamais vus.

« Le Christ est venu chez une autre. Autour du berceau, y avait que des rats. Pour réchauffer l'enfant, c'était faible, et pour l'amitié c'était triste. Alors Jésus a pensé qu'en Espagne ça n'allait toujours pas. »

Des bruits de camions et de freins montaient du centre du village, avec des coups de fusil éloignés et des aboiements, et le vent apportait de l'église calcinée une odeur de pierre et de fumée. Le bruit des camions fut un instant si fort que les deux officiers n'entendirent plus les paroles.

« ... fait obliger les propriétaires à affermer les terres aux paysans. Ceux qui ont des bœufs ont hurlé qu'ils étaient dépouillés par ceux qui ont des rats. Et ils ont appelé les soldats romains.

« Alors le Seigneur est allé à Madrid, et pour le faire taire, les rois du monde ont commencé à tuer les enfants de Madrid.

« Alors le Christ s'est dit qu'il y avait vraiment pas grand'chose à faire avec les hommes. Qu'ils étaient si dégoûtants que même en saignant pour eux jour et nuit pendant l'éternité on n'arrivera jamais à les laver. »

Toujours des bruits de camions. A l'intendance on attendait Ximénès. Manuel était à la fois impressionné et irrité.

« Les descendants des rois mages étaient pas venus à sa naissance, vu qu'ils étaient devenus errants ou fonctionnaires. Alors, pour la première fois au monde, de tous les pays, ceux qui étaient tout près et ceux qui étaient au diable, ceux chez qui il faisait chaud et ceux chez qui il faisait gelé, tous ceux qui étaient courageux et misérables ce sont mis en marche avec des fusils. »

Il y avait dans cette voix une conviction si solitaire que, malgré la nuit, Ximénès sentit que celui qui parlait avait fermé les yeux.

« Et ils comprirent avec leur cœur que le Christ était vivant dans la communauté des pauvres et des humiliés de notre terre. Et par longues files, de tous les pays, ceux qui connaissaient assez bien la pauvreté pour mourir contre elle, avec leurs fusils quand ils en avaient et leurs mains à fusils quand ils en avaient pas, vinrent se coucher les uns après les autres sur la terre d'Espagne...

« Ils parlaient toutes les langues, même qu'il y avait avec eux des marchands de lacets chinois. »

La voix devint encore plus sourde ; l'homme parlait entre ses dents, recroquevillé dans l'ombre comme ceux qui viennent d'être blessés au ventre, un cercle de têtes, — et la croix de taffetas anglais de Ximénès — autour de la sienne.

« Et quand tous les hommes eurent trop tué, — et quand la dernière file des pauvres se mit en marche...

Il détacha les mots à voix basse, avec une intensité chuchotée de sorcier :

« ... une étoile inconnue se leva au-dessus d'eux... »

Manuel n'osait pas allumer son briquet. Les claxons des camions appelaient dans la nuit, enragés comme dans les embouteillages.

— C'est pas comme ça que tu l'as racontée hier, dit une voix.

Et celle de Gustavo :

— Moi je suis pas pour ces trucs-là. On saurait jamais ce qu'on doit faire. Faut savoir ce qu'on veut, y a que ça.

— Qu'est-ce qu'il était avant le soulèvement ? demanda Ximénès.

— Lui ?

Il y eut un instant de gêne.

— ... il était moine, dit une voix.

Manuel entraînait le colonel vers le chahut d'enfer des claxons.

— Avez-vous vu l'insigne de Gustavo, quand vous

avez allumé la cigarette ? demanda Ximénès quand ils eurent repris leur marche. La F. A. I. non ?

— Avec un autre ce serait la même chose. Je ne suis pas anarchiste, moi, mon colonel. Mais j'ai été élevé par les prêtres, comme chacun de nous ; et, voyez-vous, il y a quelque chose en moi (pourtant, en tant que communiste, je suis contre toute destruction) il y a quelque chose en moi qui comprend cet homme-là.

— Plus que l'autre ?

— Oui.

— Vous connaissez Barcelone, dit Ximénès ; sur certaines églises, l'écriteau ne porte pas, comme de coutume : *Contrôlé par le peuple*, mais : *Propriété de la vengeance du peuple*. Seulement... Sur la place de Catalogne, le premier jour, les morts sont restés assez longtemps ; deux heures après la cessation du feu, les pigeons de la place sont revenus, — sur les trottoirs et sur les morts... La haine des hommes aussi s'use...

Et, plus lentement, comme s'il eût résumé des années d'inquiétude :

« Dieu, lui, a le temps d'attendre... »

Leurs bottes sonnaient sur la terre sèche et dure, la jambe blessée de Ximénès en retard sur celle de Manuel.

« Mais pourquoi, reprit le colonel, pourquoi faut-il donc que son attente soit ceci ? »

7 Novembre

La scène a lieu le jour de l'arrivée des fascistes aux portes de Madrid.

Garcia est officier des Renseignements militaires et Guernico écrivain catholique.

Le ministère de la guerre était vide, — le gouvernement avait quitté Madrid pour Valence. Les escaliers de marbre blanc recouverts de tapis à vastes ramages

n'étaient plus éclairés que par des bougies posées sur les marches, tenues debout par la stéarine qui coulait. Quand ces bougies seraient éteintes au milieu de leur petite mare, il n'y aurait plus que l'obscurité sur les escaliers monumentaux.

Garcia cherchait Miaja. Le général n'était pas dans la chambre, qu'il habitait au-dessus des locaux officiels, mais à la maison du peuple de la Plaza Mayor. Au moment où Garcia redescendait pour l'y rejoindre, il avait vu monter une mince silhouette voûtée, seule au milieu de l'escalier immense : Guernico venait chercher de l'aide pour le service d'ambulance qu'il s'efforçait d'organiser. Tous deux partirent ensemble pour la Plaza Mayor.

Sur les murs et les devantures abaissées, les ombres avançaient penchées en avant, parallèles comme des hâleurs ; au-dessus, de grandes fumées rousses venues de la banlieue roulaient pesamment.

L'exode, pensait Garcia.

Mais non : aucun de ces passants ne portait de ballots. Tous marchaient très vite, dans le même sens.

— La ville a ses nerfs, dit-il.

Un aveugle jouait l'*Internationale*, sa sébille devant lui. Dans leurs maisons éteintes, les fascistes attendaient le lendemain en un affût de cent mille hommes.

— On n'entend rien, dit Guernico.

Les pas seulement. La rue frémissait comme une veine. Les Maures étaient aux portes du Sud et de l'Ouest, mais le vent venait de la ville. Pas un coup de fusil, pas même le canon. Le grattement de la multitude courait sous le silence comme celui des rongeurs sous la terre. Et l'accordéon.

Ils marchaient vers la Puerta del Sol, dans le sens des fumées rousses à la dérive dans le ciel, dans le sens du fleuve invisible qui portait inutilement les hommes vers

la place, comme si là eussent été dressées les barricades de Carabanchel.

— Si nous les arrêtons ici...

Une femme prit le bras de Guernico et dit en français :

— Tu crois qu'il faut partir ?

— C'est une camarade allemande, dit Guernico à Garcia, sans répondre à la femme.

— Il dit que je dois partir, reprit celle-ci. Il dit qu'il ne peut pas se battre bien si je suis là.

— Il a sûrement raison, dit Garcia.

— Mais moi je ne peux pas vivre si je sais qu'il se bat ici... si je ne sais même pas ce qui se passe...

L'*Internationale* d'un second accordéon accompagnait les mots en sourdine ; un autre aveugle, sa sébille devant lui, continuait la musique, là où le premier l'avait abandonnée.

Toutes les mêmes, pensa Garcia. Si elle part, elle le supportera avec beaucoup d'agitation, mais elle le supportera ; et si elle reste, il sera tué.

Il ne voyait pas son visage : elle était beaucoup plus petite que lui, enfouie dans l'ombre des passants.

— Pourquoi veux-tu rester ? demanda doucement Guernico.

— Ça m'est égal de mourir... Le malheur c'est qu'il faut que je me nourrisse bien et qu'ici on ne pourra plus ; je suis enceinte...

Garcia n'entendit pas la réponse de Guernico. La femme rejoignit un autre courant d'ombres.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? dit Guernico.

Des miliciens en combinaison les dépassèrent.

— A quelle heure pars-tu ? demanda Garcia.

— Je ne pars pas.

Guernico serait un des premiers fusillés quand les fascistes entreraient à Madrid. Bien que Garcia ne regardât pas son ami, il le voyait marcher à côté de lui, avec sa petite moustache blonde, ses cheveux en désordre

et ses bras longs et minces ; et ce corps sans défense l'émouvait comme l'émouvaient les enfants, parce qu'il excluait toute idée de combat ; Guernico ne combattrait pas : il serait tué.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient des ambulances, persuadés tous deux qu'elles n'existeraient pas.

— Tant qu'on peut aider la révolution, il faut l'aider. Se faire tuer ne sert à rien, mon bon ami. La révolution n'est pas un problème géographique et ne se résout pas par la prise d'une ville.

— Si les fascistes entrent, ils fusilleront aussi cinquante mille ouvriers qui, eux, n'ont pas d'auto pour aller à Valence...

La vie de la femme et des enfants de Guernico avait dû peser dans sa décision d'un autre poids que tout ce que Garcia pourrait dire ; et celui-ci ne pouvait imaginer sans peine, s'ils devaient ne plus se revoir, que leur dernière conversation fût une sorte de discussion.

— Pourquoi veux-tu rester ? demanda-t-il avec la douceur maladroite des hommes.

Guernico fit un geste en avant de sa main longue et fine, qui semblait signifier moins : je ne sais pas, que : pour tant de raisons...

— Peut-être partirai-je au dernier moment, dit-il.

Un bruit confus de pas montait de la rue comme s'il eût précédé une troupe qui traversa la lumière. « Les terrassiers », dit Garcia. Ils montaient vers les derniers terrains avant Carabanchel, pour les tranchées ou pour les mines.

— Ils restent bien, eux, dit Guernico.

— Ils pourront se replier par la route de Guadalajara. Mais ton appartement et le siège de l'association sont des souricières.

Guernico refit le même geste de fatalité confuse. Encore un aveugle, toujours l'*Internationale* : maintenant les aveugles ne jouaient plus autre chose.

— Nous, écrivains chrétiens, nous avons peut-être plus de devoirs que d'autres, reprit Guernico.

Ils passaient devant l'église de l'Alcala. Guernico la montra vaguement de la main ; au son de sa voix, Garcia comprit qu'il souriait amèrement.

— Après un sermon en Catalogne française (thème : Seigneur ne nous attelez pas au même joug que les infidèles) j'ai vu le père Sarazola s'approcher du prédicateur : le prédicateur est parti. Sarazola m'a dit : « Il reste toujours quelque chose d'avoir connu le Christ : de tous les fascistes que j'ai vus ici, c'est le premier qui ait eu honte... »

Un camion passa, chargé d'un tas confus de miliciens accroupis, que dépassaient les canons de vieilles mitrailleuses. Guernico reprit, un ton plus bas :

— Seulement, comprends-tu, en face de ce qu'ils font, c'est moi qui ai honte...

Un petit milicien à tête de belette prit le bras libre de Garcia qui allait répondre :

— Ils seront ici demain !

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? demanda Guernico à mi-voix.

— Un ancien secrétaire de l'escadrille de Magnin.

— Il n'y a rien à foutre avec ce gouvernement, disait la belette. Il y a plus de dix jours que je leur ai apporté toutes les indications pour la production massive du microbe de la fièvre de Malte. Quinze ans de recherches, et je ne demandais pas un sou : pour l'antifascisme. Ils n'en ont rien fait. C'était déjà la même chose avec ma bombe. Les autres seront là demain.

— La barbe ! dit Garcia.

Camuccini était déjà rentré dans la foule nocturne comme dans une trappe, l'accordéon ayant accompagné de l'*Internationale* son apparition et son plongeon.

— Il en a beaucoup comme ça, Magnin ? demanda Guernico.

— Au début... Les premiers volontaires étaient tous un peu fous ou un peu héros. Les deux parfois...

L'Apocalypse des soirs historiques emplissait l'Alcala comme elle emplissait les rues étroites : toujours pas de canon, rien que les accordéons. Une bande de mitrailleuse, soudain, au fond d'une rue : un milicien tirait contre des fantômes. Vers les allées du Prado, les lumières de l'avenue se dissolvaient en nébuleuses, vagues et misérables sous les ombres préhistoriques des gratte-ciels contournés de Madrid. Tous deux sentaient dans l'ombre ces tours à balustrades, à rocailles et à génies de luxe, d'ordinaire illuminées, et dont l'Armada dorée se perdait dans la nuit, chassée par la foule misérable qui coulait à leur pied avec un grattement de migration. Garcia repensait à la phrase de son ami : « Nous, écrivains chrétiens, nous avons peut-être plus de devoirs que d'autres... »

— Que diable peux-tu attendre maintenant de ceux-là ? demanda-t-il, montrant une seconde église d'un petit coup de pipe.

Ils passaient sous un bec électrique. Guernico sourit, de ce mélancolique sourire qui lui donnait souvent une expression d'enfant malade :

— N'oublie pas que, moi, je crois à l'éternité...

Il prit le bras de Garcia.

« J'attends plus pour mon Église de ce qui se passe maintenant ici, et même des sanctuaires brûlés de Catalogne, que des cent dernières années de la catholique Espagne. Il y a vingt ans que je vois des prêtres exercer leur ministère, ici et en Andalousie n'est-ce pas ? eh bien ! en vingt ans, l'Espagne catholique, je ne l'ai jamais vue. J'ai vu les rites et, dans l'âme comme dans la campagne, un désert.

Toutes les portes du Ministère d'État, à la Puerta del Sol, étaient ouvertes. Avant le soulèvement, le hall avait abrité une exposition de sculptures. Et les statues

de toutes sortes, groupes, nus, animaux, attendaient les Maures dans la grande salle vide où se perdait le bruit d'une lointaine machine à écrire : le ministère n'était pas complètement abandonné...

— Caballero t'a vraiment consulté à propos de la réouverture des églises ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— Non, bien entendu.

— Qu'il ne fallait pas les rouvrir ?

— Évidemment. Si je suis fusillé demain, j'aurai beaucoup de craintes sur moi-même, comme tout homme ; mais pas la moindre à ce sujet. Je ne suis ni un protestant ni un hérétique : je suis un catholique espagnol. Si tu étais théologien, je te dirais que je fais appel à l'âme de l'Église contre le corps de l'Église, mais laissons ça. La foi, ce n'est pas l'absence d'amour. L'espérance, ce n'est pas un monde qui trouvera sa raison d'être à faire adorer de nouveau comme un fétiche ce crucifix de Séville qu'ils ont appelé *Le Christ des riches* (notre église n'est pas hérétique, elle est simoniaque) ; ce n'est pas mettre le sens du monde dans un empire espagnol, dans un ordre où l'on n'entend plus rien parce que ceux qui souffrent n'osent même plus pleurer ! il y a de l'ordre au bagne aussi... Il n'est pas un seul espoir des meilleurs entre les fascistes qui ne repose sur l'orgueil. Soit. Mais qu'est-ce que le Christ à a voir avec ça ?

Garcia heurta un grand chien et faillit tomber. Madrid était pleine de chiens magnifiques, abandonnés par leurs propriétaires en fuite. Ils prenaient possession de la ville avec les aveugles, entre les républicains et les Maures.

« La charité, ce ne sont pas les prêtres navarrais qui laissent fusiller en l'honneur de la Vierge, ce sont les prêtres basques qui, jusqu'à ce qu'ils soient tués par les

fascistes, ont béni dans les caves d'Irun les anarchistes qui avaient brûlé leurs églises. Je ne suis pas inquiet, Garcia. L'Église d'Espagne, mais, contre elle, je suis appuyé sur ma foi tout entière ! Je suis contre elle au nom des trois vertus théologales, contre elle dans la Foi, dans l'Espérance, et dans la Charité.

— Où trouveras-tu l'Église de ta foi ?

Guernico passa la main dans ses cheveux qui retombaient sur son front. La foule presque silencieuse glissait entre les arcades et les palissades qui obstruaient presque entièrement la Plaza Mayor. Les travaux de terrassement arrêtés avaient abandonné partout pavés et blocs de pierre, et la foule des ombres semblait sauter par-dessus dans un tragique ballet nocturne, sous les clochetons austères semblables à ceux de l'Escurial.

— Regarde : dans ces maisons pauvres, ou bien dans ces hôpitaux, en cet instant même, dit Guernico, il y a des prêtres sans col, en gilets de garçons de café parisiens, qui sont en train de confesser, de donner l'extrême-onction, peut-être de baptiser. Je t'ai dit : depuis vingt ans je n'ai pas entendu en Espagne la parole du Christ. Ceux-là, *on les entend*. On les entend, eux, et jamais on n'entendra ceux qui sortiront demain avec leur soutane retrouvée pour bénir Franco. Combien de prêtres exercent leur ministère, en ce moment ? Cinquante, cent peut-être... Napoléon est venu sous ces arcades-ci ; depuis cette époque, où l'Église d'Espagne défendit *son troupeau*, je crois qu'il n'y a pas eu une seule nuit, jusqu'à celles-ci, où soit devenue vivante ici, en vérité, la parole du Christ. Mais, à cette heure, elle est vivante.

Il buta sur un pavé de la place défoncée, cheveux en avant.

— Elle est vivante, reprit-il. Il n'y a pas beaucoup d'endroits dans ce monde où l'on puisse dire que sa parole ait été vivante ; mais bientôt on saura qu'ici, à Madrid, en ces nuits, on l'a entendue. Quelque chose

commence, en ce pays, pour mon Église, quelque chose qui est peut-être la renaissance de l'Église. J'ai vu administrer les sacrements à un milicien belge, hier, à San-Carlos ; tu connais ?

— J'ai eu là-bas des blessés à l'époque du train blindé...

Garcia pensait aux grandes salles moisies, aux fenêtres basses envahies par les plantes. Comme tout ça était loin...

— C'était une salle de blessés aux bras. Quand le prêtre dit *Requiem aeternam dona ei Domine*, des voix donnèrent le répons : *Et lux perpetua luceat...* Je crois que c'était quatre ou cinq voix, elles venaient de derrière moi.

Plusieurs amis de Garcia, dont Manuel et Guernico, avaient passé avec lui une nuit de son départ, cinq mois plus tôt, et, au lever du jour, l'avaient mené sur les collines qui dominent Madrid. Pendant que la craie mauve des monuments se dégageait à la fois de la nuit et des masses sombres de la forêt de l'Escurial, Manuel avait chanté des chants des Asturies qu'ils avaient repris, puis il avait dit : « Pour Guernico, je vais chanter le *Tantum Ergo* ». Et tous, élevés par les prêtres, l'avaient terminé en chœur, en latin. Comme ses amis avaient retrouvé ce latin amicalement ironique, les blessés révolutionnaires, avec leurs bras courbés de plâtres sur lesquels ils semblaient se préparer à jouer du violon, retrouvaient le latin de la mort...

— Le prêtre m'a dit : « Quand je suis arrivé, ils se sont tous découverts parce que j'apportais la consolation de la dernière heure... » Mais non ! Ils se sont découverts parce que ce prêtre qui entrait eût dû être un ennemi. Qui ne devine pas que ces choix-là sont difficiles ?...

Il buta dans une autre pierre, la place était couverte de pavés comme par un bombardement. Sa voix changea.

— Je sais bien que nos réalistes pensent qu'il faut mettre tout ça au point ! Le Fils de Dieu est venu sur la terre afin de parler pour ne rien dire. La souffrance lui a un peu fait perdre la raison ; depuis le temps qu'il est sur la croix, n'est-ce pas...

Ils se rangèrent pour laisser passer une ambulance.

Dieu seul connaît les épreuves qu'il imposera au sacerdoce ; mais je crois qu'il *faut* que le sacerdoce redevienne difficile... »

Et, après une seconde :

« Comme, peut-être, la vie de chaque chrétien... »

Garcia regardait leurs ombres gondolées qui avançaient sur les rideaux de fer des boutiques.

Le plus difficile, reprit Guernico à mi-voix, c'est cette question de la femme et des enfants... J'ai quand même une chance : ils ne sont pas là.

Garcia regardait le visage de son ami, mais sans le distinguer. Toujours aucun bruit de combat ; et pourtant le croissant de l'armée fasciste était autour de la ville, comme une présence dans l'obscurité d'une chambre fermée. Garcia se souvint de sa dernière conversation avec Largo Caballero. Les mots : « fils aîné » étaient venus dans la conversation. Garcia n'ignorait pas que le fils de Caballero était prisonnier des fascistes à Ségovie, et qu'il serait fusillé. C'était en septembre. Ils étaient chacun d'un côté de la table, Caballero en salopette et Garcia en mono ; une sauterelle était entrée par la fenêtre ouverte de la fin de l'été ; tombée entre eux sur la table, à demi assommée, elle tentait de ne pas bouger, et Garcia regardait ses pattes frémir, tandis que tous deux se taisaient.

Même jour

Jaime Alvear, compagnon de combat de Scali, devenu aveugle, a prié celui-ci de ramener son père de Madrid à Alcala où il se trouve.

Scali, lui aussi, avait trouvé le ministère de la guerre livré aux bougies mourantes. Ces salles immenses et lugubres, dont le dernier roi d'Espagne avait fait un écho misérablement cossu de Charles-Quint, ces salles que Scali avait connues pleines de miliciens couchés sur les canapés, leur revolver sous le nez, le président du Conseil écoutant dans un coin un minuscule poste de radio — puis livrées à l'ordre sévère et un peu rechigneur de Caballero, il les retrouvait dans ce même ordre, leurs fenêtres ouvertes sur la ville à bout de nerfs, les fauteuils étonnés lorsqu'il tournait un commutateur. Les bougies n'émettaient plus la lumière de cierges qu'avaient vue Garcia et Guernico, mais une rougeâtre lumière d'église, avant l'obscurité finale. Çà et là, au milieu d'un corridor intérieur à arcades, des petites lanternes, les mêmes que celles qui indiquent, la nuit, les rues barrées et les voitures à bras, éclairaient des marches d'escalier monumental qui se perdaient dans l'ombre. Sous les combles, les officiers de Miaja, dans leurs petites chambres, préparaient la résistance.

Garcia, entre autres fonctions, assurait maintenant la liaison des Renseignements militaires et de l'aviation internationale. Scali l'avait trouvé à la Plaza Mayor, espérant encore. Carabanchel tenait.

Il avait été satisfait de la transformation de l'escadrille. Tous deux avaient circulé dans la ville. Les cafés du centre (ceux des hôtels) étaient ouverts et absolument vides. Au Gran Via, les garçons avaient servi avec une stupéfaction morose. Dans le hall de l'hôtel, des internationaux un à un retiraient de grands sacs leurs poings

hérissés de balles, et se formaient par compagnies sur le trottoir. A Tetuan, à Cuatro-Caminos, les femmes portaient au dernier étage des maisons toute l'essence qu'elles avaient pu réunir. Dans ces quartiers ouvriers, céder, s'en aller, étaient des questions qui ne se posaient pas. En camions, à pied, les hommes du 5e régiment descendaient sur Carabanchel, sur le Parc de l'Ouest, la Cité universitaire. Garcia resta là. Scali repartit vers le centre : le père de Jaime habitait le quartier du Palais.

Il ne pourrait prendre qu'une valise : il y avait peu de place dans l'auto.

La porte s'ouvrit sur un vieillard massif, très grand, une tête à la barbe en fer de lance enfoncée entre de larges épaules voûtées. Mais dès qu'il se trouva sous l'ampoule électrique du couloir, Scali s'aperçut que les poils modifiaient ce Greco comme l'eût fait la copie d'un peintre baroque : au-dessus des yeux intenses et très grands, mais un peu éteints par l'épaisseur et les rides des paupières, sur le crâne dégarni, les cheveux rejetés en arrière s'envolaient en crosses follettes, et les sourcils mobiles et aigus finissaient en virgules, comme la barbe.

— Vous êtes Giovanni Scali, n'est-ce pas ? demanda-t-il en souriant.

— Votre fils vous a parlé de moi, dit celui-ci, étonné d'entendre son prénom.

— Oui, mais je vous ai lu, je vous ai lu...

Scali se souvint que Jaime lui avait dit que son père avait été professeur. Ils entraient dans une pièce recouverte de livres, à l'exception de deux hautes niches des deux côtés d'un divan. Dans l'une, des statues hispano-mexicaines à la fois baroques et sauvages ; dans l'autre un très beau Morales.

Alvear regardait Scali à travers le lorgnon qu'il tenait à la main avec une attention insistante, celle qu'on accorde aux objets singuliers.

— Vous êtes surpris ? demanda Scali.

— Voir un homme qui pense dans ce... costume me surprend toujours.

Scali était en uniforme. Sur une table basse, à côté de grands fauteuils de cuir, une bouteille de fine, un verre plein, des livres ouverts. Alvear quitta la pièce d'un pas très lourd, comme si ses épaules eussent été trop fortes pour ses jambes, revint avec un second verre.

— Non, merci, dit Scali.

Malgré les volets fermés, il entendait un bruit de course et un lointain accordéon.

— Vous avez tort, car la fine de Xérès est fort remarquable, et l'égale de celle des Charentes. Voulez-vous autre chose ?

— Ma voiture est en bas à votre disposition. Vous pouvez quitter Madrid tout de suite.

Alvear, qui venait de se caler dans le fauteuil le plus proche comme un vieux rapace puissant, crochu et déplumé, leva les yeux sur Scali.

— Pourquoi faire ?

— Jaime m'a demandé de passer vous prendre quand je reviendrais du ministère. Je rentre à Alcala.

Le sourire d'Alvear était plus vieux que son corps.

— A mon âge, on ne voyage plus sans bibliothèque.

— Vous vous rendez compte, n'est-ce pas, que les Maures seront peut-être ici demain ?

— Certes.

« Mais que diable voulez-vous que j'y fasse ?

Il se leva enfin. Il dépassait Scali d'une demi-tête.

— Nous faisons connaissance dans des circonstances bien surprenantes... Je vous suis reconnaissant de l'aide que vous m'offrez ; remerciez Jaime, je vous en prie, de vous l'avoir demandée. Mais je ne désire pas quitter Madrid.

— Les fascistes savent que votre fils est combattant...

Alvear regarda Scali comme s'il pensait : « ... était », mais ne dit rien.

« Vous vous rendez compte que vous risquez fort d'être fusillé ?

— Certes.

Alvear sourit de ses paupières épaisses et de ses joues tombantes, et montra la bouteille du lorgnon qu'il tenait à la main : « J'ai acheté la fine. »

Scali, troublé, et cherchant ce qui le troublait, observait son visage. C'était le même nez, le même visage triangulaire que Jaime ; et les mêmes orbites, en cet instant où l'ombre faisait sous le front d'Alvear de grandes lunettes noires.

« Vous voulez dire, reprit Alvear, que la menace devrait me séparer de...

Il montra les murs chargés de livres.

— Pourquoi ? Pourquoi ? C'est étrange : j'ai vécu quarante ans dans l'art et pour l'art, et, vous, un artiste, vous vous étonnez que je continue...

« Ecoutez bien, monsieur Scali : j'ai dirigé pendant des années une galerie de tableaux. J'ai introduit ici le baroque mexicain, les français modernes, la sculpture de Lopez, Georges de Latour, les primitifs... Une cliente arrivait, regardait un Picasso ou un primitif aragonais : « Combien ? » C'était généralement une aristocrate, avec son Hispano, ses diamants et son avarice. « Pardon, Madame, pourquoi voulez-vous acheter ce tableau ? » Presque toujours elle répondait : « Je ne sais pas. — Alors, Madame, rentrez chez vous. Réfléchissez. Quand vous saurez pourquoi, vous reviendrez. »

Entre les hommes que Scali rencontrait ou avec qui il vivait depuis la guerre, Garcia seul avait l'habitude d'une discipline de l'esprit. Et Scali se sentait d'autant plus volontiers repris par le rapport intellectuel qui s'établissait entre le vieillard et lui que sa journée avait été plus brutale, et que, s'étant senti chef faible, l'univers où il se savait plus à l'aise l'attirait.

— Elles revenaient ? demanda-t-il.

— Elles se mettaient à savoir pourquoi tout de suite : « Je veux ce tableau parce qu'il me plaît, parce que je trouve ça bien, parce que mon amie en a un. » Je refusais. On savait que les plus beaux Picasso d'Espagne étaient chez moi.

— Quand acceptiez-vous ?

Alvear leva un doigt noueux, aux poils frisés.

— Quand elles me répondaient : « Parce que j'en ai besoin. » Alors,quand elles étaient riches, je le leur vendais, — fort cher ; quand il ou elle était pauvre je le lui donnais.

Il y eut deux coups de fusil tout près, suivis aussitôt d'un grand bruit de pas, en éventail.

— Avec ces volets intérieurs, dit Alvear indifférent, on ne voit absolument pas notre lumière du dehors.

« J'ai vendu selon ma vérité, monsieur Scali. Vendu ! Sans doute un homme ne peut-il pas conduire sa vérité plus loin. Cette nuit je vis avec elle. Les Maures ? Non : ça m'est égal...

— Vous vous laisseriez tuer par indifférence ?

— Pas par indifférence.

Alvear se leva à demi, ne quittant pas des mains les bras du fauteuil, et regarda Scali fixement, comme pour souligner ce qu'il disait :

« Par dédain. »

« Pourtant, vous voyez ce livre : c'est Don Quichotte. J'ai voulu le lire tout à l'heure. Ça n'allait pas...

— Dans les églises du Sud où l'on s'est battu, j'ai vu en face des toiles de grandes taches de sang. Les toiles... perdent leur force...

— Il faudrait d'autres toiles, c'est tout.

La pointe de la barbe enroulée sur l'index, Alvear avait dit cette phrase sur le ton du marchand qui va changer les tableaux d'un appartement. Il y avait pourtant dans sa voix une confiance religieuse dans l'art. La confiance

de Scali venait d'être mise à l'épreuve par trois mois de taches de sang.

« Ni les romanciers ni les moralistes n'ont de son, cette nuit, reprit le vieillard. Les gens de la vie ne valent rien pour la mort. La sagesse est plus vulnérable que la beauté. Car la sagesse est un art impur. Mais la poésie et la musique valent pour la vie et la mort... Il faudrait relire *Numance*. Vous souvenez-vous ? La Guerre avance à travers la ville assiégée, sans doute avec ce bruit étouffé de pas qui courent...

Il se leva, chercha l'édition des œuvres complètes de Cervantès, ne la trouva pas.

— Tout est sens dessus dessous avec cette guerre...

Scali comprit enfin ce qui le troublait depuis le début de l'entretien : toute l'intensité du visage du vieillard était dans ses yeux ; avec l'affreuse imbécillité de l'instinct, entraîné par la ressemblance, Scali, chaque fois que son interlocuteur retirait son lorgnon, attendait des yeux d'aveugle.

Alvear avait tiré de la bibliothèque un autre livre : il lut à haute voix les deux derniers vers du célèbre sonnet de Quevedo sur la mort.

L'index qui suivait les vers faisait reparaître le professeur ; assis, l'épaule de nouveau calée, vieil oiseau réfugié à la fois dans cette chambre fermée, dans ce fauteuil et dans la poésie, il lisait avec lenteur, avec un sens du rythme d'autant plus saisissant que la voix était sans timbre, aussi vieille que son sourire. Le bruit assourdi des pas en fuite dans la rue, les détonations lointaines, tous les bruits de la nuit et du jour que Scali sentait encore collés à lui, semblaient tourner comme des animaux inquiets autour de cette voix engagée déjà dans la mort.

— Certes, je puis être tué par les Arabes. Et je puis être tué aussi par les vôtres, plus tard. C'est sans importance. Est-ce une chose si difficile, monsieur Scali, d'attendre une mort qui ne viendra peut-être pas, en buvant

tranquillement et en lisant des vers admirables ? Il y a un sentiment très profond à l'égard de la mort, que nul n'a plus exprimé depuis la Renaissance...

« J'avais peur de la mort quand j'étais jeune », dit-il un peu plus bas, comme une parenthèse.

— Quel sentiment ?

— La curiosité.

Il posa Quevedo sur un rayon. Scali n'avait pas envie de s'en aller.

« Vous n'avez pas de curiosité à l'égard de la mort ? demanda le vieillard. Toute opinion décisive là-dessus est si bête...

— J'ai beaucoup pensé à la mort, dit Scali, la main dans ses cheveux frisés. Depuis que je me bats, je n'y pense plus jamais. Elle a perdu pour moi toute... réalité métaphysique, si vous voulez. Mon avion est tombé une fois. Entre l'instant où l'avant a touché le sol, et l'instant où j'ai été blessé, très légèrement d'ailleurs, pendant le craquement, je ne pensais rien, j'étais frénétiquement à l'affût, un affût vivant : comment et où sauter ? Je pense maintenant que c'est toujours comme ça. Un duel : la mort gagne ou perd. Le reste, ce sont des rapports entre les idées. La mort n'est pas une chose sérieuse ; la douleur, oui. L'art est peu de chose en face de la douleur et aucun tableau ne tient en face de taches de sang.

— Au siège de Saragosse par les Français, les grenadiers avaient fait leurs tentes avec les toiles de maîtres des couvents. Après une sortie, ce campement était encombré de blessés, et les lanciers polonais, à genoux, récitaient leurs prières parmi les blessés, devant les vierges de Murillo qui fermaient les tentes triangulaires. C'était la religion, mais aussi l'art, car ils ne priaient pas devant les vierges populaires. Vous avez une grande habitude de l'art, et pas encore une grande habitude de la douleur... Et vous verrez plus tard : la douleur est moins émouvante quand on sait qu'on ne la changera plus...

La part d'eux-mêmes qu'engagent dans leur lutte ceux qui combattent dehors n'est pas celle à laquelle je tiens. Ils veulent faire leur monde. Je leur souhaite bonne chance.

— Alors pourquoi leur souhaiter bonne chance ?

Alvear alluma un cigare.

« En Amérique du Sud, — une bouffée — au matin, — une bouffée — il y a dans la forêt une grande clameur de singes : et la légende veut que Dieu leur ait jadis promis de les faire hommes à l'aurore ; ils attendent chaque aurore, se voient encore trompés, et pleurent sur toute la forêt. Que le singe trompé pleure et veuille être homme, je respecte cela et je puis en être ému. Mais qu'il se prétende homme, et l'affirme en tapant sur la table de sa sale main velue qui tape avec un bruit de canon, c'est une grande tristesse... »

Tout ce discours était prononcé de la même voix lente et très sourde. Et l'image des singes, émue et confusément méprisante, troublait Scali comme le visage à la fois comique et grave, comme la voix et toute la singularité de l'homme.

« Dans l'art sordide de gouverner, reprit Alvear, qu'on me parle de tout, sauf d'aristocratie. Il n'y a qu'une aristocratie, celle de l'esprit, et celle-là n'est en rien qualifiée pour gouverner. Peut-être le musicien parle-t-il mieux de la vie que quiconque, — mais seulement avec des notes... »

Dans la ville, une mitrailleuse se mit à tirer par courtes rafales, rageuse et seule dans le silence plein de grattements.

« C'est sans importance. La part qu'engage l'homme qui tire en ce moment n'est pas à mes yeux la part importante. Le gain que vous apporterait la libération économique, qui me dit qu'il sera plus grand que les pertes apportées par la société nouvelle, menacée de toutes parts, obligée par son angoisse à la contrainte, à la vio-

lence, peut-être à la délation ? La servitude économique est lourde ; mais si, pour la détruire, on est obligé de renforcer la servitude politique, ou militaire, ou religieuse, alors que m'importe ?

Je veux avoir des rapports avec les hommes pour leur nature, et non pour leurs idées. Je veux la fidélité dans l'amitié, et non l'amitié suspendue à un jugement politique. Je veux qu'un homme soit responsable devant lui-même — vous savez bien que c'est le plus difficile, quoi qu'on en dise, monsieur Scali — et non devant une cause, fût-elle celle des opprimés. L'homme n'engage dans une action qu'une part limitée de lui-même ; et plus l'action se prétend totale, plus la part engagée est petite. Vous savez bien que c'est difficile d'être un homme, monsieur Scali, — plus difficile que ne le croient les politiques...

Scali marchait de long en large.

— Vous pensez que Jaime a eu tort de combattre ?

Alvear haussa ses épaules voûtées ; ses joues tombèrent un peu plus.

— Que la terre soit fasciste et qu'il ne soit pas aveugle...

Une auto passa, changea de vitesse en grinçant, disparut.

— Le seul espoir, reprit Alvear avec indifférence, qu'ait la nouvelle Espagne de garder en elle ce pour quoi vous combattez, vous, Jaime et beaucoup d'autres, c'est que soit maintenu ce que j'ai des années enseigné de mon mieux...

Alvear écoutait quelque chose au dehors. Il alla vers la fenêtre.

— C'est-à-dire ? demanda Scali.

Le vieillard se retourna, et il dit, du ton dont il eût dit : hélas !

— La qualité de l'homme...

Il écouta encore, alla éteindre l'électricité, entr'ouvrit la fenêtre, par où entra l'*Internationale* au-dessus du bruit

des pas. Dans l'obscurité, sa voix était plus assourdie encore, comme si elle fût venue d'un corps plus petit, plus triste et plus vieux.

« Ecoutez... Je crois que vous ne l'oublierez guère... Quant à moi, j'accepte que ce soient les derniers sons qui me viennent du dehors, avant les brutes à fusils. Si les Maures entrent tout à l'heure, la dernière chose que j'aurai entendue sera ce chant d'espoir joué par un aveugle...

Il parlait sans emphase, peut-être avec un vague sourire. Scali entendit le bruit des volets refermés. Un instant, la pièce fut complètement noire ; enfin, Alvear trouva le commutateur et ralluma.

— Car ils ont besoin de notre univers pour la défaite, dit le vieillard, et ils en auront besoin pour la joie...

Il regardait Scali qui venait de s'asseoir sur le divan.

— Eh, ce ne sont pas les dieux qui ont fait la musique, monsieur Scali, c'est la musique qui a fait les dieux... »

Il se versa un verre de fine, la but d'un coup sans aucune expression de visage. Le champ de lumière de la lampe éclairait à peine le front et les cheveux frisés de Scali.

— Vous venez de vous asseoir là où s'assied Jaime quand il vient. Quand il retire ses lunettes, je ne peux pas regarder son visage...

Pour la première fois, l'accent de la douleur passa dans la voix presque atone, et il récita pour lui-même, en français, lentement, sans regarder Scali :

« A quoi te sert, Priam, d'avoir vécu si vieux !... »

Il releva les yeux sur Scali, de bas en haut, le front plissé au-dessous de ses cheveux fous, avec un regard à la fois enfantin et traqué :

Rien n'est plus terrible que la déformation d'un *corps* qu'on aime...

— Je suis son ami, dit Scali à mi-voix. Et j'ai l'habitude des blessés.

— Comme si c'était fait exprès, dit Alvear lentement,

là, juste en face de ses yeux, dans ces casiers de la bibliothèque, sont tous les livres sur la peinture, les milliers et les milliers de photos qu'il a regardées... Mais si je fais jouer le phono, si la musique entre ici, je peux le regarder, même s'il n'a pas ses lunettes... »

16 novembre

Shade est un des journalistes américains qui suivent les combats depuis le début de la rébellion.

Au moment où Shade rentrait dans la salle des téléphones, un obus tomba tout près. Deux autres, plus près encore. Presque tous les occupants se jetèrent contre le mur opposé à la fenêtre. Malgré les lampes électriques, on devinait la profonde lueur rouge du dehors, et il semblait que ce fût l'incendie même qui tirât sur le Central dont les treize étages de fenêtres étaient sans doute sans une ombre humaine. Enfin, un vieux journaliste moustachu se décolla de la paroi, puis tous, l'un après l'autre ; ils regardaient le mur comme s'ils y eussent cherché leur trace.

De nouveaux obus tombèrent. A peine moins près ; mais nul n'abandonna les places reprises. On dit que dans les assemblées, toutes les vingt minutes, un silence passe : l'indifférence passait.

Bientôt Shade put commencer à dicter. Pendant que se succédaient ses notes de la matinée, les obus se rapprochaient, les pointes des crayons sautant toutes ensemble sur les blocs des sténos à chaque explosion. Le tir cessa, et l'angoisse s'accrut. Les canons, là-bas, rectifiaient-ils leur tir ? On attendait. On attendait. On attendait. Shade dictait.

« Ce matin, virgule, j'ai vu les bombes encadrant un hôpital où se trouvaient plus de mille blessés, point.

Le sang que laissent derrière eux, virgule, à la chasse, virgule, les animaux blessés, virgule, s'appelle des traces, point. Sur le trottoir, virgule, sur le mur, virgule, était un filet de traces... »

L'obus tomba à moins de vingt mètres. Cette fois, ce fut une ruée vers le sous-sol. Dans la salle presque vide ne restaient que les standardistes et les correspondants « en ligne ». Les standardistes écoutaient les communications, mais leur regard semblait chercher l'arrivée des obus. Les journalistes qui dictaient continuèrent à dicter : la communication coupée, ils ne la retrouveraient plus à temps pour l'édition du matin. Shade dictait ce qu'il avait vu au Palace.

« Cette après-midi, je suis arrivé, quelques minutes après une explosion, devant une boucherie : là où les femmes avaient fait queue étaient des taches ; le sang du boucher tué coulait de l'étal, entre les bœufs ouverts et les moutons, pendus aux crochets de fer, sur le sol où l'entraînait l'eau d'une conduite crevée.

Et il faut bien comprendre que tout cela est pour rien.

Pour rien.

C'est bien moins la terreur que l'horreur qui secoue les habitants de Madrid. Un vieillard m'a dit, sous les bombes : « J'ai toujours méprisé toute politique, mais comment admettre de donner le pouvoir à ceux qui usent ainsi de celui qu'ils n'ont pas encore ? » Pendant une heure j'ai fait partie d'une queue devant une boulangerie. Il y avait là quelques hommes et une centaine de femmes. Chacun croit que rester au même endroit une heure est plus dangereux que de marcher. A cinq mètres de la boulangerie, de l'autre côté de la rue étroite, on mettait en bière les cadavres d'une maison éventrée, comme on le fait en ce moment dans chaque maison déchirée de Madrid. Quand on n'entendait ni canon ni avion, on entendait les coups de marteau résonner dans le silence. A côté de moi, un homme dit à une femme :

« Elle a le bras arraché, Juanita ; vous croyez que son fiancé l'épousera dans cet état-là ? » Chacun parlait de ses affaires. Au bout d'un moment une femme a crié : « Si c'est pas malheureux de manger comme nous mangeons ! » Une autre a répondu, avec l'air grave et le style qu'elles ont toutes un peu pris à la Passionaria : « Tu manges mal, nous mangeons mal, mais, avant, nous ne mangions pas bien ; et nos enfants, eux, mangent comme on n'a pas mangé chez nous depuis deux cents ans. » A l'approbation générale.

Tous ces éventrés, tous ces décapités sont tués en vain. Chaque obus enfonce davantage le peuple de Madrid dans sa foi.

Il y a cent cinquante mille places dans les abris, et un million d'habitants à Madrid. Dans les quartiers les plus visés n'existe aucun objectif militaire. Le bombardement va continuer.

Pendant que j'écris ceci, des obus éclatent de minute en minute sur les quartiers pauvres parce qu'ils sont les quartiers pauvres ; dans l'heure indécise du soir, la lueur des incendies est si forte que le jour tombe sur une nuit couleur de vin. Le destin lève un long rideau de fumée pour la répétition générale de la prochaine guerre ; compagnons américains, à bas l'Europe !

Elle nous avait enseigné à vivre. L'Europe que je regarde de cette fenêtre n'a plus à nous enseigner ni sa force, qu'elle a perdue, ni sa foi, qui n'est plus qu'une imposture. Compagnons d'Amérique, que tout ce qui chez nous veut la paix, que tout ce qui hait ceux qui effacent les bulletins de vote avec le sang des bouchers tués sur leur étal, se détourne désormais de cette terre ! »
Dès qu'il eut fini de dicter, Shade monta au dernier étage, le meilleur observatoire de Madrid. Quatre journalistes étaient là, presque détendus : d'abord parce qu'ils étaient à l'air libre, et que les lieux clos rendent l'angoisse plus intense ; ensuite, parce que la lanterne

du Central, plus petite que sa tour, semblait moins vulnérable. Le soir sans soleil couchant et sans bruit, comme si Madrid eût été portée par une planète morte, faisait de cette morne fin de journée un retour aux éléments. Tout ce qui était humain disparaissait dans la brume de novembre ; les obus explosaient çà et là d'eux-mêmes ; un crépuscule sinistre se levait sur l'Age du Feu. Une gerbe flamboyante creva un petit toit dont Shade s'étonnait qu'il eût pu la cacher, et les flammes, au lieu de monter, descendirent le long de la maison jusqu'au sol, jusqu'à une autre maison qu'elles brûlèrent en remontant jusqu'au faîte. Comme dans un feu d'artifice bien ordonné, à la fin de l'incendie des tourbillons d'étincelles traversèrent la brume. Un vol de flammèches obligea les journalistes à se baisser. Quand l'incendie rejoignait les maisons déjà brûlées, il les éclairait par derrière, fantomatiques et funèbres, et demeurait longtemps à rôder derrière leurs lignes de ruines. Les trois plus grands hôpitaux brûlaient. L'hôtel Savoy brûlait. Des églises brûlaient, des musées brûlaient, la Bibliothèque Nationale brûlait, le Ministère de l'Intérieur brûlait, une halle brûlait, les petits marchés de planches flambaient, les maisons s'écroulaient dans des envolées d'étincelles, deux quartiers striés de longs murs noirs rougeoyaient comme des grils sur des braises ; avec une solennelle lenteur, mais avec la rageuse ténacité du feu, par l'Atocha, par la rue de Léon, tout cela avançait vers le centre, vers la Puerta del Sol, qui brûlait aussi.

C'est le premier jour, pensa Shade.

Les volées d'obus tombaient maintenant plus à gauche. Et du fond de la Gran Via que Shade surplombait et voyait mal, commença à monter, couvrant parfois la sonnerie des ambulances qui descendaient sans arrêt la rue, un son saisissant comme des litanies barbares. Shade écoutait de toute son attention ce son

venu de très loin dans le temps, sauvagement accordé à ce monde du feu : il semblait qu'après une phrase périodiquement prononcée, la rue entière, en manière de répons, imitât le battement des tambours funèbres : Dong-tongondong.

Soudain, Shade, plus qu'il ne comprit, devina, car il avait entendu le même rythme un mois plus tôt. En réponse à une phrase qu'il n'entendait pas, le bruit de tambour humain scandait : no passaran. Shade avait vu la Passionaria, noire, austère, veuve de tous les tués des Asturies, conduire dans une procession grave et farouche, sous des banderolles rouges qui portaient sa phrase fameuse : « Il vaut mieux être la veuve d'un héros que la femme d'un lâche », vingt mille femmes qui scandaient la même phrase ; il en avait été moins ému que de cette foule bien moins nombreuse, mais invisible, dont l'acharnement dans le courage montait vers lui à travers la fumée des incendies.

Même jour

Garcia vient d'apprendre par les agents du service de renseignements militaires à Salamanque les événements qui ont suivi la destitution de son ami Miguel de Unamuno.

Une fulguration transforma pour une seconde la lumière en faux-jour. Pour qu'ils l'eussent sentie malgré l'électricité allumée, il fallait qu'elle fût venue d'une très haute flamme. Tous deux allèrent à l'une des fenêtres. Maintenant, l'air était froid, et une brume légère montait, mêlant le brouillard aux fumées d'incendies. Il n'y avait rien de particulier — que des centaines de maisons qui brûlaient en sourdine, le feu à l'affût au-dessous. Aucune sirène : les autos des pompiers et les ambulances.

« L'heure où les Walkyries choisissent entre les morts, dit Scali.

— Comme Madrid a l'air de dire à Miguel, avec ce feu : qu'est-ce que tu veux que me fasse ta pensée, si tu ne peux pas penser mon drame...

Descendons.

— L'attaque de la révolution par un intellectuel qui fut révolutionnaire, c'est toujours la mise en question de la politique révolutionnaire par... son éthique, si vous voulez. Sérieusement, Garcia, cette critique, souhaitez-vous qu'elle ne soit pas faite ?

— Comment le souhaiterais-je !

Les intellectuels croient toujours un peu qu'un parti, ce sont des hommes unis autour d'une idée. Un parti ressemble bien plus à un caractère agissant qu'à une idée. Pour nous en tenir au psychologique un parti est bien plutôt l'organisation pour une action commune d'une... constellation de sentiments parfois contradictoires, qui comprend ici : pauvreté — humiliation — Apocalypse — espoir — et quand il s'agit des communistes : goût de l'action, de l'organisation, de la fabrication, etc... Mon expérience vaut ce qu'elle vaut, et ma formation est très particulière ; mais déduire la psychologie d'un homme de l'expression de son parti, ça me fait le même effet que si j'avais prétendu déduire la psychologie de mes Péruviens de leurs légendes religieuses. »

Il prit sa casquette et son revolver, tourna le commutateur ; la lumière s'éteignit. Elle avait maintenu au dehors le feu, qui entrait d'un coup, leur plaquant au fond de la gorge un goût de bois brûlé, poussant la fumée dans le bureau avec l'invincible lenteur des incendies qui avançaient vers la Puerta del Sol. Tout le ciel lie-de-vin pesait sur la pièce éteinte. Au-dessus du Central et de la Gran Via, des cumulus rouge sombre et noirs s'aggloméraient, épais à tenir dans la main. Toussant et éternuant, bien que la fumée, plus visible qu'elle ne l'était auparavant, ne fût pas plus dense, Scali revint à la fenêtre. Le sol des rues brûlait : non, c'était l'asphalte brillant qui rou-

geoyait sous le reflet des courtes flammes. Un troupeau de chiens abandonnés commença à hurler, absurde, dérisoire, exaspérant, comme s'il eût régné sur cette désolation d'Apocalypse.

L'ascenseur fonctionnait encore.

Ils marchèrent dans les rues noires sous le ciel grenat jusqu'au Prado. Là, dans l'obscurité absolue, les bruits entendus de la fenêtre du Central les entouraient encore : Madrid se pansait. Et ils allaient vers un autre bruit, semblable à des milliers de petits coups sur l'asphalte.

« Unamuno a bien manqué sa mort, dit Scali. Le destin lui avait préparé ici les funérailles dont il a rêvé toute sa vie...

Garcia pensait à la chambre de Salamanque.

— Il eût trouvé ici un autre drame, dit-il, et je ne suis pas sûr qu'il l'eût compris. Le grand intellectuel est l'homme de la nuance, du degré, de la qualité, de la vérité en soi, de la complexité. Il est par définition, par essence, antimanichéen. Or, les moyens de l'action sont manichéens parce que *toute action est manichéenne*. A l'état aigu dès qu'elle touche les masses ; mais même si elle ne les touche pas. Tout vrai révolutionnaire est un manichéen né. Et tout politique. »

Il se sentit pressé de toutes parts, à hauteur des cuisses. Il ne pouvait y avoir tant de blessés. Il essayait de voir avec ses mains. Un troupeau de chiens ? Et quelle odeur de campagne et de poussière !

De plus en plus pressé ; impossible d'avancer. Le son des pattes sur l'asphalte était plus dur et plus pressé que celui des pattes de chien.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? criait Scali, déjà séparé de lui de cinq mètres. Des moutons ?

A quelques mètres, un bêlement. Garcia, plongé dans la chaleur, parvint à dégager le bouton de sa torche, et le faisceau lumineux tomba en lumière frisante sur un nuage à peine plus épais que celui des fumées : des mou-

tons. La torche n'éclairait pas assez loin pour qu'ils vissent la fin du troupeau qui les entourait. Mais les bêlements se répondaient, sur des centaines de mètres. Et pas une ombre de berger.

— Obliquez à droite ! cria Garcia à Scali.

Il avait entendu parler de ces migrations, mais c'était la première fois qu'il les rencontrait. Les troupeaux chassés par la bataille refluaient, traversaient Madrid pour descendre vers Valence. Sans doute les bergers, — qui, maintenant, marchaient en groupes armés — étaient-ils derrière leurs bêtes ou dans les rues parallèles au Prado. Mais, en ce moment, les troupeaux invisibles, maîtres du Prado comme ils le seraient après la fin des hommes, avançaient, pressés et chauds, entre les incendies, leur épais silence percé çà et là de minces bêlements.

— Allons chercher la bagnole, dit Garcia, ça aura plus de bon sens.

Ils remontèrent vers le centre.

— Vous disiez ?

— Réfléchissez à ceci, Scali : dans tous les pays, — dans tous les partis — les intellectuels ont le goût des dissidents. Adler contre Freud, Sorel contre Marx. Seulement, en politique, les dissidents, ce sont les exclus. Le goût des exclus dans l'intelligentsia est très vif : par générosité, par goût de l'ingéniosité. Elle oublie que pour un parti, avoir raison ce n'est pas avoir une bonne raison, c'est avoir gagné quelque chose. Ceux qui pourraient tenter, humainement et techniquement, la critique de la politique révolutionnaire, ignorent la matière de la révolution. Ceux qui ont l'expérience de la révolution n'ont ni le talent de Miguel ni même, souvent, les moyens de s'exprimer...

S'il y a trop de portraits de Staline en Russie, comme ils disent, ce n'est tout de même pas parce que le méchant Staline, tapi dans un coin du Kremlin, a décidé qu'il en serait ainsi. Voyez, ici même à Madrid, la folie des

insignes, et Dieu sait si le gouvernement s'en fout ! L'intéressant serait d'expliquer pourquoi les portraits sont là. Seulement pour parler d'amour aux amoureux, il faut avoir été amoureux, il ne faut pas avoir fait une enquête sur l'amour. La force d'un penseur n'est ni dans son approbation ni dans sa protestation, elle est dans son explication. Qu'un intellectuel explique pourquoi et comment les choses sont ainsi ; et qu'il proteste ensuite, s'il le croit nécessaire (ce ne sera plus la peine, d'ailleurs).

L'analyse est une grande force, Scali. Je ne crois pas aux morales sans psychologie. »

Ils n'entendaient aucun bruit d'incendie. Sous ces taches immenses, d'un rouge intense et sombre de fer battu qui refroidit, parcourues de fumées lourdes et de voiles déchirés qui couvraient le ciel comme si tout Madrid eût flambé, le silence se meublait d'un bruit assourdi, extravagant dans ce ciel sinistre : celui des milliers de sabots qui continuait à monter du Prado.

« Pourtant, dit Garcia, avant longtemps il faudra de nouveau enseigner aux hommes à vivre... »

Scali pensait à Alvear.

« Etre un homme, Garcia, ce n'est pas être un bon communiste. Etre un homme, pour un chrétien, c'était être un bon chrétien, et je me méfie.

— La question n'est pas mince, mon bon ami, c'est celle de la civilisation. Nous revenons à Unamuno. Pendant un bon moment, le sage, — disons : le sage — a été tenu, plus ou moins explicitement, pour le type supérieur de l'Europe. Les intellectuels étaient le clergé d'un monde dont la politique constituait la noblesse propre ou sale. Le clergé incontesté. C'était eux, et pas les autres, Miguel et pas Alphonse XIII, qui étaient chargés d'enseigner aux hommes à vivre. Et voici que les nouveaux chefs politiques prétendent au gouvernement de l'esprit. Miguel contre Franco, Thomas Mann contre Hitler, Gide contre

Staline, Ferrero contre Mussolini, c'est une querelle des Investitures. »

La rue était devenue oblique, et le brasier du Savoy, invisible, rayonnait au-dessus d'eux une vaste lueur.

« Dites donc, Garcia, qu'est-ce qu'un homme peut faire de mieux de sa vie, pour vous ? »

Une sonnerie d'ambulance approcha à toute vitesse, comme une sirène d'alerte, passa et s'éteignit. Garcia réfléchissait.

« Transformer en conscience une expérience aussi large que possible. »

Ils passaient devant un cinéma qui occupait tout le coin de deux rues. Une torpille d'avion l'avait éventré, en démolissant de haut en bas le mur dans la rue la plus étroite. Le service de secours fouillait dans les débris, cherchait quelque chose, des victimes peut-être, avec des torches électriques. Comme pour appeler les hommes à contempler cette recherche des morts avec le même son qu'elle les appelait autrefois à rêver. Derrière la façade presque intacte, la sonnerie d'appel grelottait dans le soir d'hiver.

« Vous connaissez l'histoire de Lucakz ? demanda Garcia.

— Non.

— Il venait de publier... *Ethique et politique*, je crois, enfin, un de ses livres, qui conluait à l'inconciliabilité de ces deux points de vue, à leur opposition irréductible. Deux jours plus tard, son ami Liebknecht et Rosa Luxembourg étaient assassinés. La semaine suivante, il entrait au parti communiste hongrois.

— Ce qui n'a sans doute pas résolu son problème, dit Scali. »

Garcia pensait à Hernandez. Et, en face de l'immense incendie de Madrid, il ressentait avec angoisse, comme s'il eût regardé des fous, à quel point les drames des hommes sont semblables, tournent dans un petit cercle infernal.

« La révolution est chargée de résoudre ses problèmes, et non les nôtres. Les nôtres ne dépendent que de nous. Si moins d'écrivains russes avaient fichu le camp derrière les armées de l'émigration, les rapports des écricains et des soviets ne seraient peut-être pas les mêmes. Miguel a vécu de son mieux, — j'entends : le plus noblement possible — dans l'Espagne monarchique qu'il haïssait. Il eût vécu de son mieux dans une société moins mauvaise. Difficilement, peut-être. Aucun état, aucune structure sociale ne crée la noblesse de caractère, ni la qualité de l'esprit ; tout au plus pouvons-nous attendre des conditions propices. Et c'est beaucoup...

— Vous savez bien qu'ils y prétendent...

— A quoi prétend un parti dans ce domaine ne prouve que l'intelligence ou la bêtise de ses propagandistes. Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il fait. Pourquoi êtes-vous ici ?

Scali s'arrêta. Il le savait, et il avait l'habitude de penser ; mais il n'arrivait pas à le préciser.

Pour moi, je ne suis pas dans cet uniforme parce que j'attends du Front populaire le gouvernement des plus nobles, je suis dans cet uniforme parce que je veux que changent les conditions de vie des paysans espagnols.

Scali pensait à l'argument d'Alvear, et le reprit.

— Et si, pour les libérer économiquement, vous devez faire un Etat qui les asservira politiquement ?

— Bien sûr : au lieu de manger les glands, ils mangeront les feuilles ! Et, comme nul ne peut être sûr de sa pureté future, il n'y a qu'à laisser faire les fascistes.

Du moment que nous sommes d'accord sur le point vital, la résistance *de fait*, cette résistance est un acte : elle vous engage, comme tout acte, comme tout choix. Elle porte en elle-même toutes ses fatalités. Dans certains cas, ce choix est un choix tragique, et pour l'intellectuel il l'est presque toujours, pour l'artiste surtout. Et après ? Fallait-il ne pas résister ?

J'ai entendu poser presque toutes vos questions par un homme que vous avez peut-être connu, le capitaine Hernandez. Il en est mort, d'ailleurs. Il n'y a pas cinquante manières de combat, il n'y en a qu'une, c'est d'être vainqueur. Ni la révolution, ni la guerre ne consistent à se plaire à soi-même.

Il y a des guerres justes, — la nôtre en ce moment, — il n'y a pas d'armées justes. Et qu'un intellectuel, un homme dont la fonction est de penser vienne dire, comme Miguel : je vous quitte parce que vous n'êtes pas justes, je trouve ça *immoral*, mon bon ami ! Il y a une politique de la justice, mais il n'y a pas de parti juste.

— C'est la porte ouverte à toutes les combines...

— Toute porte est ouverte pour ceux qui veulent la forcer. Il en est de la qualité de la vie comme de l'esprit. La garantie d'une politique de l'esprit par un gouvernement populaire n'est pas dans nos théories, elle est dans notre présence ici, en ce moment. L'éthique de notre gouvernement dépend de notre effort, de notre acharnement. L'esprit en Espagne ne sera pas la mystérieuse nécessité d'on ne sait quoi, il sera ce que nous le ferons.

Un nouvel incendie s'alluma tout près d'eux.

« Mon bon ami, dit Garcia ironiquement, l'émancipation du prolétariat sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

ANDRÉ MALRAUX

GRANDEUR ACTUELLE DE MOZART

Le génie a besoin de temps pour devenir ce qu'il est. Le talent pour se faire connaître n'a pas de telles exigences. Mais le génie, comme une plante trop vaste pour le regard de l'homme, non seulement il peut, à l'origine, échapper complètement à la vue ; mais encore sa représentation en tant que phénomène génial peut demeurer longtemps faussée, à côté de sa réalité véritable ; cette réalité géniale peut n'apparaître que petit à petit à raison des proportions qui changent, elle peut exiger pour apparaître un long dépouillement de valeurs faussement reconnues comme les siennes ; elle peut *varier* enfin à l'intérieur d'elle-même pour épouser en quelques nouvelles parties des mouvements nouveaux de la société humaine ; elle peut, elle doit s'éclairer de toute l'expérience de l'homme survenue postérieurement ; elle devient ainsi, non plus l'œuvre de Mozart, mais l'ouvrage de l'univers. Et arrivée en ce point, nous ne pouvons plus même l'interpréter par les intentions, par l'opinion sur elle de son créateur : car nous savons à présent que l'œuvre d'une âme profonde n'a pas été vraiment connue du créateur, mais éprouvée, et que c'est lui qu'elle a tout d'abord dépassé.

Shakespeare a demandé trois siècles avant d'atteindre à peu près sa taille. La statuaire du moyen âge français se montre comme le sommet de l'art spirituel d'Occident. Mais c'est à peine si Palestrina est aperçu. Des nuages vrais et faux entourent encore la dimension du Greco

ou celle de Poussin. Entre tous les génies, le Génie de la Musique est le plus mobile, le plus merveilleusement capable de transformations et le plus riche en vertus sanctifiantes. Protée toujours véridique, c'est lui qui pose avec le plus de *difficulté* le problème du devenir, à travers l'interprétation.

***

Voilà cent cinquante ans que Mozart poursuit son achèvement afin de se manifester tel que Dieu l'a voulu : absolue Source de musique. Il le fait en dépit de travestissements extraordinaires. Wolfgang Amadeus Mozart a toujours été dans la gloire. Mais comme si la première gloire qu'il eût connue, la gloire du *prodige*, l'eût marqué de sa mauvaise qualité et l'eût comme attaché à une époque de mondanité brillante, Mozart est resté sous le malheur de la *réussite*. Toute la vie, tout l'œuvre, la mort de Mozart sont en sens inverse d'un courant de faveur qui dès l'abord s'est constitué : mais le courant l'emporte. Les admirations ne manquent pas à Mozart pendant le XIXe siècle : Gœthe déclarait que la musique de Mozart était la meilleure, Delacroix adorait Mozart, Stendhal ne jurait que par « Don Juan », enfin le « divin Mozart » régnait partout ; un « air de Mozart » répandait l'invincible enchantement. Il est permis de penser que les adulations d'esprits si différents ne se réunissaient que par malentendu. On en a le soupçon, par exemple, si l'on compare dans le Journal de Delacroix l'opinion sur Mozart et celle sur les dernières œuvres de Beethoven. Ce que Delacroix aime dans Mozart n'est pas du tout ce qu'il aurait *dû* aimer, étant Delacroix, et aimant — avec quelle puissance, on le sait — Faust et Hamlet. Non, à cette époque-là le véritable Mozart *n'est pas encore visible*. Au contraire une composition de toutes les vertus de Mozart a cours : légèreté, grâce,

tendresse, vivacité et mesure, qui se substitue entièrement à la vérité de Mozart. L'interprétation « par » la légèreté, la grâce, la tendresse, fortifie de plus en plus la figure agréable et séduisante, la fortifie, ce qui est mieux, de valeurs empruntées au vrai, mais somme toute non vraies par la mise en place qu'elles reçoivent.

Ce travail d'artifice fit reculer Mozart dans le royaume des ombres. Mozart disparut presque quand l'invasion wagnérienne essaya de conquérir la Musique. Pour les temps de notre jeunesse (la scène se passait en France) Mozart était, il me semble, aussi reculé que Rameau et plus dix-huitième siècle que Gluck. Mozart était tout petit. Un ravissant petit marquis à perruque et en culottes de soie qui accorde son violon sur un genou. Image de la musique enfantine, innocente, inconsciente avec intention tant elle est sans rapport à la misère de la vie — image apprêtée et réussie comme d'un Watteau sentimental — le joli Mozart.

***

« Il n'y a pas un jour où je ne pense à la mort », écrit Mozart au moment le plus brillant de sa jeunesse. « J'ai seulement, de temps à autre, comme des accès de mélancolie », dit encore une lettre à son père de 1778. Et l'extraordinaire lettre des derniers jours, sur le *Requiem* : « Je suis sur le point d'expirer. J'ai fini avant d'avoir joui de mon talent. La vie, pourtant, était si belle, la carrière s'ouvrait sous des auspices tellement fortunés !... Mais on ne peut changer son propre destin. Nul ne mesure ses propres jours ; il faut se résigner : il en sera ce qu'il plaira à la Providence. Je termine : c'est mon chant funèbre et je ne dois pas le laisser imparfait. »

***

Il est profondément certain que le génie de Mozart est sous le signe de la mort ; mais ceci requiert aussitôt explication. La mort est à l'origine d'une forme merveilleusement parfaite, d'une « limite » touchée de façon exquise et toujours exactement remplie — jusqu'au bout. Penser ainsi est encore trop général. La pure opération des esprits de vie et de mort dans Mozart consiste en une domination (peut-être unique) sur les forces les plus violentes de la concupiscence, du chagrin, de la mélancolie, de la moquerie, de la fureur — du démoniaque obsessionnel, — sur les réalités enfin les plus cruelles du vrai — sur le péché même, — domination exercée par l'esprit de raison, qu'éclaire la Foi, et selon la règle d'or de la beauté. L'ouvrage de la mort dans l'œuvre de Mozart est tout spirituel ; la mort y est la sœur du feu. Le point énigmatique est la beauté : que cette beauté soit constante, et que toujours la beauté laisse voir, en la dérobant, la souffrance intérieure.

En un sens, il y a quelque chose d'inhumain (ou de surhumain) dans la musique de Mozart. Probablement ce qu'il propose tient-il pour nous du miracle. Mozart accomplit le miracle et il n'est pas étonnant que les hommes aient eu de la peine à entendre. Le faux Mozart, comme le dit si bien Bruno Walter — a été inventé par ces hommes légers, sourds aux promesses spirituelles, qui tournèrent les vertus de Mozart contre Mozart lui-même, qui firent de la puissance lumineuse une brillante parure, afin de rendre invisibles les secrets sanglotants. Mozart a été censuré par ses adulateurs, et longtemps l'adulation a monté la garde afin que nul ne pût comprendre. Il a fallu la lucidité et l'acharnement douloureux de notre époque pour que Mozart reparût, vêtu cette fois en archange.

Mozart en effet ne saurait être expliqué par son propre témoignage. Ce qu'il dit sur son œuvre a très peu d'importance. Génie étrange et de proportions fantastiques,

il tient son œuvre dans la dépendance de son bizarre personnage ; il est anti-gœthéen en ce sens qu'il s'ignore lui-même et *doit* demeurer dans la sainte ignorance. Sa conscience est d'être simplement tout chant, tout musique ; de pouvoir (comme l'annonce fièrement une lettre d'Italie) composer dans tous les styles. Paradoxe génial, qui voulait que Mozart allât en Italie pour y apprendre à être *seulement* Mozart, à créer un style inimitable dès les premiers pas, à faire, à l'aide de la superficielle Italie, ce que l'Italie ne pourrait jamais produire : le monde-Mozart.

Cependant, « tous les styles » c'est l'étendue de son œuvre, d'*Idomeneo* au *Requiem*. Quarante et une symphonies (dont les trois grandes), toute la musique de chambre et les concertos, vingt-quatre opéras de ballet et six opéras, seize messes et une quantité d'airs et de chœurs religieux — 920 ouvrages ; et Mozart est mort à trente-cinq ans. Prodige, il l'est — sur le plan cette fois de la création. Mais je cherche à dégager un autre caractère de grandeur. Des mystères sonores trop hauts, trop complexes et trop sacrés ne se laissent point surprendre par la parole. Essayons cependant de dire que lorsque nous entendons à cette heure, conduites par Bruno Walter, les symphonies principales (par exemple *Ré majeur*, *Mi-bémol*, *Jupiter*) et *Don Giovanni*, lorsque nous recevons le « Qui tollis » de la *Grande Messe en ut mineur* ou le « Kyrie » du *Requiem*, lorsque nous sommes éprouvés par l'*Ave verum corpus*, si nous cherchons pour la puissance de nos émotions un point d'appui, si nous voulons trouver un symbole de « grandeur équivalente » en Poésie, nous ne pouvons penser que : Shakespeare — et encore la partie religieuse déborde-t-elle singulièrement. (Il est entendu que de tels rapprochements sont faux ; de quel Shakespeare est-il question ? d'aucun, mais plutôt d'un esprit visionnaire et de faste et d'un ton « de souveraine hauteur »,

d'un extrémisme tragique résolu par la beauté, bref de la qualité shakespearienne en soi.)

***

De la polyphonie de Mozart, il apparaît que la substance soit *en acier*. Quelque chose d'extrêmement dur, et ployant, dans une douceur parfaite. (Ainsi Don Juan, à la fin de l'acte premier, courbe son épée devant sa poitrine, tenant tête au chœur des lamentations, des remords et des fureurs.) Dans ce travail d'acier les violons ont le principal rôle, et la structure de Mozart se voit à l'opposition, au mariage, au conflit-mariage entre les cordes et les bois. Mais tristes, cruelles, souriantes, ce sont les explosions d'une matière *dure* ; on ne saurait trop insister sur ce point. Dans une texture extrêmement complexe, difficile à saisir entièrement, apparemment simple par une sorte de trompe-l'œil parce qu'elle est toujours unifiée en une ligne de beauté simple, des mouvements de force fulgurante se produisent — sans cesse, en même temps que des épanchements merveilleux, poursuivis jusqu'au terme du possible, les séparent. La *rupture* est la loi de cet art d'harmonie suprême. Que fait apparaître une musique si essentiellement Musique ? La lutte de l'âme contre l'âme, de l'affect contre l'affect, la division déchirante, la blessure, la déchirante unité, puis la divine unité. L'unité ne s'obtient qu'en recouvrant la rupture incessante. Mozart a dû fuir sa vie pour trouver sa vie. Sans une once de lourdeur, avec une légèreté « diabolique », et toute la flamme centrale possible, il a conduit cette entreprise. Il ne faudrait pas croire que l'idée mozartienne fût toujours celle de catharsis, ou comme dans *La Flûte Enchantée*, d'ascension vers la lumière. Non ; beaucoup plus de variété, de vérité humaine, de désespoir, d'*erreur*, est enfermé dans ces chants divins. Profonde analogie avec le mouvement impi-

toyable de Shakespeare. Dans la Symphonie en mi bémol, le Menuetto (selon l'interprétation actuelle), rempli de dissonances, est comme la démarche raide d'un démon furieux. Dans *Don Giovanni*, œuvre même du Démoniaque, les exemples les plus étranges surabondent. Le grand air de Don Juan sur le vin, la danse et les femmes exprime la noire destruction par le moyen d'une gaîté radieuse. Leporello dans un récitatif vigoureux et solennel, placé sur le menuet gracieux de la fête, invite à entrer les Masques en invitant du même coup la Mort. Comme musicien et comme dramaturge, Mozart est la vérité et la variété mêmes. « La mesure... le vrai... » (Lettre de 1782). Rien n'est refusé à la prise de son esprit, à la condition de rentrer dans la *forme* de son esprit. Sa musique est baroque, et aussi grecque ; classique et moderne, jamais entendue, en tout cas, en dehors de lui. Il y a toujours, dans le déroulement rapide de cette musique sauvage et exquise, la mise en œuvre des forces les plus grandes en tous les registres de l'orchestre et de la voix, pour la réunion de plusieurs génies : génie d'invention, génie de proportion, et génie d'enfance.



L'inouï de *Don Giovanni* est précisément la variété des styles avec épaississement des styles les uns dans les autres. Opéra « buffa-seria », « dramma giocoso » — il devient impossible de distinguer la nature du *ton*. Ceci me paraît marquer la présence du Démoniaque dans Mozart.

Avec une vitalité extraordinairement accrue, le génie épaissit tous les contraires en une chose, la vie (en vérité le péché). Sa passion de rupture devient expérience des remous, des batailles du péché, de la vie de l'inconscient ; qui atteint au sublime par force, tendresse, brillant du

désir et de la nostalgie, cendre du plaisir. Le *rêve brillant* est couronné d'un implacable moment spirituel — le châtiment par le Convive de Pierre. La force récidivante et coupable, qui est du Diable, n'a plus sur cette terre que la beauté, toujours la beauté, chaude et pantelante et qui suit les voies de la douleur. Lorsque Leporello se cache sous la table du festin, tandis que le grand pécheur refuse interminablement de se repentir, lorsque retentit le chœur :

Tutto a tue colpe è poco
vieni ! c'è un mal peggior !

alors quelque chose de secret en nous se déchire, et meurt ; en musique et en drame, nous passons par une expérience de la mort.

A l'opposé considérons les œuvres religieuses. On n'a pas écrit avec assez de force que Mozart est le musicien mystique le plus proche de nous, et qu'il a accès à la vie mystique par l'art des sons avec une aisance manifeste ; et que l'être mystique de Mozart, essentiellement chrétien, n'est pas absolument lié en lui au mouvement religieux selon la foi catholique. Mozart appartient à un temps, où, le catholicisme régnant de façon absolue, dans le catholicisme s'introduisent tous les modes de la pensée moderne, et la liberté même du concept religieux s'esquisse. Profondément religieux, Mozart l'était au delà de ce que pouvaient lui donner les faciles habitudes catholiques de sa vie. Mais pour lui comme pour tout mystique, le Christ est *réel*, total, infranchissable et ineffable. Lorsque Mozart écrit sur le Christ (le solo *Et incarnatus est* dans la Grande Messe, le motet *Ave verum corpus*), son chant est du Christ, et non plus de notre humanité. Mozart disparaît. Il n'est pas porté à son propre sommet comme Bach, sommet de Moïse sur le Sinaï ; il s'évanouit dans l'extase. Chose plus surpre-

nante encore, je ressens cet évanouissement comme se faisant dans l'*esprit* de Mozart alors que son génie musical est au comble de la puissance. Si nous pouvions étudier très profondément cette situation, avec des instruments d'analyse psychique qui manquent encore, nous aurions peut-être l'explication du rapport possible entre la mystique — négation de l'art — et l'art le plus élevé en art.

***

On ne peut négliger de considérer l'étendue phénoménale de l'œuvre de Mozart, et dans cette œuvre, l'étendue de l'œuvre religieuse. Si Mozart écrit en 1791 à la Municipalité de Vienne, pour solliciter une place de maître de chapelle : « Ma connaissance approfondie du style religieux me permet de me croire plus capable que d'autres », il exprime la vérité, et l'on remarquera comme il donne ainsi existence à un « style religieux » dont il est l'héritier, le continuateur. Mais ceci touche à une situation beaucoup plus générale de l'art ancien, particulièrement de la Musique, situation de doctrine qui lie par des liens de mystérieuse efficacité la création à la tradition. Dans ses parties raides et contrapontiques, monumentales, nul doute que le style de Mozart n'ait dû à des prédécesseurs, maîtres de chapelle italiens et allemands, sans doute à Haendel (le *Kyrie* du Requiem, qui est pourtant un sommet du « monumental » en Mozart). Mais dès l'âge de dix-sept ans, Mozart écrit à Milan un *Motette « Exsultate »* dont l'invention, l'aérien mystère, l'esprit jubilant sont entièrement de Mozart ; et ainsi se crée le style religieux de Mozart qui réunit — chose particulièrement attachante — les éléments archaïques et sévères aux éléments tendres, humains, et ceci en « brûlant » complètement la grâce profane dans le sacré (au contraire de ce que font les Italiens de tous les temps).

Ce style nous touche de très près ; réfléchissez qu'il est le dernier grand style religieux en Europe.

Mais aussi l'étendue de la pensée libre de Mozart, si l'on va des concertos aux messes, des symphonies aux motets, des opéras tendres aux tragiques, des quatuors aux sérénades, est presque inconcevable. La composition du motet *Ave verum* se place dans le cours du travail sur la *Zauberflöte*. Génie religieux et presque irréligieux (*La Flûte Enchantée* ne trahirait-elle pas une influence souterraine de la Révolution Française avec le culte de la Raison ?), il échappe à toute catégorie idéale — comme Shakespeare, à la fois athée, croyant, spirituel, sorcier. Nous n'avons plus de mesures pour prendre la taille de tels hommes. Nos êtres sont devenus trop petits et un trop grand malheur social nous accable.



Je vois Mozart comme le plus *moderne* des musiciens anciens. Par la douleur et la dureté, par la tendance au surhumain, il apporte ce vers quoi soupire, en nous, l'âme la meilleure et la moins effondrée. Il l'apporte mieux que tout autre maître de la Musique, à l'exception de Bach. Un opéra comme *Fidelio* (la plus beethovenienne des œuvres de Beethoven) nous exalte par la force incompressible et brûlante, par le souffle de cette vertu dont le nom en allemand est « Die Treue ». Lorsque se déroule (dans l'Ouverture Léonore III élucidée par Toscanini jusqu'à la perfection) la destinée avec toute son infinie dimension et telle que l'homme peut encore la *porter*, — nous assistons vraiment à l'homme passé et une pluie de larmes intérieures accompagne notre nostalgie. Mozart, ayant traversé antérieurement ce monde, se trouve pourtant en avant ; non plus fidèle, mais discontinu, il nous fait échapper à notre responsabilité. Beethoven nous réchauffe dans cette responsabilité profonde afin

que le péché soit vaincu par la confiance. Mozart nous en arrache, et veut que nous allions *ailleurs*. Le « petit homme » de la correspondance à Constance Mozart en a le pouvoir ; il l'a divinement. Or rompre avec ce monde, en y faisant intervenir la beauté, c'est sans doute ce que nous avons à accomplir, nous hommes modernes.

* * *

L'aversion de Mozart pour Salzburg, lieu de sa naissance, était très forte et constante. « Vous savez... combien Salzburg m'est odieux !... Partout ailleurs j'ai plus d'espoir de pouvoir vivre satisfait et heureux... — Vous avez maintenant l'opinion d'un vrai *patriote* ! Faites tout votre possible [à Salzburg] pour que la musique trouve bientôt un derrière : car c'est le plus nécessaire. Elle a bien, à présent, une tête... Mais c'est justement le malheur !... Tant qu'il n'arrivera aucun changement à cet état de choses, je n'irai pas à Salzburg. Après... je viendrai et m'en irai, aussi longtemps qu'il y aura V. S. » [*Volti subito, tournez la page.*] (Lettre de Paris en 1778.)

On ne peut manquer de saisir, lorsque l'on marche dans la belle Salzburg, Salzburg des Médicis mais aussi des montagnes vertes de l'idylle, italienne avec métamorphose, grave et familière, aérienne ; mais aussi avec le côté du cauchemar, les mines de sel, les catacombes dans les énormes parois de rocher ; ville qui pourrait être de Piranese ; on ne peut manquer de saisir l'identité qui existe quelque part entre le génie de la ville et le génie de Mozart. Qu'est-ce à dire ? Mozart haïssait ce que certes il aimait et qui l'unissait par le sang à la terre. Je regarde la figure puissante et modelée mais violemment anxieuse du portrait de Lange. Son caractère féminin étonne et effraie un peu. Le drame avec le pays, autre forme du drame avec la mère, avec la naissance, me paraît tout à coup inscrit dans la matière lourde de ces

yeux. Cependant le visage entier est comme un globe éclairant — *comme un soleil.* Cela ne se passe-t-il pas comme si la rupture douloureuse et amère avec la force maternelle, qu'il a ensuite absorbée pour ainsi dire, il l'avait rachetée en épousant le soleil ? Rachat de la mère par le père, élection de Jupiter, initiation dans *La Flûte Enchantée*, ce serait la destinée de Mozart. L'aspect puéril de sa vie sentimentale, l'aspect léger de ses actions, l'aspect sombre aussi du temps où l'ange peu à peu meurt, la précocité, la hâte du génie, la brièveté même de l'existence, devraient s'expliquer dans le sein du plus grand tragique. *Don Giovanni*, placé à la croisée des chemins, prend un caractère grandiose. Mozart est envoyé sur terre pour ne pas aimer, pour ne pas accepter, pour ne pas durer — et pour aimer, pour être débordant d'amour, par ces voies mêmes. Mozart meurt enfant. Rien de la merveille de l'enfant ne s'est jamais éteint en lui — avant la mort. Lorsqu'il meurt de cette façon merveilleuse (comme si l'enfance augmentait à la fin, la *Zauberflöte* est la plus enfant de ses œuvres) Mozart a accompli une destinée qui n'a pas sa seconde forme au monde.

Le pèlerinage de Salzburg est sans doute ce que le temps et la gloire nous ordonnent d'accomplir. Nous venons, consciemment ou à notre insu, restituer à Mozart sa grandeur vraie, sa douleur véritable, sa sainteté, car il appartient par excellence à ce que je nommerai « la Musique sainte ». Nous venons le réconcilier avec lui-même et faire qu'il rejoigne la terre de Salzburg dans la dimension absolue. Un homme de qualité admirable est entre tous, à Salzburg, l'artisan de la grandeur renaissante de Mozart : Bruno Walter. Je lui dédie ces pages.

PIERRE JEAN JOUVE

DOCUMENTAIRE

Avec simplicité les animaux fantastiques sortent des angoisses et des obsessions et sont lancés au dehors sur les murs des chambres où personne ne les aperçoit que leur créateur.

La maladie accouche infatigablement d'une création animale inégalable.

La fièvre fit plus d'animaux que les ovaires n'en firent jamais.

Dès le premier malaise, ils sortent des tapisseries les plus simples, grimaçant à la moindre courbe, profitant d'une ligne verticale pour s'élancer, grossis de la force immense de la maladie et de l'effort pour en triompher ; animaux qui donnent des inquiétudes, à qui on ne peut s'opposer efficacement, dont on ne peut deviner comment ils vont se mouvoir, qui ont des pattes et des appendices en tous sens.

Les bêtes à trompes ne sont pas spéciales aux femmes; elles visitent aussi l'homme, le touchant au nombril, lui causant grande appréhension, et bientôt tout un ensemble de trompes, des parasols de trompes l'encerclent — comment résister ? trompes qui deviennent si vite des tentacules. Comme c'est saisissant ! comme on s'en doutait d'ailleurs ! Oh ! trois heures du matin ! heure de l'angoisse, la plus creuse, la plus maligne de la nuit !

Les animaux à matrices multiples, aux matrices bleues de lèpre apparaissent vers les quatre heures du matin ; ils

se retournent tout d'un coup et vous tombez comme dans un lac ou dans de la boue.

Mais les yeux restent les grandes commandes de l'effroi.

Cette bête lève la patte pour se soulager. Que ne vous êtes-vous méfié ? Elle lève la patte de derrière et démasque dans une touffe de poils roux un œil vert et méchant, perfide et qui ne croit plus à rien ; ou ce sont des colliers d'yeux dans le cou qui tournent fébrilement de tous côtés, ou bien ce sont les émissaires du Juge qui vous regardent de partout sous des paupières de pierre avec les yeux implacables de la grandeur unie à la mesquinerie ou aux remords et qui profitent de votre raison sans défense.

Sitôt la maladie terminée, ils s'en vont. On ne garde pas de relations avec eux et comme les autres êtres vivants n'en ont pas noué, il ne reste bientôt plus rien de l'immense troupeau, et l'on peut reprendre une existence entièrement renouvelée.

Seuls les animaux des intoxiqués de la continence ne meurent pas. Ils accompagnent leur homme, sans répit.

Prompts à agir, lugubres et tenaces, ils accomplissent parfois le crime de bestialité. Ils sont poilus avec des parties molles, ou nus, avec une tendance à se bleuter.

Mais revenons à la proie. Le malade est dans son lit, sous des couvertures plus lourdes que lui-même et sa main pendante, faible comme bandage défait. Quel animal n'en profiterait ? Juste revanche. On voit un scarabée parcourir un grand chemin, pour traverser cet œil qui tant l'intrigua. Contre un homme il ne peut lutter, mais contre une paupière lasse, comment ne le pourait-il pas ?

Il promène sur le globe oculaire la curiosité de ses pattes qui semblent trifurquées quoiqu'elles ne le soient pas.

Il veut tout connaître de cette route blanche et rentrante, aux zones bleues. Sans se presser, il y promène son deuil raide et empesé.

Des loups viennent mordre le poignet sans détente, et la

main qui s'épuise. Les rats s'approchent, sautant sans bruit, sans bruit.

Impuissance, puissance des autres.

On n'a même pas la mort pour se défendre. Pour les autres, on est encore presque chaud, et désirable comme une jeune vierge en robe transparente dans une caserne de troupiers.

A vouloir sans cesse hurler « au secours », l'attention du malade se disloque, et le fil de la volonté est définitivement rompu.

A la nouvelle de ce fil brisé accourent irrémédiablement de tous les coins de l'horizon, du Passé et de l'Avenir même, avec la sécurité qu'on a sur des terrains conquis d'avance, les corps et les esprits monstrueux qui, rejetés, dormaient autrefois dans le lac brun.

Une flottille de cercueils apparaît près de la jetée, cependant qu'un mort embroché par un espadon fait un geste las à moins que ce ne soit de miséricorde.

Un chien à la langue pourrie hésite à lécher le malade.

Une belette tremblante, le crâne ouvert, dans un cerveau ruisselant laisse voir une petite roue dentée métallique.

Jamais de repos ; et quand la grande guêpe-paradis, belle jusqu'aux cuisses et au delà jaune et calcinée, s'envole, cherchant son appui, se pose et se courbe en mouvements spasmodiques sur la lèvre du malade affolé qui n'en peut plus, qui n'en peut plus... Oh mortelle minute, mortelle entre les mortelles.

Souffle de malade, que peux-tu ? toi qui ne pourrais même plus soulever une aile d'insecte !

Sa main alors... car ce n'est pas une fois qu'une main peut être détruite. Etrange multiplication, un lion l'a broyée, une panthère le reprend, un ours ensuite la reprend. Morcelée, jamais si détruite qu'elle n'attire encore un ennemi.

Une hyène pour finir ; non jamais « pour finir ». Epave sur les flots, jamais on ne s'occupa autant d'elle, la retournant, la roulant, la reprenant sans cesse.

D'une montagne couleur de rouille sortent les animaux des grosses espèces, cent petites sortent de partout, des membres inférieurs, d'une jambe bien faite, creuse assurément ; d'ailleurs, qu'est-ce qui n'est pas creux ?

D'un mur humide suintent des vers, des vers, des anguilles, des orvets, des lamproies et des congres toujours assoiffés de sang et de carnage.

— Ils n'ont certes pas de consistance.

— Allons donc, ils en prennent bientôt, ils en prennent extrêmement vite de la consistance, comme un pardessus, qui vu de dos paraît vide, mais qui, contourné, en un instant se trouve gros d'un Monsieur important, qui vous observe avec condescendance.

Pas un animal qui soit absolument inoffensif. Le plus lent, le plus enfermé en lui-même, tout à coup une violence insoupçonnable le fait éclater, et le voilà dépoitraillé, ses enveloppes crevées, et ses boyaux qui versent, lourds et hideux, charge qu'on cache tant qu'on peut, à soi-même et aux autres.

Qui donc a dit les animaux farouches ? Curieux au contraire. Comme ils viennent voir dès qu'ils vous savent cloué au lit. Ils tombent, ils vous assaillent, ils n'ont de centre qu'en vous.

Même les choses ne trouvent leur centre qu'en vous. Accrochées, elles attendaient de pouvoir trouver en vous leur centre et l'immense force d'immobilité leur vient à point contre le pauvre malade, toujours tressaillant et sur le qui-vive.

Un homme fut frappé par un roc qu'il avait trop regardé. Le roc n'avait pas bougé. Tous les natifs de l'endroit peuvent l'attester. Et d'ailleurs peu importe, peu importent les rumeurs, le malade sait d'expérience.

Dans le monde des animaux, tout est transformation. Pour dire la chose d'un mot, ils ne songent qu'à cela. Dites-moi, qu'y a-t-il de plus protéiforme que le cheval ?

Tantôt phoque, il vient prendre l'air entre deux cassures

de la banquise, tantôt farouche et malheureux il écrase tout comme l'éléphant en rut.

Vous jetez par terre une bille, c'est un cheval. Deux billes, deux chevaux, dix billes, sept à huit chevaux au moins... quand c'est l'époque.

On en voit à grands flots sortir d'une gare, à l'improviste, agitant leur grande tête douce qui peut devenir si folle, si folle, et c'est la ruée, vers la sortie, piétinant tout ce qui se trouve sur leur chemin et vous même, pauvre malade qui pour une illusion de liberté vous étiez traîné vers la gare, vers les trains qui, pour un peu d'argent, transportent à la mer, à la montagne.

En rentrant, vous les retrouvez semblables cette fois plutôt à des caniches collants, qui demandent toujours à être dorlotés, qui trouvent toujours une porcelaine à casser ou un nez fin de statue à opposer désastreusement à un bloc de matière plus résistant.

Et on n'ose les renvoyer à cause de l'escalier où, se changeant une fois de plus en gros percherons, ils feront, outre un bruit de tonnerre qui attirera tous les locataires, de grands dégâts en eux-mêmes et au dehors (jarrets brisés et ce qu'on ne prévoit que trop aisément). Douze chevaux dans un escalier, le plus large y suffirait à peine, et d'ailleurs dans le cas d'escaliers plus grands, il y aurait beaucoup plus de chevaux, des escadrons de chevaux (l'imagination malade ne se trompe jamais dans ses comptes. Elle ne fait jamais trop petit, jamais, jamais).

Les naseaux en feu, l'encolure raide, et les lèvres convulsées, ils dévalent de tous côtés ; rien, absolument rien ne peut les en empêcher.

Mais assez parlé des chevaux. Le spectacle est grand partout, et généreusement offert.

Quand la maladie, aidée des tambours de la fièvre, entreprend une grande battue dans les forêts de l'être, si riche en animaux, que n'en sort-il pas ?

Pour le malade, pas d'espèces éteintes. Elles peuvent se réveiller, se relever d'un sommeil de quarante mille ans. Le Toxodon pour lui revit, pour lui seul et le Dinorni géant pond pour lui un dernier œuf, puis aussitôt après fond sur le curieux qui s'était laissé aller à l'observer innocemment. Peu prudent, jamais assez prudent ! Et tandis qu'il est renversé, l'énorme Megathérium se levant, les os encore trempés des boues du Tertiaire, vient peser sur sa poitrine angoissée.

Que ne peut la maladie ?

Guidés par votre propre sentiment de renversement et de nervosité, les animaux se renversent et se déboîtent.

Le singe se renverse et devient balai, un balai roux penché nonchalamment contre la muraille.

La loutre se renverse et devient éponge, elle ne bouge plus et s'enfonce lentement dans l'eau.

L'âne se renverse et devient un banc et devient un requin qui s'élance vers vous, la gueule renversée pour happer tandis que, en qualité de constrictor, le python royal serre à craquer votre thorax oppressé.

Et le jeu monstrueux se poursuit à travers l'interminable nuit qui est la nuit des fiévreux.

De plus graves malheurs apparaissent. Opacité de la tête, qui t'a bien connue, ne s'étonne plus.

Troupeaux dans le crâne on vous supporte, mais troupeaux au galop, qui vous supporterait ? Sons de mélodie, si vous deveniez clous pointus ?

La tarière qui s'enfonce dans le cerveau traverse le moment présent d'un tranchant d'une pointe inégalable. Qu'est-ce qui est plus exclusivement actuel ? Branches fulgurantes de la douleur sur lesquelles aucun oiseau ne se posera.

Mais parfois aussi la maladie s'en va et son théâtre part avec elle. Heureuse convalescence, qui voit tous les animaux diminuer de taille et se raréfier, les prairies redevenir vertes et paisibles, les murs et les meubles reprendre leur air de

lourdauds incapables de tout sauf de se tenir sur place toujours, pour leur repos et celui de votre esprit.

Un immense drap se déchire à votre oreille et l'on « entend » un profond silence, bordé de cavernes qui ne paraissent pas prêtes à céder.

Dans ce profond silence seul compatible avec son délicieux bruissement, vit la santé. Allons, tu es rentré dans la vie, petit.

Innocent et bientôt oublieux... et jusqu'à la prochaine.

HENRI MICHAUX

UNE GÉOGRAPHIE DE L'OPINION POLITIQUE EST-ELLE POSSIBLE ?

Beaucoup de gens, surtout à l'étranger, pensent de la politique française du dernier demi-siècle ce que Macbeth dit de la vie : « C'est un conte, dit par un idiot, plein de furie et de fracas, ne signifiant rien ! » Ce serait donc peine perdue que d'essayer d'y comprendre quelque chose : raisonne-t-on sur les démarches d'un fantaisiste ne sachant pas lui-même ce qu'il veut ?

Pareille attitude satisfait la paresse intellectuelle de quelques-uns. J'ai, quant à moi, la conviction que la politique française est intelligible, je ne dis naturellement pas satisfaisante, et qu'elle peut faire, soit du point de vue historique ou sociologique, soit du point de vue de la répartition géographique des opinions, des passions exprimées, l'objet d'une étude méthodique, sérieuse, et par conséquent digne d'être entreprise. Déterminer, dans la mesure où elle s'exprime, l'opinion politique, chercher les liens qui la rattachent au milieu géographique — sol, climat, structure sociale — c'est assurément approfondir notre connaissance du peuple français. Sous cet angle, semblable étude dépasse ce qu'on pourrait appeler la géographie électorale : elle relève de la géographie humaine, « l'élément humain, comme le disait Vidal de la Blache, faisant partie de toute géographie ».

I

Deux observations, que j'ai faites moi-même dans la pratique électorale et que beaucoup ont faites comme moi, justifient cet effort de compréhension dans un domaine qu'on serait naturellement tenté d'abandonner à l'incohérence.

La première, c'est que l'attitude politique des électeurs, depuis que nous la constatons par le suffrage universel, est sujette à une répartition géographique. Chaque parti, chaque tempérament politique, devrait-on plutôt dire, possède son domaine propre, qui généralement est stable : avec un peu d'attention, et surtout de recul, on distingue qu'il y a des régions politiques, comme il y a des régions géologiques ou économiques, et des climats politiques comme il y a des climats naturels. Cela est si vrai qu'on se sert instinctivement du vocabulaire géographique pour parler des partis, de leurs progrès, de leurs reculs, de leurs vicissitudes : bloc, forteresse, front, pente, orientation, frontière, ou bien climat, courant, marée, écume, avalanche, éruption, sont des termes qui reviennent sans cesse dans le langage politique. Dans l'admirable livre politique qu'est l'*Appel au Soldat* de Barrès, je note, par exemple, des phrases comme celle-ci : « Sturel, pour conclure, prophétisait une avalanche, qui transformerait jusqu'au sol de la politique », ou bien encore : « C'était l'heure de la plus haute marée : sur toute la France le flot boulangiste fait son écume, et des espaces qui depuis redevinrent grèves désertes, communiquent par cette nappe ».

La seconde observation, c'est que les manifestations électorales de l'opinion politique ont, malgré des apparences trompeuses, une singulière continuité. A condition de comparer des choses réellement comparables

entre elles, en se libérant d'épithètes perpétuellement mouvantes, on aperçoit nettement que, depuis 1876 et presque depuis 1849, ce sont les mêmes départements, les mêmes cantons, ou pour parler géographiquement, les mêmes « pays », qui demeurent, à travers les générations, orientés dans le sens des mêmes courants ou figés dans l'immobilité des mêmes résistances. L'expérience électorale ne prouve-t-elle pas qu'ici le succès s'obtient sans propagande, tandis que là toute la propagande du monde n'obtient pas le succès. A cinquante, à soixante ans de distance, dans tel canton, dans telle commune, la Droite (au sens fort et vivant de ce terme) obtient fréquemment la même proportion des suffrages. Je me suis présenté en 1906 dans un canton rural de la Seine-Inférieure où mon père, avec une position politique analogue, s'était présenté en 1877 : à une unité près j'ai retrouvé le pourcentage des inscrits qui s'étaient portés sur son nom. Je crois même que c'est la constatation de cette étonnante rigidité qui, sollicitant ma curiosité, m'a orienté vers l'étude de la géographie des opinions politiques.

Si l'on se soucie toutefois d'approfondir, on aboutit à cette conclusion que la continuité réside moins dans le programme ou le parti que dans le tempérament politique des populations. Chaque commune, chaque canton, chaque circonscription ont en somme un tempérament qui leur est propre, c'est-à-dire une manière particulière de sentir, de réagir, de se comporter. Les organismes physiques sont plus ou moins sensibles à la maladie, à la contagion... Il en est de même ici, car certaines régions se révèlent vulnérables à telle propagande, cependant que d'autres bénéficient d'une sorte d'immunité. C'est du reste ce qui fait que, dans un parti, il y a quelque chose de plus important que le programme, je veux dire le vocabulaire, la sensibilité, d'une façon plus brève encore, le ton. Chacun sait qu'il y a un ton jésuite, un ton bonapartiste, un ton franc-maçon, un ton réac-

tionnaire, un ton révolutionnaire, et c'est peut-être au fond ce qui compte le plus. Ce qu'il faut distinguer, sous le parti, c'est le tempérament gouvernemental ou d'opposition, le tempérament hiérarchique ou égalitaire, le tempérament conservateur ou réformiste. On retrouve presque toujours, suivant les termes si justes de la Monarchie de Juillet, la « résistance » ou le « mouvement ». M. Julien Benda, d'une formule heureuse, a opposé les « avides de surprise » aux « avides de sérénité ». C'est sans doute le sens profond, et toujours vivant, de l'opposition de la Droite et de la Gauche. On nous dit toujours, à nous Français, que nous sommes changeants, parce que nos épithètes varient ; mais, sous l'épithète qui passe, le tempérament, les tendances persistent, et nous sommes peut-être bien, au contraire, l'un des peuples les moins changeants du monde. Dans l'histoire politique de la France, au XIXe et au XXe siècle, les mêmes directives impérieuses, quel que soit le nom qu'on leur donne, reparaissent toujours.

La répartition géographique de l'opinion me paraît donc être objet d'observation ; la façon de se comporter d'une unité politique régionale est également objet d'observation ; elle est même sujette à prévision, et par là elle dépasse la simple observation pour devenir — j'emploie le mot sans prétention mais cependant dans son sens propre — objet de science. Les praticiens de la politique n'ignorent pas cela : leurs prévisions électorales atteignent parfois une précision merveilleuse, basée sur une connaissance étonnante du milieu. Mais cette connaissance, encore qu'elle soit technique, est largement instinctive et ils ne se soucient guère de l'approfondir jusqu'à ses sources. Les militants constatent que tel canton, par exemple, est « bon », tel autre « mauvais » (c'est l'expression consacrée), et ils opèrent en conséquence. Mais l'observateur curieux ne manque pas de se demander pourquoi certains cantons sont tradi-

tionnellement « bons » ou « mauvais », sans qu'on y puisse rien changer. Devant cette stabilité, devant les marées de l'opinion et leur reflux, ils pressentent des problèmes qui dépassent l'instant d'un scrutin, et des lois générales qui dominent le désordre des faits particuliers.

Il suffit généralement à l'homme politique d'être élu, car c'est un homme d'action. Mais, pour qui souhaite connaître la France, il est bien intéressant d'analyser les conditions dans lesquelles se forme cette opinion et de rechercher pourquoi, dans un si grand nombre de cas, elle est si étonnamment stable. L'instinct des politiciens les oriente avec sûreté, conformément à la loi spinozienne que tout être tend à persévérer dans l'être, mais ils ne posent pas, le plus souvent, les problèmes qu'en ce qui les concerne ils savent si bien résoudre. Bergson, si je ne me trompe, a dit cela du philosophe qui pose les problèmes de la vie sans les résoudre, cependant que l'instinct des animaux qui les résout ne saurait les poser. Avouerai-je, quant à moi, que c'est surtout le désir de comprendre et la curiosité qui m'incitent à cette recherche ? C'est peut-être pourquoi j'ai toujours été mauvais candidat.

II

Indépendamment du facteur personnel qui est imprévi ible et des circonstances locales dont la complexité est déconcertante, on peut, je crois, trouver des explications profondes, et du reste satisfaisantes, aux diversités géographiques de l'attitude politique.

Je me méfie de l'explication unique, de la clef qui prétend ouvrir toutes les serrures : on tombe dans le système et on s'éloigne de la vie, qui n'est pas simple. Je me méfie également, à l'opposé, des gens qui veulent tout expliquer par les circonstances : l'intérêt personnel,

la pression gouvernementale ou cléricale, les intrigues de la police, les coteries locales ; je ne nie pas que c'est justement ce qu'on voit dans toute contestation politique, mais il faut se défendre de ce pointillisme, car il est trompeur ; il disparaît, à la vérité, devant des causes plus générales et plus profondes, quand on considère une série d'élections ; le collectif grandit alors au détriment de l'individuel et la tendance de fond absorbe le circonstanciel.

L'explication la plus raisonnable de l'attitude politique d'une population paraît résider plutôt dans sa structure sociale. Cette structure est-elle égalitaire ou hiérarchique, s'agit-il par exemple d'une population de propriétaires indépendants et égaux entre eux, ou d'une aristocratie de grands seigneurs fonciers superposés à de petits fermiers ou métayers, voilà ce qu'il importe de savoir. Il faut se demander aussi si telle forme de grande exploitation agricole, avec un prolétariat concentré de prolétaires ruraux, ne fait pas ressembler socialement telles campagnes à une région industrielle. Cet ordre de questions comporte naturellement une infinie variété, mais on revient toujours à un petit nombre de types dans la structure sociale, et il est certain qu'il y a là, dans la formation du tempérament politique, un facteur primordial.

Mais on ne saurait s'arrêter là, car la religion, ou plus exactement la conception politique qu'on s'en fait, n'est pas un facteur moins important. Le Midi sait bien qu'une carte des protestants, dans les Cévennes, est, en même temps, une carte politique. Dans l'Ouest, il y a des régions cléricales, au sens propre du terme, où le prêtre constitue l'influence politique dominante ; ailleurs les gens sont catholiques mais politiquement n'écoutent pas leur clergé. La vérité, c'est qu'on ne saurait juger utilement aucune situation politique sans s'être renseigné sur ce point, car le facteur religieux, lorsqu'il joue

en politique, est décisif. M. Gabriel Le Bras, professeur de droit canon à la Faculté de droit de Paris, est en train d'établir une carte catholique de la France : ce sera une contribution fondamentale à la connaissance, non seulement religieuse mais politique, du pays.

La structure sociale, la religion sont conditionnées par l'histoire, dont une étude comme celle-ci ne peut naturellement se désintéresser. Le passé vit dans le présent et il ne serait pas faux de dire, à la façon d'Auguste Comte, qu'une élection comporte en fin de compte plus de morts que de vivants (je le dis sans malignité pour ces communes où effectivement l'on fait voter les morts). Il faut donc se préoccuper de savoir de quels éléments humains une population est composée : les gens sont-ils autochtones, ou immigrés, et dans ce cas d'où viennent-ils ? Sont-ils venus en conquérants, ou bien appelés comme main-d'œuvre, ou bien encore parce qu'ils étaient chassés d'ailleurs ? Les Normands, par exemple, race scandinave, se comportent politiquement d'une façon qui leur est propre et n'a d'équivalent nulle part ailleurs en France. Le Plateau Central, encore que très complexe au point de vue ethnique, présente une originalité analogue : lorsqu'il descend par l'émigration, soit vers Paris, soit vers les Plaines viticoles du Midi, on observe une juxtaposition d'hommes qui, au moins au début, demeurent fort distincts les uns des autres.

A la longue toutefois, le milieu géographique a raison de toutes ces différences et crée, par l'adaptation au sol et au climat, des collectivités nouvelles. On retrouve donc toujours en fin de compte la géographie, et c'est bien pourquoi il y a une géographie politique, plus exactement une géographie de l'opinion politique, qui se modèle étroitement sur la géologie, le relief, le climat, l'exposition ou l'orientation des régions.

Si toutefois je devais retenir, à la façon de Taine, un trait dominant, il me semble que je choisirais la classe

sociale, en employant ce mot dans son sens le plus large, le plus biologique si j'ose dire. L'électeur, dans son vote, est sans doute déterminé à la surface par son intérêt personnel, mais il le conçoit généralement sous l'angle de la classe sociale à laquelle il appartient. Distinguons cependant cette nuance qu'il paraît se déterminer surtout par l'idée qu'il se fait des intérêts de sa classe et qu'il transpose cette idée dans le domaine du sentiment et de la passion. Il s'agit d'une sorte de mystique, qui fait passer le vote du domaine individuel à celui du parti ou du groupe, et du domaine de la raison à celui de la passion. Il se constitue ainsi une mystique ouvrière, une mystique bourgeoise, une mystique paysanne, ou, pour nous référer aux oppositions les plus essentielles, une mystique de Gauche et une mystique de Droite. Observez l'attitude gouvernementale ou parlementaire ! Elle est en fait déterminée par ces mystiques, auxquelles on essaie de se conformer. C'est le plus souvent le cas du député qui vote bleu, blanc, ou qui s'abstient.

Finalement, on vote donc sur les conceptions de la vie, mot d'apparence bien prétentieuse peut-être, mais qui cependant répond à une réalité. Les élections françaises, dans ces conditions, ressemblent à des recensements où les gens répètent sans se lasser, tous les quatre ans, qu'ils sont républicains, catholiques, anticléricaux. On leur demanderait la couleur de leurs cheveux que (s'agissant naturellement du vote masculin) la réponse ne changerait guère davantage, d'où sans doute la constance extraordinaire de ces consultations politiques.

III

Deux séries de recherches vont donc s'imposer à nous : la première relative à la persistance des opinions de telle ou telle unité politique ; la seconde relative à la

répartition géographique des opinions dans une région donnée.

Pour savoir s'il y a persistance, il suffit d'observer telle unité politique (commune, canton, circonscription, département) dans une série d'élections. Certains cas extrêmes, assez nombreux du reste, sont décisifs : voici une commune, un canton, qui, depuis 1871 jusqu'à 1936, vote toujours à gauche ou toujours à droite et de l'orientation de laquelle nous ne saurions douter. On peut pousser plus loin l'expérience en étudiant le pourcentage des voix obtenues par la Gauche ou par la Droite : il faut, dans ce cas, faire le calcul par rapport au nombre des inscrits, de façon à tenir compte des abstentions. On observe alors, et même fréquemment, que le pourcentage se retrouve à la longue presque exactement le même ; il y a des hauts et des bas, mais en fin de compte le pourcentage de base persiste. C'est d'autant plus curieux qu'il ne s'agit plus des mêmes individus et on a l'impression de se trouver en présence d'une sorte de *genius loci*, comme si c'était la commune ou le canton qui exprimaient leur opinion et non pas les électeurs eux-mêmes.

Naturellement, la continuité d'opinion n'est pas la règle. Il y a des changements, mais si l'on se réfère au tempérament politique, dans le sens où nous l'avons défini, et non pas au parti ou au programme, leur amplitude diminue beaucoup et l'on discerne assez vite trois types de circonscriptions ou de communes : celles qui avancent constamment du centre à gauche et de la gauche à l'extrême-gauche ; celles qui demeurent fixées autour d'une école politique ou d'un homme et de sa descendance ; celles qui n'ont pas de tendance de fond et sont avant tout instables. Constater ces évolutions et leurs lois est aussi intéressant que prendre acte de la continuité. Il y a des tempéraments stables, la gauche pure, la droite pure, qui sont comme un métal pur et ne

bougent guère ; il y a par contre des tempéraments apparentés encore qu'en apparence contraires ; un bonapartiste peut devenir radical, un communard, boulangiste ; l'orléanisme et l'opportunisme ont des liens de parenté. Il est facile de voir également que chaque tendance politique, même dans sa persistance, a des hauts et des bas : la Droite, par exemple, fait son maximum dans les élections dites de lutte : 1877, 1885, 1902 ; elle est à son minimum aux élections de relatif apaisement : 1881, 1893, 1910, mais on voit alors le chiffre des abstentions s'élever. Gauche et Droite ont ainsi un effectif maximum et un effectif minimum qu'on finit presque toujours par retrouver sous un déguisement ou sous un autre. Une représentation graphique de ces mouvements est à la fois facile et instructive. L'histoire de la République se reflète dans ces saisons de la politique et, comme la monade qui reflète l'Univers, chaque département, chaque canton, chaque commune presque reflète les péripéties de l'évolution politique du pays.

Il existe des méthodes non moins sérieuses pour déterminer géographiquement les régions politiques. La carte par circonscriptions me paraît insuffisamment détaillée, celle par communes entraîne par contre à un détail excessif ; c'est la carte par cantons qui me semble la plus parlante, car elle permet de discerner et d'isoler très bien les diverses zones d'opinion. Les élections les plus significatives sont les législatives et, parmi celles-ci, celles faites au scrutin de liste, car elles sont plus strictement politiques et le facteur personnel y joue moins qu'au scrutin d'arrondissement. Si l'on colorie en bleu, par exemple, les cantons qui votent toujours (ou du moins généralement) à droite, et en rouge ceux qui votent toujours (ou généralement) à gauche, on obtient souvent des taches significatives, répondant en fait à des régions ou à des climats d'opinion politique.

En comparant ensuite ces données avec des cartes du

régime de la propriété, de la religion, des productions, du climat, de la structure géologique, on découvre des frontières d'opinions politiques aussi nettes que telles frontières géographiques. Il faut donc, à titre d'expérimentation pour ainsi dire, établir toutes sortes de cartes, se rapportant à n'importe quoi, en se disant que l'une d'elles, peut-être, fournira quelque illumination. On fera, par exemple, des cartes de la géologie, du climat, des pluies, des vents qui prévalent, des altitudes, des productions, de la flore, de la propriété, des modes d'exploitation, des religions, des écoles libres, des races, des langues ou patois, des accents, des anciennes limites politiques, sans craindre de remonter jusqu'aux anciens diocèses, aux limites romaines, à celles des tribus gauloises : l'imagination ici ne devra pas se consentir de limites.

Les frontières, entre les zones d'opinions politiques, apparaissent d'un intérêt tout particulier : la coexistence de certaines d'entre elles peut même être des plus curieuses. Un député de la Vendée m'avait, avant la guerre, résumé ainsi la topographie politique de son département : « C'est bien simple ! Tout ce qui est sur le terrain primaire est royaliste, tout ce qui est sur le tertiaire est républicain ! » J'avais d'abord cru à une galéjade, bien qu'on ne fût pas dans le pays de Tartarin, mais j'ai dû constater que l'observation était strictement exacte. Evidemment, de la nature du sol dépend tout un régime de culture, d'où devra naître logiquement une société distincte. Il faut se garder ici de généralisations faciles qui, entre les mains d'un primaire imaginatif, seraient fatales, mais on devra toujours, avant de discuter la topographie politique, avoir considéré la géologie. Les limites de climats sont de même extrêmement suggestives. Dans le Languedoc méditerranéen, l'influence des idées politiques du Midi s'étend aussi loin que la ligne de partage des eaux entre la Méditerra-

née et l'Océan : les propagandes de la plaine remontent le long des vallées cévenoles, comme des germes, elles dépassent même le faîte, mais arrivées de l'autre côté, dans une atmosphère qui est celle de la partie Sud du Plateau central (Ardèche, Lozère, Aveyron), elles se stérilisent, tout de même que les germes de certaines maladies cessent de se développer dans un milieu qui ne leur est pas favorable. La meilleure limite à considérer, plus encore que la ligne de partage, serait peut-être ici celle des vents : le vent dit « marin » qui vient de la Méditerranée saturé de pluie la déverse sur les contreforts des Cévennes et dépasse même un peu de l'autre côté, mais il s'est alors déchargé de son humidité et cesse d'être lui-même : c'est la fin de la zone méditerranéenne. Le vent d'ouest qu'on rencontre alors appartient à un autre climat. De même la Lozère, l'Aveyron appartiennent à un autre climat politique que le Gard ou l'Hérault. C'est avec une sorte d'émotion que j'ai vu des limites d'opinions politiques actuelles se superposer, dans l'Ardèche, dans l'Hérault, aux limites des tribus gauloises, des divisions administratives romaines, des diocèses de l'ancien régime.

IV

Si l'on accepte la position du problème, telle que je viens de la présenter, c'est une œuvre singulièrement attachante, et je crois d'immense portée, qui s'offre à nous. Je l'avais entreprise, à la veille de la guerre, dans un livre intitulé : *Tableau Politique de la France de l'Ouest sous la IIIe République*. Le but à poursuivre, je le résumais ainsi dans la préface : « Quel est donc le secret de cette géographie électorale où l'histoire — une histoire peut-être singulièrement lointaine — a dessiné des rivages, tracé des frontières et laissé subsister des massifs de résistance qu'aucune tempête n'ébranle ?

Soumettre à cette classification géographique la France politique contemporaine ; apprécier à l'épreuve de leur continuité la réalité des opinions et des tendances ; sonder leur nature en voyant comment elles réagissent sous l'action des événements ; déterminer ainsi, en dressant la topographie des partis, les liens intimes qui les attachent au sol ou à certains sols ; deviner par là les tempéraments politiques divers des races et des classes ; ne serait-ce pas, dans une recherche passionnante, repérer les chenaux séparés de l'opinion sous le flot de ses marées, retrouver sous le pays métaphysique des idéologues l'infinie variété des « pays » de France, bref, éclairer merveilleusement, en l'analysant dans le détail, la complexe personnalité de la Nation ? »

Il me semble que cette enquête, avec les conclusions d'ensemble qu'elle implique — car il ne saurait s'agir de simple statistique — mérite d'être poursuivie. Gambetta, dont la curiosité politique était immense, aurait voulu, paraît-il, connaître tous les Français ! Nous voudrions au moins connaître tous les types politiques de Français, les replacer dans leur tradition, les situer dans leurs milieu social et géographique, de façon à les comprendre en quelque sorte jusque dans leurs racines. Tel est également le vœu qu'exprimait, dans un livre sur les élections de 1932, un écrivain de haute formation universitaire, étroitement mêlé à la politique de notre temps. M. Albert Milhaud : « Le jour où la Sorbonne voudra mettre dans ses programmes ou dans ses études l'analyse scientifique des consultations électorales — œuvre indispensable entre toutes, car l'histoire du suffrage universel sous la IIIe République devrait déjà être faite depuis longtemps — il serait procédé à un relevé des conditions dans lesquelles les rapprochements électoraux se sont produits sur tout le territoire, depuis 1876 jusqu'à la guerre (période que l'on peut considérer aujourd'hui comme ouverte légitimement à la prospection historique) ».

L'enseignement du Collège de France, forcément plus souple que celui de la Sorbonne, me permet, depuis quatre ans, de travailler à un *Tableau politique de la France du Midi sous la IIIe République*, que j'espère mener à bien. Comme dans Shakespeare, la scène est pleine « de furie et de fracas », mais l'envers du décor révèle, sous des lignes brisées souvent en apparence incohérentes, des courbes persistantes, significatives et, disons-le, intelligibles. Peut-être m'estimera-t-on bien hardi, moi qui viens du Nord, de prétendre pénétrer la psychologie, presque Ulysséenne, de nos Méridionaux ? Et en effet, en présence de la Déesse de la subtilité politique, dont les autels sont quelque part entre Avignon et Perpignan, je me sens tenté de dire, comme Renan sur l'Acropole : « J'arrive tard au seuil de tes mystères... Pour te trouver il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant (disons : au Nîmois) par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts... De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... » Tel est, en effet, mon état d'esprit et cependant je ne renonce pas à comprendre : si, comme l'a dit Gœthe, « l'Enfer même a ses lois », pourquoi la politique n'aurait-elle pas les siennes ?

ANDRÉ SIEGFRIED

BENITO CERENO[1]

Mais cette fois, le tressaillement fut peut-être purement physique. A l'image d'Atufal qui offrait un singulier exemple de docilité jusque dans l'obstination maussade, vint s'opposer celle des polisseurs de hachette dans l'exercice patient de leur industrie ; les deux spectacles montrant néanmoins que, malgré tout le relâchement dont l'autorité générale de Don Benito avait pu souffrir, chaque fois qu'il lui plaisait d'en faire usage, il n'était point d'homme, si sauvage ou si colossal fût-il, qui ne dût plus ou moins s'incliner devant lui.

Saisissant un porte-voix suspendu aux pavois, le capitaine Delano s'avança librement vers l'extrémité avant de la poupe, et délivra ses ordres dans son meilleur espagnol. Les rares matelots et les nombreux nègres, tous également ravis, se mirent docilement en devoir de conduire le navire au port.

Tandis qu'il donnait quelques directions sur la façon de hisser une bonnette, le capitaine Delano entendit tout à coup une voix répéter fidèlement ses ordres. Il se retourna et vit Babo qui jouait à présent, sous l'autorité du pilote, son rôle originel de capitaine des esclaves. Cette assistance se montra précieuse. Les voiles en lambeaux et les vergues gauchies reprirent bientôt leur assiette. Et point de bras ni de drisse qui ne fussent maniés aux chants joyeux des nègres pleins d'ardeur.

Braves gars, pensa le capitaine Delano, avec un peu

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* du 1er septembre et du 1er octobre 1937

d'entraînement ils feraient de bons marins. Voyez, les femmes même se mettent à tirer et à chanter, elles aussi. Il y a là sans doute quelques-unes de ces négresses Achanti qui font de si merveilleux soldats, à ce qu'on dit. Mais qui est à la barre ? Il me faut là un bras exercé.

Il alla voir.

Le *San Dominick* gouvernait avec une lourde barre flanquée de grandes poulies horizontales. Devant chacune d'elles se tenait un subordonné noir, et entre eux, au poste de commande, un matelot espagnol dont le visage montrait qu'il prenait dûment sa part de l'espérance et de la confiance générale en la venue de la brise.

Il s'avéra le même homme qui s'était conduit d'une façon si suspecte sur le guindeau.

« Ah ! C'est toi, mon brave, » s'écria le capitaine Delano. « Eh bien, plus de regards en coulisse à présent ; regarde droit et tiens le navire de même. Tu connais ton affaire, j'espère ? Et tu veux entrer au port, n'est-ce pas ? »

« Si, Señor, » répondit l'homme avec un petit rire intérieur, en manœuvrant la barre d'une main ferme. Sur quoi, à l'insu de l'Américain, les deux noirs observèrent le matelot du coin de l'œil.

Ayant fait tout ce qu'il fallait pour le présent, le capitaine Delano acheva de donner ses ordres aux matelots et se tourna vers l'arrière pour aller rendre compte de l'état des choses à Don Benito dans la cabine ; peut-être aussi cet empressement à le rejoindre ne laissait-il pas d'être accru par l'espoir de dérober quelques instants d'entretien privé avec l'Espagnol, tandis que son serviteur était occupé sur le pont.

Sous la poupe étaient ménagés de chaque côté deux passages menant à la cabine ; l'un situé plus à l'avant que l'autre et formant en conséquence un couloir plus long. Après s'être assuré que le serviteur était encore sur le pont, le capitaine Delano s'engouffra dans la plus proche ouverture toujours gardée par Atufal, et marcha d'un

pas rapide jusqu'au seuil de la cabine devant laquelle il s'arrêta un instant pour se remettre de sa précipitation. Puis, les paroles qu'il voulait prononcer déjà sur ses lèvres, il entra. Comme il s'avançait vers l'Espagnol assis sur le hourdis, il entendit un autre pas qui semblait réglé sur le sien. Par la porte opposée, un plateau à la main, le serviteur s'avançait également.

« Que Dieu confonde ce fidèle serviteur, » pensa le capitaine Delano, quelle agaçante coïncidence ! »

Peut-être l'agacement se fût-il transformé en un sentiment différent, sans la confiance inspirée par la brise entraînante. Mais, quoi qu'il en fût, il sentit un léger pincement au cœur en associant involontairement Babo et Atufal.

« Don Benito, » dit-il, « je vous apporte de bonnes nouvelles ; la brise se maintiendra et soufflera de plus en plus fort. A propos, votre pendule géante, Atufal, est là dehors. Par votre ordre, naturellement ? »

Don Benito sursauta, comme s'il eût été atteint par quelque brocart doucereusement satirique et si adroitement délivré sous le couvert de la politesse qu'il n'offrait aucune prise à la répartie.

On dirait un écorché vif, pensa le capitaine Delano ; où peut-on le toucher sans le faire tressaillir ?

Le serviteur, s'empressant auprès de son maître, arrangea un coussin ; rappelé à la civilité, l'Espagnol répondit avec raideur : « Vous dites vrai. L'esclave se tient là où vous l'avez vu sur mon ordre, qui est de prendre son poste et d'attendre ma venue si à l'heure dite je me trouve dans la cabine. »

« Ah ! Pardonnez-moi, mais c'est là traiter le pauvre garçon comme un ex-roi désavoué. Ah ! Don Benito, » ajouta-t-il en souriant, « malgré toute la licence que vous autorisez à certains égards, je crains qu'au fond vous ne soyez un maître impitoyable. »

De nouveau Don Benito sursauta ; et cette fois, comme

le bon marin le pensa, sous l'effet d'un vrai remords de conscience.

La conversation se fit alors plus contrainte. C'est en vain que le capitaine Delano appela l'attention de son hôte sur le mouvement perceptible de la quille qui fendait doucement la mer ; le regard terne, Don Benito répondait en peu de mots, avec réserve.

Cependant, le vent qui n'avait cessé de grossir et de souffler dans la direction du port, entraînait rapidement le *San Dominick*. Comme il doublait un promontoire, le phoquier apparut au loin.

Cette fois, je redonnerai du cœur à mon pauvre ami, pensa le capitaine Delano.

« De mieux en mieux, Don Benito, » s'écria-t-il en entrant d'un air allègre ; « vous verrez bientôt la fin de vos soucis, du moins pour quelque temps. Car, vous le savez, lorsque après un long et triste voyage, l'ancre tombe dans le port, il semble que le cœur du capitaine soit soulagé d'un poids immense. Nous filons fameusement, Don Benito. Mon navire est en vue. Regardez par ce sabord ; le voici, tout paré ! Le *Bachelors' Delight*, mon bon ami. Ah ! comme ce vent vous ravigote ! Tenez, il faut que vous preniez une tasse de café avec moi ce soir. Mon vieux maître-coq vous fera un vrai café de sultan. Qu'en dites-vous, Don Benito, viendrez-vous ? »

Tout d'abord, l'Espagnol leva fièvreusement les yeux et jeta un regard nostalgique vers le phoquier, tandis que le serviteur observait son visage avec une muette sollicitude. Tout à coup il reprit son ancienne froideur et, retombant sur ses coussins, garda le silence.

« Vous ne répondez pas. Allons, vous avez été mon hôte toute la journée ; voudriez-vous que l'hospitalité restât toujours du même côté ? »

« Je ne puis aller à votre bord, » répondit-il.

« Quoi ? Cela ne vous fatiguera pas. Les navires mouilleront aussi près que possible, sauf à se balancer librement.

Vous n'aurez guère qu'à passer d'un pont à l'autre. Allons, allons, il ne faut pas me refuser cela. »

« Je ne puis aller à votre bord, » répondit Don Benito sur un ton de répugnance décisive.

Il y avait maintenant chez cet homme quelque chose qui outrepassait de telle sorte le manque d'aménité ou l'aigreur dont il avait pu faire preuve jusqu'alors que, malgré toute son indulgence naturelle, son hôte ne put le supporter plus longtemps. Incapable de s'expliquer un tel comportement et jugeant que la maladie jointe à l'excentricité, quelque extrêmes qu'elles fussent, ne formaient point une excuse adéquate, bien assuré en outre que rien dans sa propre conduite ne pouvait justifier pareil manquement, la fierté du capitaine Delano commença à s'éveiller. Il devint lui-même réservé. Mais l'Espagnol parut n'en avoir cure. Sur quoi, le quittant, le capitaine Delano monta une fois de plus sur le pont.

Le navire était à présent à moins de deux milles du phoquier, et l'on voyait la baleinière lancée sur cet intervalle marin.

Pour être bref, les deux vaisseaux, grâce à l'habileté du pilote, voisinèrent bientôt au mouillage.

Avant de regagner son propre vaisseau, le capitaine Delano avait eu l'intention de communiquer à Don Benito des détails pratiques concernant les services qu'il se proposait de lui rendre. Mais, voyant ce qu'il en était, et peu désireux de s'exposer à de nouvelles rebuffades, il résolut, puisque le *San Dominick* était mouillé à présent en lieu sûr, de quitter immédiatement son bord, sans faire plus d'allusions à l'hospitalité ou aux affaires. Ajournant pour un temps indéterminé ses plans ultérieurs, il réglerait ses actes futurs sur les circonstances futures. Sa baleinière était prête à le recevoir, mais son hôte s'attardait encore en bas. Eh ! bien, pensa le capitaine Delano, s'il n'a guère d'éducation, raison de plus pour que j'en

fasse preuve. Il descendit à la cabine pour lui faire des adieux cérémonieux et peut-être tacitement réprobateurs. Mais à sa grande satisfaction, Don Benito, comme s'il commençait à ressentir le poids de la froideur polie que son hôte maltraité lui témoignait par représailles, se leva avec l'aide de son serviteur, et saisissant la main du capitaine Delano, resta debout, tremblant, trop agité pour parler. Cependant, le bon augure qu'on eût pu tirer de ce geste fut tout à coup anéanti car, retombant dans sa réserve avec une mine plus lugubre encore que devant, le regard à demi détourné, il reprit à nouveau sa place sur les coussins. Rappelant de même toute sa froideur, le capitaine Delano s'inclina et se retira.

Il était à peine à mi-chemin du corridor étroit, sombre comme un tunnel, qui menait de la cabine aux escaliers quand un bruit pareil au tintement qui annonce une exécution dans quelque cour de prison, vint retentir à son oreille. C'était l'écho de la cloche fêlée du bord qui sonnait l'heure, lugubrement répercutée dans ce caveau souterrain. Instantanément, par une fatalité irrésistible, son esprit, répondant au mauvais présage, accueillait un essaim de soupçons superstitieux. Il s'arrêta.

Jusqu'alors son naturel crédule et bienveillant avait été trop prêt à dissiper par des excuses de raisonnables craintes. Pourquoi l'Espagnol, parfois exagérément pointilleux, négligeait-il à présent, au mépris de la plus élémentaire courtoisie, de reconduire son hôte au bastingage ? Son indisposition le lui interdisait-elle ? L'indisposition ne l'avait point empêché de faire des efforts plus pénibles au cours de la journée. La façon équivoque dont il venait de se conduire revint à l'esprit du capitaine : il s'était levé, avait saisi la main de son visiteur, fait un geste vers son chapeau, puis, en un instant, tout avait sombré dans un mutisme morne et sinistre. Fallait-il croire que, dans un bref accès de pitié, il s'était repenti au moment final de quelque complot inique, pour y re-

venir ensuite sans remords ? L'Espagnol était-il moins endurci que le Juif qui ne s'abstint pas de souper à la table de celui qu'il avait l'intention de trahir la même nuit ? Que signifiaient les énigmes et les contradictions qui s'étaient succédé tout le long du jour, si elles n'avaient pour objet de mystifier avant de frapper quelque coup furtif ? Atufal, prétendu mutin, mais aussi ombre ponctuelle, était à ce moment même en faction derrière la porte. Il semblait que ce fût une sentinelle, et plus encore. Qui donc, de son propre aveu, l'avait posté là ? Le nègre était-il aux aguets ?

L'Espagnol derrière... sa créature devant : il courut involontairement vers la lumière.

Un instant après, mâchoire et poing serrés, il passait devant Atufal, et se trouvait, sans armes, à l'air libre. Lorsqu'il vit son navire bien arrimé se balancer paisiblement sur son ancre à portée de voix d'un appel ordinaire ; lorsqu'il vit sa chaloupe aux visages familiers s'élever et s'abaisser sur les vagues aux côtés du *San Dominick* ; lorsqu'il vit l'aspect bénin de la nature prenant son innocent repos du soir et le soleil voilé brillant au campement tranquille de l'ouest comme la douce lumière de la tente d'Abraham ; lorsque son œil et son oreille charmés saisirent toutes ces choses en même temps que la silhouette enchaînée du nègre, la mâchoire et la main crispées se détendirent. Une fois de plus il sourit aux fantômes qui l'avaient moqué, et il éprouva une pointe de remords à la pensée qu'en leur livrant accueil pour un moment, il avait implicitement trahi un doute presque athéiste à l'endroit de la vigilante Providence divine.

Il y eut quelques minutes de délai au cours desquelles la chaloupe fut gaffée jusqu'à la coupée. Pendant cet intervalle, une sorte de satisfaction attristée envahit le capitaine Delano à l'idée des bons offices qu'il avait rendus ce jour-là à un étranger. Ah ! pensa-t-il, après de bonnes actions et quelque ingrat que puisse se montrer

le bénéficiaire, votre conscience, elle, ne reste pas indifférente.

Cependant, il s'apprêta à descendre dans la chaloupe, le visage tourné vers le pont, et son pied pressa le premier barreau de l'échelle. Au même instant, il s'entendit appeler courtoisement par son nom ; et, à son agréable surprise, vit Don Benito s'avancer avec un air d'énergie inaccoutumée, comme si au dernier moment il avait voulu faire amende honorable pour son récent manque de courtoisie. Avec une amabilité instinctive, le capitaine Delano, retirant son pied, se tourna vers l'Espagnol et s'avança également à sa rencontre. A cette vue, la précipitation nerveuse de Don Benito s'accrut, mais son énergie vitale venant à le trahir, son serviteur, afin de mieux le soutenir, plaça la main de son maître sur son épaule nue et l'y maintint doucement, en faisant de son corps une sorte de béquille.

Quand les deux capitaines se rencontrèrent, l'Espagnol saisit à nouveau avec ferveur la main de l'Américain tout en le regardant gravement dans les yeux, mais, comme auparavant, trop épuisé pour parler.

Cependant, comme s'il craignait que la scène, en se prolongeant, ne fût une trop grande fatigue pour son maître, le serviteur parut anxieux de la terminer. Jouant toujours son rôle de béquille et marchant entre les deux capitaines, il s'avança avec eux vers la coupée ; tandis que Don Benito, qui semblait ému de contrition, refusait de lâcher la main du capitaine Delano et la retenait dans la sienne, en travers du corps du noir.

Ils se trouvèrent bientôt auprès du bastingage, leurs yeux plongeant dans la chaloupe dont l'équipage levait vers eux leurs regards curieux. Attendant avec quelque embarras que l'Espagnol eût desserré son étreinte, le capitaine Delano leva le pied pour enjamber le seuil de la coupée ouverte ; mais Don Benito retenait toujours sa main. Il finit pourtant par lui dire d'une voix agitée : « Je

ne puis aller plus loin : je dois ici vous dire adieu. Adieu, mon cher, cher Don Amâsa. Allez... allez ! » Ici, il libéra brusquement sa main. « Allez, et que Dieu vous garde mieux que moi, mon excellent ami. »

Ne laissant pas d'être touché, le capitaine Delano allait s'attarder encore, mais, rencontrant le regard discrètement admonitoire du serviteur, il prit congé hâtivement et descendit dans sa chaloupe, poursuivi par les adieux continuels de Don Benito qui semblait enraciné au bord de la coupée.

S'asseyant à l'arrière, le capitaine Delano, après un dernier salut, donna le signal du départ. L'équipage mit les avirons debout. Le brigadier repoussa la chaloupe à une distance suffisante pour que les avirons pussent retomber dans l'eau de toute leur longueur. Dès que cette manœuvre fut achevée, Don Benito bondit par-dessus les pavois et tomba aux pieds du capitaine Delano, tout en jetant des appels vers son navire, mais d'un ton si frénétique que personne dans la chaloupe ne put le comprendre. Cependant trois matelots espagnols, qui semblaient ne point partager cette incompréhension, se jetèrent à la mer de trois endroits divers et éloignés du navire, et nagèrent après leur capitaine, comme pour le secourir.

L'officier de chaloupe, stupéfait, demanda vivement ce que cela signifiait. A quoi le capitaine Delano, avec un sourire dédaigneux à l'adresse de l'inexplicable Benito Cereno, répondit d'abord qu'il n'en savait rien et n'en avait cure ; mais il semblait que l'Espagnol se fût mis en tête de donner à ses gens l'impression que la chaloupe cherchait à le ravir. « Ou bien... poussez, il y va de votre vie ! » cria éperdument le capitaine, sursautant au vacarme soudain qui retentissait sur le navire, toujours dominé cependant par le tocsin des polisseurs de hachettes ; et saisissant à la gorge Don Benito, il ajouta : « Ce pirate complote notre meurtre ! » Ici, vérifiant apparem-

ment ces mots, le serviteur, une dague à la main, monta sur le bastingage et sauta, comme pour assister son maître jusqu'à la fin dans sa fidélité désespérée ; tandis que, pour aider, semblait-il, le noir, les trois matelots espagnols s'efforçaient d'escalader la proue encombrée. Cependant, toute l'armée des nègres, comme enflammés à la vue de leur capitaine en danger, suspendaient aux pavois leur avalanche de suie.

Tout ceci, ainsi que ce qui avait précédé et ce qui suivit se déroula avec une telle rapidité que passé, présent et futur semblèrent ne faire qu'un.

Voyant venir le nègre, le capitaine Delano avait rejeté l'Espagnol de côté, presque immédiatement après l'avoir saisi, et, changeant de position par un geste de recul inconscient, avait lancé les bras en l'air de façon à s'emparer du serviteur dans sa chute ; ce qu'il fit si promptement que le noir, dont la dague se trouvait dirigée vers le cœur du capitaine Delano, parut avoir visé ce but en sautant. Mais l'arme fut arrachée et l'assaillant jeté au fond de la chaloupe dont les avirons, maintenant dégagés, poussaient rapidement au large.

En cette conjoncture, la main gauche du capitaine Delano empoigna de nouveau Don Benito à demi affaissé, sans prendre garde à sa condition défaillante, tandis que son pied droit maintenait à terre le nègre prostré, que son bras droit pressait sur le dernier aviron pour ajouter à la vitesse et que son regard tendu en avant encourageait les hommes à faire tout ce qu'ils pouvaient.

Mais alors, l'officier de la chaloupe qui avait réussi à repousser l'assaut des matelots espagnols et qui, le visage tourné vers l'arrière, poussait sur l'aviron du brigadier, appela tout à coup l'attention du capitaine Delano sur le manège du noir ; tandis qu'un rameur portugais lui criait d'écouter ce que disait l'Espagnol.

Jetant un coup d'œil à ses pieds, le capitaine Delano vit la main libre du serviteur armée d'une seconde dague

— que sa petitesse lui avait permis de dissimuler dans sa ceinture de laine — dont il menaçait le cœur de son maître en se redressant au fond du bateau par une reptation serpentine, avec une expression livide et vengeresse qui trahissait le dessein central de son âme ; cependant que l'Espagnol, à demi suffoqué, cherchait vainement à l'éviter, en prononçant des mots étouffés intelligibles au seul Portugais.

A ce moment un éclair révélateur traversa l'esprit longtemps obscurci du capitaine Delano, illuminant d'une clarté toute nouvelle le mystérieux comportement de Benito Cereno, ainsi que chacun des incidents énigmatiques de la journée et tout le voyage passé du *San Dominick*. Il rabattit la main de Babo, mais son cœur le frappa plus durement encore. Avec une pitié infinie, il délivra Don Benito de sa propre étreinte. Ce n'était point le capitaine Delano, mais Don Benito que le noir, en sautant dans la chaloupe, avait voulu poignarder.

Les deux mains du noir furent saisies, tandis que le capitaine Delano, regardant le *San Dominick* avec des yeux désormais dessillés, voyait les nègres, non plus en proie au désordre, au tumulte, à l'inquiétude frénétique qu'avait paru leur inspirer Don Benito mais, le masque arraché, brandissant des hachettes et des coutelas dans leur féroce révolte de pirates. Pareils à de noirs derviches en délire, les six Achantis dansaient sur la poupe. Empêchés par leurs ennemis de sauter dans l'eau, les mousses espagnols gagnaient à la hâte les plus hautes vergues ; quant aux quelques matelots moins alertes et qui n'étaient point déjà à la mer, on les apercevait sur le pont aux prises avec les noirs dans une mêlée désespérée.

Cependant le capitaine Delano, hélant son propre vaisseau, ordonna d'ouvrir les sabords et de sortir les canons. Mais à ce moment le câble du *San Dominick* ayant été coupé, le coup de fouet de la corde entraîna le linceul de toile qui enveloppait l'étrave, révélant sou-

dain, comme la coque blanchie tournait vers le large, la mort pour figure de proue, sous forme d'un squelette humain ; crayeux commentaire aux mots inscrits à la craie en dessous : « *Suivez votre chef.* »

A cette vue, Don Benito, se couvrant le visage, gémit : « C'est lui, Aranda ! Mon ami assassiné et privé de sépulture ! »

En atteignant le phoquier, le capitaine Delano cria qu'on lui lançât des cordes, lia le nègre qui n'offrit point de résistance, et le fit hisser sur le pont. Il se préparait à aider Don Benito, maintenant presque inanimé, à gravir la paroi du navire, mais celui-ci, exsangue comme il était, refusa de bouger ou de se laisser mouvoir avant que le nègre n'eût été descendu dans la cale loin du regard. Assuré que la chose était faite, il ne recula plus devant la montée.

La chaloupe fut immédiatement renvoyée, afin de recueillir les trois matelots à la mer. Cependant, les canons étaient prêts, mais le *San Dominick* ayant quelque peu dérivé vers la poupe du phoquier, seule la dernière pièce de l'arrière put être pointée. On tira six fois, dans l'espoir d'estropier le navire fugitif en abattant ses vergues, mais avec le seul effet d'atteindre quelques cordages sans conséquence. Bientôt le navire fut hors de portée des canons : il gouvernait droit vers le large, les noirs pressés en foule autour du beaupré tantôt poussant des clameurs insultantes à l'adresse des blancs, tantôt saluant de leurs bras levés l'étendue de l'océan assombri — corbeaux croassants échappés à la main de l'oiseleur.

Le premier mouvement fut de filer les câbles et de donner la chasse. Mais, après réflexion, il parut plus prometteur de poursuivre avec la chaloupe et la yole.

Le capitaine Delano demanda alors à Don Benito de quelles armes à feu disposait le *San Dominick* ; il lui fut répondu qu'elles étaient toutes hors d'usage parce qu'au début de la mutinerie un passager de cabine, mort de-

puis, avait secrètement faussé la platine des quelques mousquets du bord. Don Benito cependant rassembla le reste de ses forces pour supplier l'Américain de ne point livrer la chasse, que ce fût avec le navire lui-même ou avec la chaloupe ; car les nègres s'étaient déjà révélés comme de tels desperados qu'en cas d'assaut le massacre total des blancs serait inévitable. Mais, considérant que cet avertissement venait d'un esprit accablé par le malheur, l'Américain ne renonça point à son dessein.

Les chaloupes furent parées et armées. Vingt-cinq hommes y prirent place sur l'ordre du capitaine Delano. Pour encourager les matelots, on leur dit que le capitaine espagnol considérait son vaisseau comme perdu : que vaisseau et chargement (celui-ci comprenant de l'or et de l'argent) valaient plus de dix mille doublons. Qu'ils le prissent, et ils auraient une bonne part du butin. Les matelots répondirent par des acclamations.

Il s'en fallait de peu que les fugitifs n'eussent gagné le large. Il faisait presque nuit ; mais la lune se evait. Après des efforts violents et prolongés, les chaloupes parvinrent à se rapprocher du navire et les assaillants, restant sur leurs avirons, s'arrêtèrent à une distance convenable pour décharger leurs mousquets. N'ayant point de balles à retourner, les nègres répondirent par des hurlements. Mais à la seconde volée, ils lancèrent leurs hachettes à la mode indienne. L'une d'elles trancha les doigts d'un matelot. Une autre atteignit l'avant de la baleinière, coupa le câble et se ficha dans le plat-bord comme une cognée de bûcheron.

Devant la réception trop chaleureuse des nègres, les blancs gardèrent une distance plus respectueuse. Évoluant à présent juste hors de portée des hachettes, ils cherchèrent, en vue de la mêlée prochaine, à inciter les noirs à se séparer des armes qui pouvaient être les plus meurtrières dans un corps à corps, en les lançant sottement contre un but trop éloigné dans la mer. S'avisant

bientôt du stratagème, les nègres s'arrêtèrent, mais déjà un grand nombre d'entre eux durent remplacer leurs hachettes perdues par des anspects ; échange qui se montra finalement favorable aux assaillants, comme ils l'avaient escompté.

Cependant le navire poussé par un bon vent fendait toujours les eaux, tandis que les chaloupes, alternativement, se laissaient distancer, puis revenaient à force de rames pour décharger de nouvelles volées.

Le feu était surtout dirigé vers l'arrière où la plupart des nègres à présent se pressaient. Pourtant l'objectif n'était pas de tuer ou de blesser les nègres, mais bien de les capturer avec le navire. Il fallait donc recourir à l'abordage, ce qui ne pouvait se faire avec les chaloupes tant que le *San Dominick* maintiendrait son allure.

Le second eut alors une idée. Observant que les mousses espagnols étaient toujours dans les hunes, aussi haut qu'ils pouvaient atteindre, il leur cria de descendre jusqu'aux vergues et de couper les voiles. Ce qui fut fait. Vers le même temps, pour des raisons qui furent révélées par la suite, deux Espagnols en habit de marin qui s'exposaient ostensiblement furent tués, non par des volées de balles, mais par des coups délibérément visés ; et, comme il apparut plus tard, le noir Atufal et l'Espagnol à la barre furent également tués par l'une des décharges générales. Le navire, ayant perdu ses voiles et ses chefs, échappa entièrement au contrôle des nègres.

Il se mit à tourner lourdement dans le vent avec ses mâts grinçants, sa proue venant lentement s'offrir aux regards des matelots, son squelette étincelant au clair de lune horizontal et jetant sur l'eau une ombre gigantesque striée de côtes. Le bras étendu du fantôme semblait faire signe aux blancs de le venger.

« Suivez votre chef ! » cria le second ; et, des deux côtés à la fois, les chaloupes abordèrent le navire. Harpons et coutelas croisèrent hachettes et anspects. Entassées sur

le canot couché par le travers, les négresses entonnèrent un chant plaintif dont l'acier entrechoqué formait le refrain.

Pendant un temps, l'attaque demeura indécise ; les nègres se serrant pour la repousser ; les matelots à demi refoulés, encore incapables de prendre pied sur le navire, combattant comme des troupiers en selle, une jambe jetée de côté par-dessus les pavois, l'autre au dehors, et jouant du coutelas comme d'un fouet de charretier. Mais en vain. Ils allaient avoir le dessous lorsque, se ralliant comme un seul homme en un groupe compact, avec un grand cri ils sautèrent à bord où, mêlés aux noirs, ils se séparèrent à nouveau malgré eux. Le temps de quelques respirations, il y eut un bruit vague, étouffé, intérieur, comme d'espadons se ruant ici et là, sous l'eau, parmi des bancs de noires anguilles. Bientôt, se regroupant et rejoints par les matelots espagnols, les blancs revinrent à la surface, entraînant irrésistiblement les nègres vers l'arrière. Une barricade de barils et de sacs courait d'un bord à l'autre devant le grand mât ; là, les nègres firent volte-face. Malgré leur mépris pour toute paix ou trêve, ils eussent été bien contents de souffler ; mais, les marins infatigables franchirent la barrière et reprirent aussitôt le corps à corps. Épuisés, les noirs combattaient maintenant en désespérés. Comme des loups, leurs langues rouges pendaient hors de leurs bouches sombres. Mais les pâles matelots avaient les dents serrées ; pas un mot ne fut prononcé ; et cinq minutes après le navire était pris.

Il suffira de dire — en passant sous silence les incidents et les mesures qui suivirent — qu'après deux jours de radoub, les deux navires voguèrent de conserve vers Concepcion du Chili, d'où ils partirent pour Lima du Pérou ; et là, devant les tribunaux du vice-roi, toute l'affaire fut instruite dès le début.

Bien qu'au milieu de la traversée l'infortuné Espagnol,

délivré de toute contrainte, eût semblé recouvrer la santé et le libre exercice de sa volonté, pourtant, conformément à ses prévisions, peu avant d'arriver à Lima, il retomba dans son état antérieur et devint bientôt si faible qu'il fallut le porter à terre à bras d'hommes. Apprenant son histoire et sa condition, l'une des nombreuses institutions religieuses de la Cité des Rois lui ouvrit un refuge hospitalier où médecins et prêtres lui prodiguèrent leurs soins, un membre de l'ordre s'offrant à jouer auprès de lui, la nuit comme le jour, le rôle de gardien particulier et de consolateur.

Les extraits suivants, traduits d'après l'un des documents officiels espagnols, jetteront, nous l'espérons, quelque lumière sur le récit précédent.

*

Déclaration du premier témoin, Don Benito Cereno.

« Son Excellence le docteur Juan Martinez de Rozas, Conseiller de l'Audience Royale de ce Royaume, a ordonné au capitaine du vaisseau le *San Dominick*, Don Benito Cereno, de comparaître devant lui ; ce qu'il fit dans sa litière, assisté du moine Infelez ; lequel Don Benito Cereno, en présence de Don José de Abos et Padilla, Notaire Public de la Sainte Croisade, ayant prêté serment par le nom de Dieu, Notre Seigneur, et par un signe de croix, dit : que le vingtième du mois de mai dernier, il quitta avec son navire le port de Valparaiso à destination de Callao ; transportant à son bord des produits du pays et cent soixante noirs des deux sexes, qui appartenaient pour la plupart à Don Alexandro Aranda, gentilhomme, de la cité de Mendoza ; que l'équipage du navire se composait de trente-six hommes, en outre des personnes qui s'étaient embarquées en qualité de passagers ; que tous les nègres dormaient sur le pont, comme il est coutumier dans la traite, et ne por-

taient point de fers, le propriétaire, son ami Aranda, lui ayant dit qu'ils étaient tous dociles ; ..... que le septième jour après avoir quitté le port, à trois heures du matin, tous les Espagnols étant endormis sauf les deux officiers de quart, le maître d'équipage Juan Robles, le maître charpentier Juan Baptista Gayete, l'homme de barre et son aide, les nègres se révoltèrent soudainement, blessèrent grièvement le maître d'équipage et le maître charpentier, et tuèrent successivement dix-huit des hommes qui dormaient sur le pont, les uns à coups d'anspect et de hachette, les autres en les jetant vivants par-dessus bord après les avoir liés ; que, des Espagnols qui se trouvaient sur le pont, ils laissèrent environ sept matelots vivants et liés pour la manœuvre du navire, auxquels il convient d'ajouter trois ou quatre hommes qui se cachèrent et restèrent également en vie. Que, bien que les nègres se fussent au cours de la révolte rendus maîtres de l'écoutille, six ou sept hommes dangereusement atteints l'empruntèrent pour se rendre au poste des blessés, sans aucun empêchement de leur part ; que le second, et une autre personne dont il ne se rappelle point le nom, tentèrent de monter par l'écoutille, mais qu'ayant été blessés aussitôt, ils furent obligés de regagner la cabine ; que le déposant résolut à l'aube de monter jusqu'au dôme où se trouvaient le nègre Babo, meneur de la mutinerie, et Atufal, son assistant ; qu'il leur parla, les exhortant à cesser de commettre de telles atrocités, et leur demandant en même temps ce qu'ils voulaient et ce qu'ils avaient l'intention de faire, ajoutant qu'il était prêt à obéir à leurs ordres ; que malgré ceci, ils jetèrent en sa présence par-dessus bord trois hommes vivants et liés ; qu'ils dirent au déposant de monter sur le pont, en l'assurant qu'ils ne le tueraient point ; qu'il le fit ; que le nègre Babo lui demanda s'il se trouvait dans ces mers quelque pays noir où ils pussent être transportés ; qu'il répondit non ; que le nègre Babo lui ordonna ensuite de les mener

au Sénégal ou aux îles voisines de Saint-Nicolas ; qu'il répondit que la chose était impossible vu la grande distance, la nécessité de doubler le Cap Horn, la mauvaise condition du vaisseau, le manque de provisions, de voiles et d'eau ; mais que le nègre Babo lui répliqua qu'il devrait les y conduire néanmoins ; qu'ils agiraient en tous points conformément aux instructions du déposant sur les rations d'eau et de vivres ; qu'après une longue conférence, étant absolument contraint de les satisfaire, car ils menaçaient de tuer tous les blancs si on ne les menait point au Sénégal, le déposant leur dit que la première chose nécessaire au voyage était l'eau ; qu'ils gagneraient d'abord le rivage pour s'en procurer, et qu'ensuite ils poursuivraient leur route ; que le nègre Babo acquiesça ; que le déposant mit le cap sur les ports intermédiaires, dans l'espoir de rencontrer quelque vaisseau Espagnol ou étranger qui les pût sauver ; qu'au bout de dix ou onze jours ils arrivèrent en vue de terre et continuèrent leur course en longeant la côte dans le voisinage de Nasca ; que le déposant observa alors des signes d'agitation et de rébellion chez les nègres, parce qu'il différait de faire le plein d'eau ; que le nègre Babo ayant exigé avec des menaces que ceci fût fait sans faute le jour suivant, il lui dit qu'il voyait clairement que le rivage était escarpé, et qu'il ne trouvait point les rivières désignées sur la carte, avec d'autres raisons adaptées aux circonstances ; que le mieux serait d'aller à l'île déserte de Santa Maria, où ils trouveraient aisément de l'eau et des vivres, comme faisaient les étrangers ; que huit jours après avoir quitté la côte de Nasca, le déposant étant de quart aux premières heures de l'aube, et peu après que les nègres eussent tenu conseil, le nègre Babo vint trouver le déposant pour lui dire qu'il avait résolu de tuer son maître, Don Alexandro Aranda, parce qu'autrement lui et ses compagnons ne seraient point assurés de leur liberté, et aussi parce qu'il entendait maintenir les marins dans la

sujétion en les avertissant du chemin qu'on leur ferait prendre si quelqu'un d'entre eux lui résistait ; qu'enfin cet avertissement ne pouvait être mieux donné que par la mort de Don Alexandro ; que le déposant ne comprit point alors, — et qu'il n'eût pu comprendre — ce que signifiait cette dernière phrase, sinon que la mort de Don Alexandro était projetée ; que le nègre Babo proposa ensuite au déposant d'appeler le second, Raneds, qui dormait dans la cabine, avant que le meurtre ne fût perpétré, de crainte que cet homme, qui était bon marin, ne fût tué avec Don Alexandro et les autres ; que le déposant, qui était l'ami de jeunesse de Don Alexandro, pria et conjura, mais en vain ; que le nègre Babo lui répondit que la chose était inévitable, et que tous les Espagnols risqueraient la mort s'ils essayaient de frustrer sa volonté sur ce point ou sur tout autre ; qu'en présence de ce dilemme, le déposant appela le second, Raneds, qui fut contraint de rester à l'écart, et qu'immédiatement le nègre Babo ordonna à l'Achanti Martinqui et à l'Achanti Lecbe d'aller commettre le meurtre ; que les deux hommes, armés de hachettes, descendirent à la couchette de Don Alexandro ; qu'ils le traînèrent sur le pont, ensanglanté et encore vivant ; qu'ils allaient le jeter dans cet état par-dessus bord, lorsque le nègre Babo les arrêta, leur ordonnant d'achever le meurtre sur le pont devant lui ; ce qui fut fait ; que sur ses directions, le corps fut transporté en bas, à l'avant ; que le déposant ne le vit plus pendant trois jours ; ..... que, peu de temps après Aranda, Don Francisco Masa, José Mozairi, Lorenzo Bargas et le serviteur Ponce, ainsi que le maître d'équipage Juan Robles, ses seconds Manuel Viscaya et Roderigo Hurta, et quatre marins, furent jetés vivants à la mer ; ..... que quatre jours plus tard comme le déposant montait sur le pont, le nègre Babo lui montra un squelette qu'il avait substitué à la figure de proue du navire, l'image de Christophe Colomb par qui fut découvert

le Nouveau Monde ; que le nègre Babo lui demanda quel était ce squelette, et si, à voir sa blancheur, il ne croyait pas que ce fût celui d'un blanc ; qu'il se couvrit le visage, et que le nègre Babo, s'approchant tout contre lui, prononça ces paroles : « Sois fidèle aux noirs d'ici jusqu'au Sénégal ou ton âme suivra ton chef comme ton corps le suit à présent, » avec un geste vers la proue.

(*Suivent diverses circonstances du voyage mouvementé et prolongé qu'ils entreprirent alors, ainsi que les incidents d'une désastreuse accalmie* ; *de cette partie de la relation est extrait le présent passage*) :

... Qu'ils arrivèrent enfin à l'île de Santa Maria le dix-septième jour du mois d'août, vers six heures de l'après-midi, heure à laquelle ils jetèrent l'ancre tout près du navire américain, le *Bachelor's Delight*, qui mouillait dans la même baie sous le commandement du généreux capitaine Amasa Delano ; mais qu'à six heures du matin ils s'étaient déjà trouvés en vue du port, et que les nègres s'étaient montrés inquiets dès l'instant qu'ils avaient aperçu le navire, ne s'attendant point à trouver quelqu'un dans ces parages ; que le nègre Babo les apaisa, les assurant qu'il n'y avait rien à craindre ; qu'il ordonna sur-le-champ de couvrir la figure de proue d'une toile, comme si elle eût été en réparations, et de mettre quelque ordre sur les ponts ; ..... que le nègre Babo l'avertit que, s'il s'écartait en aucune façon de ses instructions, prononçait une seule parole ou se permettait un seul regard qui pût laisser deviner le moins du monde les événements passés ou la situation présente, il le tuerait instantanément, — lui montrant une dague qu'il tenait cachée et lui certifiant que ladite dague serait aussi alerte que son œil ; que le nègre Babo exposa alors le plan à tous ses compagnons, et qu'il leur plut ; qu'afin de mieux déguiser la vérité, le nègre Babo imagina un grand nombre

d'expédients, dont certains unissaient le souci de la défense à celui de la tromperie ; que de ce nombre était le stratagème des six Achantis susnommés qui agissaient comme ses bravos ; qu'il les posta au bord de la poupe, comme pour nettoyer des hachettes (contenues dans des caisses qui faisaient partie du chargement), mais en réalité pour s'en servir et les distribuer le cas échéant s'il venait à prononcer un certain mot, qu'il leur indiqua ; qu'un autre expédient fut de présenter Atufal, son principal auxiliaire, enchaîné, mais de telle sorte que les chaînes pussent être rejetées en un moment · que dans les moindres détails il informa le déposant du rôle qu'il devait jouer à propos de chaque expédient et des propos qu'il devait tenir à chaque occasion, le menaçant toujours d'une mort instantanée s'il s'en écartait.

... Que le généreux capitaine Amasa Delano resta à bord tout le jour et ne quitta le navire au mouillage qu'à six heures du soir, le déposant ne cessant de l'entretenir de ses prétendues infortunes selon les instructions mentionnées plus haut, et sans qu'il eût été en son pouvoir de dire le moindre mot ou de risquer la moindre suggestion pour le mettre au fait du véritable état de choses ; car le nègre Babo, en jouant le rôle d'un serviteur zélé avec toute la soumission qui convient à un humble esclave, ne quittait pas le déposant un instant afin d'observer ses gestes et ses paroles, le nègre Babo sachant fort bien l'espagnol ; qu'en outre, d'autres nègres qui savaient également l'espagnol restaient dans son voisinage pour les guetter continuellement ; ... qu'une fois, comme le déposant conversait sur le pont avec Amasa Delano, le nègre Babo lui fit signe secrètement d'aller avec lui à l'écart, l'initiative du geste semblant venir du déposant ; qu'ils se retirèrent en effet, et que le nègre Babo lui proposa alors d'obtenir d'Amasa Delano toutes les précisions possibles au sujet du navire, de l'équipage et des armes ; que le déposant lui demanda : « Pourquoi ? » ;

que le nègre Babo lui répondit qu'il le pouvait imaginer ; qu'affligé par la perspective du danger qui menaçait le généreux capitaine Amasa Delano, le déposant refusa d'abord de lui poser les questions désirées et mit tout en œuvre pour inciter le nègre Babo à renoncer à ce nouveau dessein ; que le nègre Babo montra la pointe de sa dague ; qu'après avoir obtenu les informations, le nègre Babo l'attira de nouveau à l'écart, lui déclarant qu'à la nuit il (le déposant) se trouverait commander deux vaisseaux au lieu d'un, car la plus grande partie de l'équipage de l'Américain serait alors à la pêche et les six Achantis prendraient aisément le navire à eux seuls ;..... qu'aussitôt après avoir jeté l'ancre à six heures du soir, comme il a été déclaré plus haut, le capitaine américain prit congé pour regagner son propre vaisseau ; qu'obéissant à une impulsion soudaine que le déposant croit devoir à Dieu et à ses anges, après avoir dit adieu au capitaine Delano, il le suivit jusqu'à la coupée où il demeura, sous prétexte de prendre congé, jusqu'à ce qu'Amasa Delano eût pris place dans sa chaloupe ; qu'à l'instant où elle poussait au large, le déposant sauta de la coupée et tomba dans la chaloupe, il ne sait comment, sous la sauvegarde de Dieu ; que...

. . . .

(Ici, dans l'original, suit la relation de ce qui se passa au moment de l'évasion, de la façon dont le San Dominick *fut repris, et du voyage jusqu'à la côte ; ainsi qu'un certain nombre de révélations ayant trait à des périodes diverses. D'où les extraits suivants :)*

..... que ce fut l'Achanti Yan qui, sur les indications de Babo, mais de son plein gré, prépara le squelette de Don Alexandro d'une manière que les nègres dévoilèrent dans la suite au déposant, mais que lui-même, aussi longtemps qu'il sera en possession de sa raison, se refusera à divulguer ; que ce furent Yan et Lecbe

qui, la nuit, pendant une accalmie, rivèrent le squelette à la proue ; ..... que les négresses avaient connaissance de la révolte, et qu'elles se montrèrent satisfaites de la mort de Don Alexandro ; que, si les nègres ne les en avaient empêchées, elles eussent torturé, au lieu de les tuer simplement, les Espagnols exécutés sur les ordres du nègre Babo ; qu'elles usèrent de toute leur influence pour que le déposant fût mis à mort ; que pendant les meurtres, elles chantaient et dansaient — non pas gaiement, mais solennellement ; .... que, pendant la présence du capitaine Amasa Delano à bord, plusieurs tentatives furent faites par les matelots, et notamment par Hermenegildo Gandix, pour lui suggérer le véritable état de choses ; mais que ces tentatives furent infructueuses en raison du danger mortel qu'elles comportaient, et surtout en raison des expédients qui venaient contredire le véritable état de choses, ainsi que de la générosité et de la piété du capitaine Delano, incapable de sonder une telle méchanceté ; ..... que Luys Galgo, matelot âgé de soixante ans environ et appartenant anciennement à la flotte royale, fut l'un de ceux qui essayèrent de fournir des indices au capitaine Amasa Delano ; mais que son intention ayant été soupçonnée, sinon découverte, il fut entraîné à l'écart sous un prétexte quelconque, amené dans la cale et assassiné. Que ceci fut rapporté dans la suite par les nègres ; ..... que l'un des mousses nourrissant quelques espoirs d'évasion inspirés par la présence du capitaine Amasa Delano, laissa imprudemment tomber un mot qui trahissait son attente, lequel mot ayant été entendu et compris par un esclave avec lequel il partageait son repas, ce dernier le frappa à la tête de son couteau, lui infligeant une mauvaise blessure dont le garçon est pourtant en train de se remettre ; ..... que ces déclarations ont pour but de montrer à la Cour que depuis le commencement jusqu'à la fin de la révolte, il fut impossible au déposant et à ses

hommes d'agir autrement qu'ils ne firent ; ..... que le jeune Don Joaquin, Marques de Aramboalaza, de même qu'Hermenegildo Gandix, le troisième commis, fut abaissé à la fonction et à l'apparence extérieure d'un commun matelot ; qu'en une certaine occasion, comme Don Joaquin montrait quelque répugnance, le nègre Babo ordonna à l'Achanti Lecbe, de prendre du goudron, de le chauffer et de le verser sur les mains de Don Joaquin ..... »

*

Jusqu'ici la nature de ce récit a non seulement rendu inévitables les enchevêtrements du début, mais encore exigé qu'un grand nombre de choses, au lieu d'être narrées dans l'ordre où elles s'étaient passées, fussent rétrospectivement ou irrégulièrement présentées ; ce dernier cas est celui des passages suivants, qui concluront la relation.

Au cours du long et paisible voyage vers Lima, il y eut, comme on l'a déjà mentionné, une période pendant laquelle Don Benito recouvra quelque peu sa santé ou, du moins en partie, sa tranquillité. Avant la rechute marquée qui vint ensuite, les deux capitaines eurent maintes conversations cordiales, leur fraternelle absence de réserve contrastant singulièrement avec les anciennes réticences.

L'Espagnol répétait sans cesse combien il lui avait été pénible de jouer le rôle imposé par Babo.

« Ah, mon cher Don Amasa, » dit une fois Don Benito « en ces instants où vous me trouviez si morose et si ingrat — où même, comme vous l'admettez à présent, vous pensiez presque que je complotais votre assassinat — en ces instants, mon cœur était glacé ; je ne pouvais vous regarder lorsque je songeais à la menace qui, à bord de ce navire aussi bien que du vôtre, était suspendue au-dessus de mon cher bienfaiteur. Et aussi vrai que Dieu existe,

Don Amasa, je ne sais si le seul souci de ma propre sécurité m'eût donné le nerf de sauter dans votre chaloupe, n'eût été la pensée que si vous regagniez votre navire en gardant votre ignorance, vous, mon meilleur ami, et tous ceux qui vous entouraient, surpris cette nuit dans vos hamacs, ne vous seriez plus jamais éveillés en ce monde.

— C'est vrai, c'est vrai, » s'écria le capitaine Delano en sursautant. « Vous avez sauvé ma vie, Don Benito, plus que je n'ai sauvé la vôtre, et vous l'avez sauvée à mon insu et contre ma volonté.

— Non, mon ami, » reprit l'Espagnol, courtois jusqu'en matière de religion ; « Dieu a charmé votre vie, mais vous avez sauvé la mienne. Quand je pense à certaines choses que vous fîtes — vos sourires et vos chuchotements, vos gestes et votre mimique téméraire ! Pour moins que cela, ils ont assassiné mon second, Raneds ; mais le Prince du Ciel vous guidait sûrement à travers toutes les embuscades.

— Oui, tout est l'œuvre de la Providence, je le sais : mais j'étais ce matin-là d'une humeur particulièrement plaisante, et le spectacle de tant de souffrances — plus apparentes que réelles — ajoutèrent à mon bon naturel la compassion et la charité, les entrelaçant fort heureusement toutes trois. S'il en eût été autrement, il n'est pas douteux, comme vous le laissez entendre, que certaines de mes interventions auprès des noirs se fussent terminées assez malencontreusement. En outre, les sentiments dont je parlais me permirent de surmonter ma défiance momentanée en des circonstances où plus de pénétration m'eût coûté la vie sans sauver celle d'autrui. Ce n'est qu'à la fin que mes soupçons l'emportèrent, et vous savez combien ils étaient alors loin du but.

— Bien loin, en vérité, » dit tristement Don Benito. « Vous aviez passé avec moi tout le jour, me parlant, me regardant, marchant avec moi, assis près de moi, mangeant et buvant avec moi ; et pourtant, votre dernier

geste fut d'empoigner comme un scélérat non seulement un innocent, mais le plus pitoyable de tous les hommes. Tant les expédients et les machinations malignes parviennent à en imposer ; tant les meilleurs des hommes peuvent errer en jugeant la conduite d'autrui, si les réalités profondes de sa condition lui sont inconnues. Mais vous étiez forcé de juger ainsi, et vous avez été détrompé à temps. Plût à Dieu qu'il en fût toujours de même, et avec tous les hommes.

— Je crois vous comprendre ; vous généralisez, Don Benito, et de façon assez lugubre. Mais le passé est passé ; pourquoi moraliser à son endroit ? Oubliez-le. Voyez, ce brillant soleil a tout oublié, et la mer bleue, et le ciel bleu ; ils ont tourné de nouvelles pages.

— C'est qu'ils n'ont pas de mémoire, » répondit-il avec abattement ; « c'est qu'ils ne sont pas humains. »

« Vous êtes sauvé, Don Benito, » s'écria le capitaine Delano, de plus en plus surpris et peiné ; « vous êtes sauvé ; qu'est-ce donc qui a jeté une telle ombre sur vous ?

— Le nègre. »

Il y eut un silence, pendant lequel l'hypocondre s'enveloppa lentement et inconsciemment de son manteau comme d'un linceul.

Ils ne conversèrent point davantage ce jour-là.

Quant au noir — dont le cerveau, non le corps, avait imaginé et conduit le complot de révolte — sa frêle charpente, disproportionnée à son contenu, avait aussitôt cédé, dans la chaloupe, à la force musculaire supérieure qui l'étreignait. Voyant que tout était fini, il n'émit pas un son, et ne put y être forcé. Son expression semblait dire : puisque je ne puis agir, je ne parlerai point. Mis aux fers dans la cale avec les autres, il fut transporté à Lima. Pendant la traversée, Don Benito n'alla pas lui rendre visite. Ni alors, ni dans la suite, il ne consentit à le regarder. Devant le tribunal, il refusa. Pressé par les

juges, il défaillit. Sur le seul témoignage des matelots reposa l'identité légale de Babo. Et cependant, comme on l'a vu, l'Espagnol faisait occasionnellement allusion au nègre ; mais porter son regard sur lui, il ne le voulait ou ne le pouvait pas.

Quelques mois plus tard, traîné vers le gibet à la queue d'une mule, le noir connut une fin silencieuse. Le corps fut réduit en cendres ; mais pendant de longs jours, la tête, cette ruche de subtilité, fixée sur une perche dans la Plaza, soutint, indomptée, le regard des blancs ; les yeux tournés, par delà la Plaza, vers l'église Saint-Bartholomé dans les caveaux de laquelle dormaient alors, comme à présent, les os recouvrés d'Aranda ; et, par delà le pont Rimac, vers le monastère du Mont Agonia où, trois mois après avoir été congédié par la cour, Benito Cereno, porté sur la bière, suivit vraiment son chef.

HERMAN MELVILLE

RÉFLEXIONS SUR BENITO CERENO

par le traducteur

Interpréter un mythe, c'est abolir sa résonance, c'est au profit d'un seul supprimer tous ses possibles. Fallait-il donc s'abstenir de commenter un texte qui, dans la mesure où il relève du langage symbolique, déjoue tout essai d'interprétation définitive ? Sans doute, si le déracinement qui l'isole d'un milieu et de l'ensemble d'une œuvre ne venait exagérer son hermétisme propre : or, à supposer qu'un lecteur non averti de ce milieu et de cette œuvre décèle dès l'abord dans *Benito Cereno* les indices d'une vie seconde plus secrète et plus émouvante, il est fort douteux qu'il y puisse reconnaître les éléments profonds et persistants qui lui confèrent une signification psychologique, voire même théologique

Ce qui consacre pour une grande part l'hermétisme de cette nouvelle, c'est qu'elle se présente comme un récit d'aventures parfait, fermé, où les personnages et leur psychologie sont inféodés à l'action, en un mot comme le chef-d'œuvre d'un genre qui ne vise le plus souvent qu'à donner à l'esprit une excitation factice, et dont la structure même exclut toute nécessité d'interprétation, de lecture double ou triple. Or, non seulement *Benito Cereno* se présente comme un récit d'aventures, mais

encore il l'est vraiment au premier chef : Melville n'eut sans doute pas d'autre ambition lorsque, talonné par des besoins d'argent et convaincu de l'irréductible incompréhension du public, il s'assit à sa table pour écrire des choses aussi peu personnelles que possible et qui fussent vendables (il échoua d'ailleurs magnifiquement, car les *Piazza Tales* furent aussi melvilliennes que possible et ne se vendirent point). Voulant donc avant tout rédiger en langage clair une nouvelle attachante, mais purement factuelle, sans problèmes, sans perspectives troublantes, sans double-fond, il choisit dans les relations de voyage du capitaine Delano une histoire authentique qui a frappé particulièrement son imagination et qui ne manquera pas, pense-t-il, de frapper celle de ses lecteurs, il y rêve, puis se met à la récrire, ajoutant ici, retranchant là, mais dans l'ensemble s'appliquant à en suivre assez fidèlement les détours. Cependant, à mesure qu'il travaille, ses préoccupations habituelles viennent se placer d'elles-mêmes dans le cadre qu'il s'impose, il étoffe de sa substance propre un schéma desséché, mais il faut l'avouer, bon conducteur de ses pulsions intimes, il creuse enfin à son insu les abîmes qu'il est dans son destin de côtoyer, — jusqu'au moment où il se prend à les reconnaître : et de cette reconnaissance nous ne saurions douter, car c'est manifestement en pleine conscience qu'il achève son récit.

Ainsi peut-on sans trop de témérité se représenter le jeu des contacts successifs entre Melville et son ouvrage. Quand se fit l'illumination ? Fut-elle plus précoce qu'il ne semble, antérieure même à toute écriture ? Fut-elle au contraire tardive et donna-t-elle lieu alors à certaines retouches ? Fut-elle totale ou partielle ? Tout ce qu'il est permis d'avancer, c'est que dans une certaine mesure elle fut, peut-être même — mais cela est beaucoup plus hasardeux — qu'elle inspira à Melville le désir de la laisser entrevoir à un petit nombre de lecteurs dans la conversation finale entre Benito Cereno et le capitaine Delano et à travers les circonstances qui entourent la mort du malheureux Espagnol. De tout ceci la critique américaine moderne, du moins celle qui est tombée sous nos yeux, ne s'est nullement avisée : le fait qu'il existait une source, et une source assez constamment respectée, l'a confirmée dans l'impression qu'elle avait affaire à une très brillante nouvelle, mais rien de plus. Elle s'est bornée à en vanter les mérites littéraires ou à énumérer les différences qui séparent ici et là le texte de Delano du texte de Melville.

Que certaines de ces différences soient pourtant fort révélatrices, voilà ce qu'il est difficile de nier. Par exemple, si chez Melville Don Amasa demeure seul à bord du navire espagnol alors que dans le récit original il ne cesse pas un instant d'être accompagné de son second, ce n'est point assurément par l'effet d'un changement arbitraire. Les modifications qu'un écrivain apporte au schéma que ses précécesseurs ou que la réalité lui proposent, sont extraordinairement instructives : à voir Shakespeare tirer parti d'un conte de Bandello ou d'une chronique de Holinshed, on saisit plus clairement les démarches de son génie. Cependant, avant de considérer ces modifications, il n'est pas indifférent de songer aux liens intimes du schème et de celui qui s'en empare, aux raisons mystérieuses qui l'ont fait à tout autre préférer. Ces liens, ces rai-

sons sont fort apparents dans le cas de *Benito Cereno* : l'attraction exercée sur Melville par une aventure dans laquelle il pouvait voir la très précise figuration de ses plus secrets mouvements intérieurs, cette attraction est comparable à la fascination de l'image personnelle soudain aperçue dans un miroir ; mais, afin que la ressemblance fût parfaite, afin que l'âme ainsi mirée ne pût manquer de se reconnaître, le hasard voulut encore que l'élément central de l'histoire — la traite, l'esclavage — fût familier à cette même âme, la hantât pour son tourment. Or, en 1855, l'année où Melville écrivit *Benito Cereno,* il n'était point de conscience américaine qui ne débattît en elle-même la question noire.

Nous savons formellement que Melville épousa la cause noire, et en vérité le problème moral se présentait d'une façon trop simple, les camps du « bien » et « du mal » apparaissaient trop nettement tranchés pour qu'il pût en être autrement. Nul doute qu'il ne souscrivît entièrement aux paroles violentes et hautaines par lesquelles le puritanisme revendicateur de Thoreau exhortait ses concitoyens : « Pour ma part, mes anciens travaux et les plus estimables ont perdu je ne saurais dire combien de leur attrait et j'ai le sentiment que mon placement en valeurs de la vie a baissé de bien des points depuis que le Mass, ces derniers jours, a délibérément renvoyé Anthony Burns, un innocent, en esclavage... Aujourd'hui je ne puis me persuader que je ne demeure pas tout à fait en enfer. L'emplacement de cette organisation politique qu'on appelle Mass est à mes yeux moralement couvert de scories et de cendres volcaniques, comme les régions infernales que décrit Milton. »

Pourquoi donc Melville ne joint-il point sa voix à celle de Thoreau ? Lui qui, jadis, avait dénoncé l'enrôlement forcé et les châtiments corporels dans la flotte de guerre, ces succédanés de l'esclavage, ces autres crimes contre l'homme, pourquoi garde-t-il à présent le silence ? C'est que, pour lui, le temps de l'espoir est passé. A ses yeux, ce n'est pas seulement le Massachusetts qui apparaît couvert de scories et de cendres, mais bien le monde tout entier, le monde livré au Démon par la faute originelle. Lui-même n'éprouve-t-il pas que le germe indestructible est enraciné dans son propre cœur, qu'à chaque instant de sa vie il participe à la faute ancienne et la renouvelle ? Sans doute peut-on dire avec raison que Melville avait hérité de ses ancêtres, en même temps que les exigences d'une éthique puritaine, un affect aristocratique susceptible d'entraver en lui toute aspiration révolutionnaire, encore que pour une âme calviniste et républicaine (ce mot était assez riche de sens dans l'Amérique de 1850), *aristocratie* ne pût guère signifier qu'une prédestination à la noblesse morale, indépendamment de toute considération de classe ou de race. Cependant, plutôt que sur l'aspect social de la déterminante héréditaire, il importe de mettre l'accent sur le déchirement d'une conscience théologique en proie à l'angoisse du péché, non seulement individuel, mais aussi collectif : pour elle, l'ici-bas est irrémédiablement taré, l'homme ne saurait trouver le repos — ou, à défaut de repos, une inquiétude *valable* que s'il s'en détourne pour projeter et déchiffrer un au-delà qui lui puisse conférer quelque cohérence et quelque signification.

Il est d'ailleurs certain qu'il faut encore reconnaître dans cette recherche d'un ordre meilleur le mécanisme de la compensation. En effet, si après l'échec relatif de *Moby Dick* et l'échec absolu de *Pierre*, Melville se résigne à écrire *Benito Cereno*, c'est qu'il est matériellement contraint de reprendre la plume, car les produits de sa ferme suffisent à peine à faire vivre sa famille, et le poste de consul qu'il a longtemps brigué par dégoût d'une carrière littéraire lui est définitivement refusé. Ces humiliations répétées et douloureuses qui le persuadaient de son impuissance à se faire entendre de ce monde où il devait vivre, à s'y tailler une place ou même simplement à y occuper un emploi, contribuèrent assurément pour une grande part à prévenir toute réconciliation ; pour un peu, elles eussent fait de l'homme ardent, naguère si sensible à la vie chaleureuse d'un groupe, un solitaire aigri et sans lien social, n'admettant d'autre communauté que celle qui, par delà les frontières et les siècles, le reliait au Christ et à son désespoir, à Adam et à son péché.

Cette désolidarisation d'avec son temps et son pays, pour n'être point totale, pour n'être même qu'apparente, lui permettait néanmoins de réagir de telle sorte — sur le plan de l'action — au problème de l'esclavage qu'il s'en pût servir comme d'un simple élément romanesque et, ce qui est plus grave, l'entourât de circonstances si particulières que les blancs y prissent la place des victimes et les noirs celle des persécuteurs ; expédient pathétique dans la mesure où il marque le besoin de se défendre contre l'actualité en intervertissant les rôles réels. Il est significatif que pas une seule fois Melville n'aborde directement le problème de l'esclavage à travers le monologue intérieur, pourtant si divers et si complexe, de l'Américain ; tout au plus peut-on voir des allusions indirectes dans les mouvements de sympathie qu'inspirent à cette âme honnête, au milieu de toutes ses perplexités, le charmant abandon et les effusions d'amour maternel des jeunes négresses : « Ah ! pensa le capitaine Delano, peut-être ces femmes sont-elles de celles que Mungo Park vit en Afrique et dont il donna une si noble description. » Bien que ces observations soient faites pour l'égarer et que la situation réelle, une fois dévoilée, leur confère rétroactivement un caractère d'ironie négatrice (puisqu'il est finalement établi que les femmes se sont montrées plus cruelles encore que les hommes), pourtant cet abandon, cette tendresse et la sympathie qu'ils éveillent gardent toute leur valeur positive, pourtant la relation de l'explorateur donne à penser que cette cruauté, éveillée par le seul esclavage, se trouve du même coup justifiée. Et de fait, si la conception théologique de Melville et son expérience de l'Océanie lui interdisent de croire aveuglément au « bon sauvage », toutefois cette même expérience, son mépris pour une civilisation égarée dans la recherche d'un faux progrès, sa haine des cités où grouillent tous les maux et tous les vices humains, sa nostalgie enfin d'un état de nature donnent à ses yeux un prix inestimable aux bienfaits d'une vie primitive libre.

Mais si la férocité dont la foule des noirs a fait preuve, bien que virtuelle chez eux comme chez tout fils d'Adam, trouve son excuse dans les circonstances mêmes qui l'ont déterminée et dans son caractère de sim-

plicité, presque d'innocence impulsive, il en va tout autrement de la dépravation foncière, réfléchie et subtile de leur chef : Melville a fait de lui, non pas un être primitif sans calcul, mais un demi-civilisé retors, non pas un pur Africain arraché à l'état de nature, mais un métis dont la double origine, en mêlant dans ses veines des éléments discordants, a permis au principe démoniaque de se glisser en lui pour le prédestiner au mal [1]. Non content d'avoir conçu les machinations et les crimes diaboliques dont le *San Dominick* a été le théâtre, il en médite de nouveaux, car en lui s'accomplissent toutes les perversités, car sa méchanceté est infinie, car il est le Mal ; mais étant le Mal, il est aussi le Péché qu'engendre le Mal ; mais étant le Péché, il est aussi la Mort qu'engendre le Péché. Et le navire est sous sa loi.

Mais pour en revenir à l'attitude générale que Melville adopte dans ce récit à l'égard de la traite, il ressort d'une lecture attentive non seulement que pas un mot n'y est prononcé en faveur de l'esclavage, mais encore que certaines allusions, très voilées il est vrai, tendent à prononcer sa condamnanation et nous laissent entrevoir quelle position prendrait l'écrivain s'il voulait traiter ouvertement du problème. Mais précisément il ne le veut point, il n'aspire qu'à s'en détourner ; faisant choix, par une réaction de défense, de l'aventure du navigateur, il prend à son compte cette interversion des persécutés et des persécuteurs qui ne laisse pas de répondre chez lui à une réalité psychologique ; en effet, si la honte de l'esclavage s'est glissée à son insu dans sa conscience pour aggraver sa participation au péché collectif et par conséquent son angoisse, harcelé par sa culpabilité, il est bien devenu par le fait du remords la victime de ses victimes.

Dès lors, quand le capitaine Delano voit surgir des brumes lointaines de l'espace et du temps le vaisseau majestueux à la course incertaine et comme blessé, n'est-ce point la projection même de sa faute inconsciente qui vient ainsi vers lui, de la faute à demi oubliée mais toujours perpétrée sur laquelle sa patrie encore se fonde ? Et l'apparition fantomatique de l'ancienne frégate royale aujourd'hui désemparée et proche de l'ultime écueil, n'est-ce point l'irruption anachronique d'un ordre révolu dans le présent de la jeune Amérique républicaine ? Deux mondes opposés sont ici confrontés, mais l'un de l'autre procédant, l'un à l'autre liés par le crime. Dès l'instant qu'à bord du navire du péché, de la décrépitude et de la mort, Don Amasa est monté, il se sent investi de toutes parts par une atmosphère dangereuse et menaçante, il ne connaît plus le repos ; c'est en vain qu'il fait appel à tout son bon sens pour se convaincre qu'il est le jouet d'absurdes fantasmes, pour nier cette nouvelle réalité qu'il éprouve ; son âme découvre ses propres perspectives, contemple ses propres déserts. « Il est aisé de comprendre pourquoi Melville, s'écartant de la relation originale, voulut qu'il errât *seul*, dans le temps suspendu, parmi les ponts chaotiques, les espars vermoulus et les balcons ruinés de l'inquiétant navire.

1. Dans l'ensemble des œuvres de Melville, de nombreux passages attestent qu'il ne pouvait se retenir de croire à la prédestination, pour l'effroi et l'égarement de son esprit.

Son expérience, toutefois, est limitée ; elle ne dépasse pas un certain stade ; elle ne représente qu'une prise de contact, parfois intense il est vrai, avec l'angoisse profonde, celle qui, à travers des épreuves qu'on eût pu croire surhumaines, s'attache à l'infortuné Benito Cereno. Car si l'Américain ne participe que faiblement à la faute lointaine et confusément ressentie, cet aristocrate espagnol, ce capitaine d'un navire d'esclaves est plongé tout entier dans le péché. Sans doute peut-on alléguer que le bétail humain n'appartenait pas à Don Benito, mais à son défunt ami Don Alexandro, lequel au surplus s'était montré beaucoup plus pitoyable et beaucoup moins coupable que ses devanciers puisque la révolte n'avait été rendue possible que par sa répugnance à enchaîner les noirs ; mais en rejetant ainsi la responsabilité de proche en proche, on ne fait que souligner la ressemblance symbolique de la traite avec le péché originel qui, pour avoir été commis par Adam, n'en est pas moins présent chez tout homme.

Il est d'ailleurs un autre mode de culpabilité que certains ouvrages de Melville nous inviteraient par analogie à déceler chez Don Benito, pour peu que nous considérions sous un jour nouveau (et tout à fait à l'insu de l'auteur) le narcissisme dolent de l'Espagnol, son amitié extrême pour Don Alexandro et, plus lointainement, l'épisode de la poix bouillante versée sur les mains délicates du jeune Marques de Aramboalaza. Mais si la personnalité et l'œuvre de Melville justifient pleinement, peut-être même exigent que l'on s'arrête un instant à marquer cet aspect fugitif, nous ne saurions insister ici sur un élément que la seule lecture de la présente nouvelle ne fait aucunement ressortir.

Quelles que puissent être les sources diverses auxquelles s'alimente la culpabilité de Melville et par conséquent celle de son personnage, Don Benito défaille dans les bras mensongers du perfide serviteur qui le tourmente sans relâche, il halète sous l'étreinte cruelle du Péché que sa mauvaise conscience extériorise, il se débat au contact indicible de la Mort toujours présente qui le guette incessamment. Que Babo soit plutôt le Mal ou plutôt la Mort, que cette mort soit plutôt celle de l'âme ou plutôt celle du corps, voilà ce qu'il est impossible de trancher une fois pour toutes, car le jeu mouvant du langage figuré revêt chaque personnage, voire chaque objet, de maint aspect, de mainte signification trop subtils et trop divers pour être fixés dans leur fluctuation. Tantôt Don Benito est simplement le capitaine d'un navire d'esclaves en révolte, tantôt il apparaît comme un moine, comme un *dominicain* [1] en méditation dans sa cellule, tourmenté par un essaim de noirs démons et traversant des épreuves purement spirituelles, — le squelette attaché à la proue prenant alors la valeur d'un gigantesque *memento mori*. A vrai dire, il n'est pas un seul élément du récit, pas un seul incident, pas un seul détail de la description du navire [2] qui ne soit susceptible d'une interprétation

1. Melville a changé le nom du navire pour l'appeler le *San Dominick*. D'autre part, un grand nombre d'images suggèrent l'idée de moine, de cellule, de retraite, de pénitence, etc.

2. Le navire ne fait l'objet d'aucune description dans le récit original : il est seulement défini comme « un navire espagnol ». Si l'on ajoute que les étou-

double ou triple, il n'est pas un objet qui ne semble appartenir à la fois à deux mondes. Mais ici l'esprit du lecteur entre en jeu : nul doute que chacun ne chemine à travers ce texte par la voie qui lui est propre, tant sont innombrables les avenues qui s'offrent à son choix.

A l'instant que le récit atteint son apogée, l'équivoque si longtemps entretenue sa mesure comble, l'angoisse enfin le fond même du gouffre, on éprouve la nécessité inéluctable de la violence, on sent que la situation ne saurait se dénouer, la lumière se faire jour qu'à la faveur d'un événement soudain, brutal, définitif. C'est alors qu'aux yeux du capitaine Delano stupéfait, Don Benito bondit hors du navire du Péché dans la barque qui s'éloigne : car ce n'est point par une lente évolution, ce n'est point par degrés insensibles, mais bien par un arrachement subit qu'il peut forcer la geôle où son âme se débat, et s'élancer vers le salut. Babo pourtant, sautant à sa suite, cherche encore à le poignarder ; même réduit à l'impuissance, même enchaîné, le nègre continuera à jeter une ombre de terreur sur sa malheureuse victime : c'est que le nouvel état auquel Don Benito est parvenu — et qui est peut-être celui de la Foi — n'exclut pas l'angoisse du péché commis, n'exclut pas l'angoisse du péché futur, n'exclut pas la mort.

C'est aussi pourquoi, alors que dans le récit authentique il se remet parfaitement de ses épreuves passés (et garde si bien toute son agressivité qu'il se retourne finalement contre son bienfaiteur), chez Melville il languit sous l'effet d'un mal intérieur pour lequel il n'est point de remède terrestre, il languit sous l'effet complexe du remords ; et, lorsque le capitaine Delano, lui montrant le ciel et la mer bleus sur lesquels le drame révolu n'a pas laissé d'empreinte, l'exhorte à l'oubli : « C'est qu'ils n'ont pas de mémoire, répond-il, c'est qu'ils ne sont pas humains. » Il est bien prêt en vérité à gravir sur une litière le Mont de l'Agonie et à mourir au sein même du Sacerdoce dans les bras fidèles de l'Infélicité.

Ce changement essentiel apporté tout à coup au schème initial, retouche ineffable du génie, et le symbolisme transparent des dernières pages, montrent clairement qu'à cet instant du moins Melville avait pris pleinement conscience de la signification profonde de son œuvre.

PIERRE LEYRIS

piers achantis, la comparution d'Atufal enchaîné devant Benito Cereno à chaque tintement de la cloche fêlée, la scène de la barbe, celle du déjeuner, le squelette fixé à la proue, l'incident du nœud sont inventés par Melville, on saisira à quel point sa nouvelle diffère de la relation du capitaine Delano.

DEUX POÈMES ITALIENS DES ORIGINES (XIIIe SIÈCLE)

L'ÉPERVIER

Pauvre je suis d'avoir aimé un épervier ;
je l'aimais tant que j'en mourais ;
il s'était si bien fait à mon appel,
qu'il ne fallait oncques trop l'appâter.

Voici qu'il s'est levé, qu'il est allé si haut
bien plus haut qu'il n'avait coutume de le faire ;
et c'est dans un verger qu'il s'est posé,
une autre dame l'a sans doute à sa merci.

Mon épervier, toi que j'avais nourri ;
sonnaille d'or je te faisais porter,
pour qu'au pourchas tu fusses plus hardi ;

Ores tu as monté comme la mer
et as rompu tes lacs et t'es enfui
quand tu étais au fort de l'oiseler.

NINA DI DANTE

Tapina me che amava uno sparviero ;
amaval tanto ch'io me ne moria ;
a lo richiamo ben m'era maniero,
ed unque troppo pascer nol dovia.

Or è montato e salito sì altero,
assai più altero che far non solia ;
ed è assiso dentro a un verziero,
e un' altra donna l'averà in balia.

Isparvier mio, ch'io t'avea nodrito ;
sonaglio d'oro ti facea portare
perchè nell' uccellar fossi più ardito ;

Or sei salito siccome lo mare,
ed hai rotti li geti e sei fuggito
quando eri fermo nel tuo uccellare.

AIME EN CACHETTE

D'une façon merveilleuse
un amour me tient lié
qui se présente à toute heure.

Tel un homme ayant l'esprit
tourné ailleurs et qui peint
une image ressemblante,

ainsi je fais, ô ma belle,
c'est au dedans de mon cœur,
que je porte votre image.

Vous semblez là, dans mon cœur,
peinte telle que vous êtes
et rien n'en perce au dehors.

Ah Dieu, que cela m'est dur !
Je ne sais si le savez
combien je vous aime fort ;

car dans ma timidité
je vous regarde en cachette
sans vous montrer mon amour.

Meravigliosamente
un amor mi distringe,
e soven ad ogn'ora.

Com omo che ten mente
in altra parte, e pinge
la simile pintura,

così, bella, facc'eo :
dentr'a lo cor meo,
porto la tua figura.

In cor par ch'eo vi porte
pinta como parete,
e non pare di fore.

O deo, co' mi par forte !
Non so se lo savete
com' eo v' amo a bon core ;

ca son si vergognoso
ch'eo pur vi guardo ascoso
e non vi mostro amore.

Si grand était mon désir
que j'ai fait une peinture
ô belle, qui vous ressemble ;

et quand je ne vous vois pas
je regarde cette image
et vous semblez être là ;

tel un homme qui se croit
pouvoir sauver par sa foi
bien qu'elle soit invisible.

Un tourment ronge mon cœur
ainsi qu'un homme qui tient
un feu caché dans son sein,

qui, plus il le dissimule,
plus il étend ses ravages
et ne peut rester enclos :

c'est ainsi, moi, que je brûle
quand je passe, et ne regarde
vers vous, aimable visage.

Passant sous votre fenêtre,
ô belle, si vous y êtes,
je ne me retourne pas.

En chemin, à chaque pas,
je vais poussant un soupir
qui me déchire d'angoisse ;

Avendo gran disio
dipinsi una pintura,
bella, voi simigliante ;

e quando voi non veo
guardo in quella figura
e par ch' eo v' aggia avante ;

si com' om che si crede
salvarsi per sua fede
ancor non veggia inante.

Al cor m'arde una doglia,
com' om che ten lo foco,
a lo suo seno ascoso

che quanto più lo' nvoglia
alor prende più loco
e non po stare incluso :

similmente eo ardo,
quando passo, e non guardo
a voi, viso amoroso.

Se siete quando passo,
in ver voi non mi giro,
bella, per risguardare.

Andando, ad ogni passo
gittone uno sospiro
che mi face angosciare ;

et je souffre tellement
que ma vie est un tourment
et que j'en perds la raison.

Je vous ai beaucoup louée,
Ma dame, en bien des contrées,
pour les beautés qui vous parent.

Je ne sais si l'on vous dit
que c'était par goût de l'art,
et si en avez dépit.

Sur les traits de mon visage,
ce que veut dire ma langue
Vous l'apprendrez, me voyant.

Petite chanson nouvelle,
parle d'autre chose encore :
lève-toi de bon matin,

et va devant la plus belle,
la fleur de celles qui aiment
et blonde plus que l'or fin :

« Votre amour qui est si cher,
faites-en don au Notaire
qui est né à Lentino... »

JACQUES DE LENTINO

(traduit par JEAN CHUZEVILLE)

---

e certo bene angoscio,
ch'a pena mi conoscio,
tanto forte mi pare.

Assai v'aggio laudato,
madonna, in molta parte,
di bellezze ch' avete.

Non so se v'è contato
ch' eo lo faccia per arte,
chè voi ve ne dolete.

Sacciatelo per signa
cio ch'e' voi dire a lingua
quando voi mi vedete.

Canzonetta novella,
va' e canta nova cosa :
levati da maitino

davanti a la più bella,
fiior d'ogn' amorosa,
bionda più ch' auro fino :

« Lo vostro amor, ch'è caro,
donatelo al Notaro,
ch'è nato da Lentino... »

ÉLIE HALÉVY

Le grand historien qui vient d'être enlevé subitement aux siens et à ses élèves, Elie Halévy, était venu à l'histoire par la philosophie. Auteur, dès sa sortie de l'École normale, d'une thèse sur la *Théorie platonicienne des Sciences*, d'ouvrages sur la *Formation du Radicalisme philosophique* (Bentham et son école), fondateur avec quelques amis de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, il abandonne vers la trentaine les études proprement philosophiques et se consacre à une *Histoire du Peuple anglais au XIXe siècle*. Après dix ans de travail paraît la première partie : *l'Angleterre en 1815* ; dix ans plus tard la seconde (*Du lendemain de Waterloo à l'avènement de Robert Peel*, 1830-1841) ; il ajourne le tome suivant qui devait conduire de 1814 à 1895 et, pour des raisons qu'il expose dans l'Avant-propos de son nouveau livre, donne, sous le nom d'*Epilogue*, l'histoire de l'Angleterre de 1895 à 1914 (I, *Les Impérialistes au pouvoir*, 1895-1905 ; II, *Vers la Démocratie sociale et vers la Guerre*, 1905-1914). L'ouvrage fait autorité dans le monde entier. Il est devenu classique et quasi populaire en Grande-Bretagne, où l'on en a fait il y a quelques mois une édition à bon marché. Demandez-le dans n'importe quelle Université d'Europe ou d'Amérique, vous le trouverez usé par le maniement quotidien des étudiants et de leurs maîtres.

L'*Histoire du Peuple anglais* confondit tout de suite les historiens professionnels par la sûreté de la méthode historique chez un auteur non formé par leurs disciplines. Les plus jaloux de leur spécialité reconnurent, un peu comme un scandale, que, pour la critique des textes et le sens du document, ce philosophe était leur égal. Quant à l'impartialité, Elie Halévy la poussait jusqu'à parfois oublier, de vrai, et non

par devoir de savant, ses préférences personnelles. Je n'oublierai jamais ce mot qu'il me dit un jour, et qui me paraît la charte de l'historien totalement évadé de lui-même : « Comment n'être pas impartial devant les plaidoyers des partis ? Ils ont tous raison. »

L'œuvre est l'histoire du *peuple* anglais au XIXe siècle, l'Angleterre, tient l'auteur, étant vraiment le pays « qui se gouverne lui-même, au lieu d'être gouverné par en haut ». Une autre de ses idées maîtresses est qu'elle est la nation où tout est tâtonnement instinctif, tolérance mutuelle et ajustement réciproque, sous l'action d'une armature morale et religieuse dont l'analyse est un des soins cardinaux de notre historien ; qu'en conséquence, les mots de réaction et de révolution y ont un tout autre sens qu'ailleurs, le peuple pouvant s'élever ici contre les abus gouvernementaux sans se croire tenu de s'insurger en même temps contre toute discipline spirituelle. Rarement comme en lisant de tels livres on a autant le dégoût des historiens de forum, qui ignorent toute la particularité des problèmes, se payent de généralisations purement verbales qui servent un parti. Inutile de dire que le forum peut être fait des salons les plus raffinés.

Une chose, due au tempérament philosophique d'Halévy, rend son récit hautement pathétique : le sens de la fatalité de certains grands événements, de leur transcendance par rapport aux volontés individuelles. Dans son dernier volume (*Vers la Démocratie sociale et vers la Guerre*), il déclare : « Ne nous laissons pas mystifier par le bruit que font les querelles des partis. En apparence, le parti unioniste est le parti de la résistance au socialisme, le parti libéral est le parti des concessions. En réalité, vidés l'un et l'autre de leur substance historique, il semble bien qu'ils cèdent, avec une unanimité où il entre plus de résignation que d'enthousiasme, à la pression des masses ouvrières. En apparence, le parti unioniste est le parti de la guerre, le parti libéral le parti de la paix. Mais quand le moment vient de voter les crédits que demande l'amirauté, que devient la division des deux partis dont aucun ne veut la guerre, mais qui cèdent inévitablement l'un et l'autre à la pression qu'exerce sur le pays la croissance de la flotte allemande ? Nous racontons un drame de la fa-

talité. » De cette forme de vision les dernières lignes du livre sont singulièrement expressives. Le 3 août 1914, au matin, sir Edward Grey adresse à l'ambassadeur anglais à Berlin un télégramme pour demander au gouvernement allemand la promesse, avant minuit, que la neutralité de la Belgique serait respectée. « Le gouvernement allemand, écrit Halévy, pouvait-il même répondre ? Déjà l'invasion de la Belgique avait commencé. La nuit vint, et l'Angleterre entra dans la guerre. » Je sais peu de mouvements aussi émouvants que cette constatation si simple de l'entraînement d'un grand peuple dans une effroyable aventure, hors de sa volonté, par la force des choses.

J'ai dit qu'Élie Halévy oubliait par moment ses préférences politiques. Elles ne laissaient point, certes, d'exister et il n'aimait guère les purs esthètes qui font plastron d'en être indemnes. Il semble qu'elles allaient aux conservateurs, la définition de ceux-ci comportant essentiellement, selon lui, le sens du progrès et des justes réformes. Il est très dur pour ce qu'on pourrait appeler, en tous pays, le trahison des conservateurs. Il applaudit Canning d'avoir su « diviser, bousculer, bafouer des gouvernements rétrogrades, médiocres et méchants, objets de mépris et de haine pour tous les cœurs généreux. » La générosité est, en effet, son propre. « J'étudierai, dit-il, avec toute la sympathie qu'il mérite cet effort d'une classe (la classe ouvrière) vers l'émancipation. » Cela ne l'empêche point, d'ailleurs, de dénoncer le danger que présente à ses yeux, pour l'ouvrier lui-même, le dogme prolétarien. Aussi bien flétrit-il toutes les philosophies de la violence, celle de gauche comme les autres. Évidemment il lui répugne de constater que certaines revendications n'ont jamais pu obtenir satisfaction par les voies de la douceur. De même, surtout depuis qu'il a vu la guerre, place-t-il au-dessus de toutes choses l'intérêt de la paix. Il lui eût été pénible de convenir que la paix peut être pire que la guerre quand elle consiste à tout céder aux nations de proie et à préparer le triomphe universel de leur système moral.

En publiant son *Epilogue*, Halévy déclarait qu'il ne regardait point cette période de 1895 à 1914 comme appartenant à l'Histoire de l'Angleterre au XIXe siècle, celle-ci se termi-

nant pour lui en 1895, avec l'ère victorienne, centre de gravité de son étude. Il annonçait le volume futur, qui devait donc exposer l'histoire de cette nation de 1841 à 1895, en ces lignes qui, tracées cinq ans avant sa mort, deviennent d'une cruelle résonance : « Notre tâche, à laquelle nous sommes impatients de revenir pour y consacrer ce qui nous reste de force et d'années, c'est d'écrire l'histoire de cette grande époque au cours de laquelle le peuple anglais s'abandonna à la magnifique illusion d'avoir découvert dans la liberté tempérée — non seulement pour lui-même mais pour tous les peuples, s'il en était, qui auraient la sagesse de suivre son exemple — le secret de l'équilibre moral et de l'équilibre politique. » La magnifique illusion ! Tout l'idéal d'Élie Halévy, et d'une partie de sa génération, est là, ainsi que la noblesse de son désenchantement devant la barbarie montante de l'Europe d'aujourd'hui.

Je vois encore Élie Halévy dans son oratoire de Sucy. Je revois cet homme grand, mince, élégant, type parfait du républicain aristocratique. Je le revois si simple, si peu pontifiant, si dédaigneux, sans aucune forfanterie, des honneurs auxquels il était comme assigné, si exempt d'amertume devant tels historiens habiles et brillants et le fracas de leur gloire. Quand je constate une fois de plus, en relisant ses livres, combien cette simplicité couvrait de savoir, de travail désintéressé, de hauteur de vues, d'idées personnelles, je pense qu'il m'aura été donné, une fois au moins dans ma vie, d'approcher un grand patricien de l'esprit et du cœur. De tels hommes consolent de la race humaine.

JULIEN BENDA

NOTES

LES ESSAIS

LA PHILOSOPHIE DE JULES LEQUIER, par *Jean Grenier* (Belles-Lettres).

Ce livre est une thèse universitaire, exécutée selon les lois du genre, lesquelles, obéies par un homme de sens et de goût, tel que Jean Grenier, donnent des résultats excellents.

Jules Lequier est depuis longtemps connu parmi les philosophes à cause du grand cas que faisait de lui Renouvier. Quelques mots, cités par celui-ci : « Faire, et, en faisant, se faire », ont longtemps paru l'énigmatique épave échappée à un désastre personnel. Depuis une trentaine d'années, l'attention s'est portée sur l'énigme, et Jules Lequier est devenu un objet d'étude : B. Jacob le prit pour sujet d'un de ses cours, resté inédit ; Prosper Hémon prépara une biographie, restée inachevée. Les ébauches et les notes en sont aujourd'hui déposées à la bibliothèque de Rennes. En 1920, quelques fragments de Lequier furent imprimés par *La Revue de Métaphysique et de Morale*, entre autres, les admirables pages intitulées : *La Feuille de Charmille.* Enfin, grâce à Jean Grenier, nous possédons un travail complet sur la pensée, sur l'histoire de la pensée de Lequier ; volume auquel Jean Grenier en ajoute un deuxième, recueil de textes inédits, intitulé : *La Liberté.*

Ainsi sort enfin de l'ombre où elle était restée singulièrement retenue, une haute figure du XIXe siècle, un de ces esprits si rares, qui, dans l'ordre de la métaphysique, inventent.

Dans la thèse de Jean Grenier, Renouvier a grande part. Les deux hommes ne sont pas séparables, et Jean Grenier nous donne le récit sans adjectif, très attachant dans sa nudité voulue, d'une très étonnante amitié intellectuelle. Encore vaudrait-il

mieux parler de culte que d'amitié. Car l'amitié est un partage, et ce qui caractérise les rapports qui existèrent entre Lequier et Renouvier, ce n'est pas le partage, c'est l'attention passionnée portée par l'un sur l'autre, par Renouvier sur Lequier, déférente et passionnée à tel point qu'elle mérite le nom de culte.

Renouvier, languedocien, et Lequier, breton s'étaient rencontrés, aux environs de 1830, à l'École Polytechnique. Renouvier, doué d'une grande force constructive et didactique ; Lequier, doué d'une grande force analytique et méditative ; Renouvier, destiné à tenir la plume, sans faiblesse, jusqu'à la 80e année ; Lequier, infiniment exigeant pour lui même, lent à produire, destiné à ne jamais imprimer une ligne, et à disparaître à 48 ans après une vie traversée par des orages nerveux qui souvent le courbèrent, et enfin le brisèrent.

Lequier, sans Renouvier, aurait vécu en vain, faute de s'être exprimé. Renouvier, militant passionné, doué d'un sens aigu de la réalité métaphysique, s'attacha à son camarade comme un homme altéré s'attache à une source. En ces années où les problèmes philosophiques, sauf pour très peu (Cournot, Comte, Ravaisson) étaient en France un thème pour l'éloquence, Lequier discerna, entre tous, le problème de l'affirmation. D'où vient que l'homme est capable de choisir, d'affirmer, de croire ? Cette capacité, conclut-il, est liée au vouloir ; il y a donc primat de la volonté sûr la pensée.

Ce problème, aux environs de 1835 — Lequier alors avait vingt ans — appartenait à lui seul. Il le couvait, avec ses conséquences infinies, depuis ce jour de sa petite enfance, où, portant la main sur une feuille de charmille, il était demeuré immobile, main suspendue, frappé par ce fait immense qu'il dépendait de lui, et de lui seul, que cette feuille continuât ou cessât d'exister ; qu'un geste dont il était maître, pût changer la figure de l'univers. Cette vision intellectuelle, écrite par Lequier, est une page digne de figurer dans les anthologies de la méditation.

Ecoutant la parole (incomparable, affirme-t-il) de Lequier, Renouvier adopta la découverte de son ami, et commença de méditer, comme il fera toute sa vie, sur les perspectives d'un univers discontinu, çà et là renouvelé par des commencements absolus, qui sont des actes. Homme de méthode, il conduisit sa méditation, comme sa vie, avec ordre. Lequier, cependant, la poursuivait dans le désordre, rebelle aux emplois, dépensant enfin,

sur un coin de terre breton, et réduisant à rien, un patrimoine modeste.

Catholique fidèle, Lequier se trouva conduit à aborder des problèmes de théologie qui, à Renouvier, semblaient creux. D'une part, il y a la liberté de l'homme ; d'autre part la prescience de Dieu. Comment est-il possible de penser l'opération simultanée de cette liberté et de cette croyance ? Là, Lequier rencontra le problème de l'infini, et esquissa, pour donner autorité à l'acte libre, une critique de l'infini. A cette critique, Renouvier fit grande attention. Il ne se lassait pas de suivre le travail de son ami. Le travail épuisant précipita Lequier dans des crises nerveuses si graves, que les médecins, en 1847, parlèrent de démence. Renouvier n'accepta pas ce diagnostic prononcé par des professionnels sans tact. Le mal de son ami, affirmait-il, était un vertige métaphysique, dont il fallait chercher la source dans les paradoxes de la notion d'infini. Lequier était voué par nature aux problèmes. Sa mort même fut et demeure une énigme. Survenue en 1862, elle reste, quant aux intentions, un problème. Harcelé de soucis et d'angoisse, Lequier annonçait à tous son désir de mourir. Un jour, on le vit entrer dans la mer (il était fort et hardi nageur), et nager droit devant lui. On cessa de le voir, on l'entendit crier, Lequier avait disparu. Suicide ? Noyade ? Qu'on imagine là-dessus les commérages de Saint-Brieuc ; la vie de Lequier n'avait pas d'autre cadre. Saint-Brieuc conclut au suicide. On devine que Renouvier fut d'un autre avis. Il n'admettait pas que son ami et maître relevât des notions communes, que le vocabulaire commun lui fût applicable. Pas plus qu'il n'avait admis la folie, il n'admit le suicide. Il se souvenait d'une confidence de Lequier, qui lui avait dit : « Si je me trouve dans une situation désespérée, je nagerai tant que j'aurai des forces et, *si Dieu veut me sauver alors, il me sauvera.* » Il avait donc cette espérance que Dieu ferait un miracle pour lui. Peut-être même, pensait Renouvier, Lequier poussait-il l'orgueil jusqu'à penser qu'il méritait un miracle de Dieu. Lequier avait voulu, précisait Renouvier, *tenter Dieu.* Il était mort, victime d'un prodigieux défi.

Accordons que le mot suicide est un passe-partout qui signifie un acte de colère ou un acte de dégoût, le plus ferme courage ou la folie. Plotin, à la fin de la 1re Ennéade a très bien parlé des diver-

sités du suicide. Il blâme ceux qui se détruisent par fer ou poison, c'est-à-dire par chagrin ou colère. « Il ne faut agir ainsi », dit-il, parce que, « tels nous sommes en sortant, tels nous serons jugés. » Or, un homme occupé à fendre les flots jusqu'à la limite de ses forces se met lui-même dans une disposition intérieure telle qu'il peut, selon l'atticisme de Plotin, « sortir ».

Dans ce livre que nous ne faisons qu'effleurer, Jean Grenier indique les vues profondes qu'on trouve dispersées dans les notes de Lequier : L'essence du temps est métaphysiquement autre que celle de l'espace ; les lois de la nature sont des lois statistiques... Charles Renouvier n'y fut pas attentif, et personne n'en a rien su ; personne n'a vu en Lequier l'initiateur d'une métaphysique catholique. Jean Grenier le compare « à un mort respecté... dont on n'aurait pu lire le testament et dont on n'exécuterait pas les volontés ».

Il y eut là une infortune intellectuelle dont un ami de Lequier, Le Gal de la Salle, donne cette explication : « Il y avait défaut de coordination dans le jeu des facultés de Lequier. Une partie de ses forces s'épuisait en hésitations douloureuses, et le produit effectif de son activité n'était pas proportionné à la puissance de l'effort. Il a laissé des pages dignes des plus grands penseurs. Il n'a pas pris rang parmi eux. »

On regrette, en fermant le livre de Jean Grenier, la réserve qu'il s'est imposée. Sa prose, modèle de style nu, décourage la louange même. On s'en impatiente un peu, et on voudrait que l'auteur prît le soin d'écrire, comme il ferait si bien, le bel essai qu'il laisse sous-entendu dans les marges blanches de sa thèse. Prenons la chose en bonne part. Je me souviens avoir vu Péguy parcourir un imprimé, et puis dire brièvement en détournant les yeux : « Ça manque d'interligne. » Le livre de Jean Grenier abonde en interligne.

DANIEL HALÉVY

***

ESSAI SUR LE TITANISME DANS LA POÉSIE ROMANTIQUE OCCIDENTALE ENTRE 1815 et 1850 par *Václav Černý* (Éditions Orbis, Prague).

A qui considère les seuls problèmes d'expression, il est sans doute possible de maintenir l'opposition du classicisme et du

romantisme et même de la généraliser en définissant tout classicisme comme un romantisme maîtrisé. Mais, dès qu'on envisage la totalité des rapports de l'homme et de l'œuvre, il faut opposer avec M. Weidlé, le romantisme à toutes les autres écoles réunies. Car là, l'écrivain engage la personne entière, tient la réussite esthétique pour accessoire et assume une responsabilité morale. Il ose user, dirait-il, de son âme immortelle.

Cette formule est déjà une définition de l'état d'esprit titanique dont M. Černý s'est attaché à retracer l'enfance entre 1815 et 1850 et qui manifeste si nettement qu'à cette date la littérature proprement dite fait brutalement place à une toute autre activité, qui n'est plus littéraire que par tradition, commodité ou aveuglement. L'importante contribution de M. Černý déçoit souvent : son volume est disproportionné à sa substance. Les citations sont trop fréquentes, trop longues, empruntées par surcroît aux œuvres les plus lues. La majeure partie de l'ouvrage se compose ainsi d'une suite d'études superficielles, comme il était inévitable, et néanmoins étendues, ce qui devait être évité, aux grands écrivains (Byron, Shelley, Leopardi, Vigny, Hugo) qui ont le plus constamment demandé compte au créateur de l'injustice de la création et lui ont opposé l'homme souffrant et militant, le juste impuissant et non résigné. On eût aimé voir ces généralités remplacées par des analyses minutieuses du mouvement lui-même pris dans son ensemble et par une enquête d'un plus large champ : on pouvait assez facilement faire fourmiller les noms et les œuvres. Dès qu'on s'attache à faire l'histoire d'un fait de civilisation, le nombre est plus probant que la qualité, la structure fine du phénomène plus éloquente que les sommets de la courbe.

Au contraire, l'ampleur de vue de l'auteur est vivement appréciable : c'est bien ouvrir la question qu'opposer en introduction la thèse de Kant sur l'autonomie de la personne morale et celle de Joseph de Maistre sur la réversibilité des mérites, comme c'est bien indiquer les prolongements lointains du débat que montrer l'aboutissement du titanisme chez Nietzsche et Dostoïewski, encore qu'il faille surtout louer sur ce dernier point la bonne intention. On saura enfin gré à M. Černý d'avoir pensé à relier l'évolution des idées et la transformation contemporaine de la société, d'avoir distingué que la révolte métaphysique doublait un malaise social : « Il existe entre Dieu et l'homme un conflit pareil à

celui entre l'homme et la société. L'homme aspire à se créer une personnalité autonome et unie, à s'individualiser, la société par contre tend à l'uniformiser : elle demande qu'un homme soit avant tout un membre de son corps à elle... » Aussi l'attitude du titan est-elle non seulement anthropocentrique, mais encore *centrifuge* ; Il veut soumettre « son milieu à l'influence rayonnante de sa personnalité ».

Il est regrettable que M. Černý n'ait pas développé cette partie de son travail, qui reste à l'état d'indication rapide et schématique. Il a mal aperçu le phénomène essentiel : comment la nouvelle génération d'écrivains s'est trouvée *isolée* dans une société qui ne lui faisait pas place et comment elle a retourné contre elle le meilleur de ses forces. Il y a sur ce point dans de Maistre des pages qu'on croirait écrites aujourd'hui et qu'il importerait de citer, ne fût-ce que pour montrer l'extrême actualité de cette fermentation, souligner l'identité des situations et avertir d'une possible analogie de destin. Il faudra bientôt saluer avec effroi ou enthousiasme la naissance d'un nouveau titanisme, singulièrement plus vorace, plus actif, plus réaliste, situant bien les problèmes sur le plan qu'il faut. Il n'est pas inutile que ceux qui sont désignés pour la relève, s'instruisent de l'exemple de leurs aînés. Aussi bien ne sont-ils pas gens à négliger leur instruction.

ROGER CAILLOIS

***

NOTES SUR LE MAL par *Pierre Ayet* (Cahiers du Sud).

Bien curieux petit livre, sincère, vigilant et sain, dont il serait à souhaiter qu'il tombât sous des yeux peut-être plus malins, plus savants sans doute, certainement plus « installés », qu'il pourrait dessiller, ou du moins fort troubler.

La thèse, c'est que notre mal, et nos maladies, viennent de la séparation de la raison pure d'une part, et de l'esprit de la nature (c'est-à-dire de l'instinct) de l'autre, d'avec le cœur et l'intelligence, liés, connexes, qui ne sont que des manifestations diverses de notre vitalité essentielle. Vitalité d'ailleurs spécifique de l'homme, car la « conscience... en fait le seul être qui ne soit pas entièrement raisonnable ».

Son intérêt, c'est de *situer* à merveille le problème de l'homme, et notamment de l'homme moderne, être double, fait de nature

et de recréation dont la volonté, si elle veut être saine, doit poursuivre la nature. Son courage, de ne soumettre cet homme à nulle fatalité, que ce soit celle de la Chute, ou celle du Progrès, et de lui laisser constamment à lui-même la responsabilité de son bonheur ou de son malheur. Son originalité consiste à conserver un sens remarquable du concret, et même du discret, dans une passion authentique de l'absolu et de l'éternité, qui loin d'être infinis, sont la forme des formes, et la perfection même. On voit aussi sa faiblesse, qui est de ne point approfondir la nature de cette « imperfection » humaine ; elle lui apparaît tout ensemble comme une déchéance de la créature et une chance de la création...

Mais il faut lire ces *Notes* pour admirer, vraiment, l'extraordinaire et tranquille assurance de ce livre de début, son absence de complaisance et de polémique, la façon dont il sait réjuvéner le vocabulaire, je ne dis pas de l'Ecole, mais de la Pensée même, et parfois de véritables créations de mots. Par exemple, M. Ayet appelle « parasitisme » cette réalité psychologique, sinon métaphysique, que l'Eglise exprimait autrefois sous le nom de chute, Pascal de divertissement, ou Kassner d'indiscrétion. Et son analyse si fraîche du parasite, non contente de témoigner d'un esprit grand ouvert sur le monde fait songer que le mot qui fait image n'est qu'un mot « bien situé par rapport à la pensée » — et que rien n'est plus sot que l'expression consacrée : « ce n'est qu'une question de vocabulaire ».

M. Ayet, qui est un marin, commence par le hâle et le dépouillement. Le ton dont il use ne supporte pas le moindre soupçon de ressentiment — au contraire de celui du faux solitaire, d'Alain Gerbault par exemple.

Oserait-on pourtant lui conseiller de ne pas abuser de sa naïveté (ainsi lorsqu'il écrit que le singe fut créé « sur le modèle de l'homme »), ni de redouter la confrontation à des pensées étrangères, même connexes ? Il est de taille à supporter l'épreuve, et n'a nullement à spéculer sur la virginité. S'il prend ainsi ses mesures, et s'il va jusqu'au bout de sa pensée, je m'assure qu'elle paraîtra bien plus paradoxale et *vraie* qu'il ne peut encore lui-même se l'imaginer.

A. M. PETITJEAN

***

LE ROMAN

LA GALOPINE, par *Roger Breuil* (Éditions de la *N. R. F.*).

Les personnages de *La Galopine* ne sont pas de ceux que l'on croise de hasard et qui tiennent dans le temps d'une rencontre et d'un souvenir. Si jeunes au départ, c'est du fond d'un passé qu'ils viennent vers nous. Si mûris à l'arrivée, c'est d'avenir qu'ils nous parlent.

Les aventures qu'ils courent, dont quelques-unes surprenantes, sont peu nombreuses et connues seulement par fragments. Leurs relations avec d'autres êtres, capitales en tant qu'expériences (et peut-être sentent-elles un peu trop l'expérience) ne forment, à l'échelle de l'ensemble, que des épisodes. Cependant nous ne saisissons à chaque moment ces personnages que lestés d'un poids très évident de durée.

Si je veux m'expliquer cette impression, je la trouve liée à une autre : pour prompts à l'action que soient Léon, Gérard ou Jeanne — si folle et si sage — jamais il ne se sentent complètement exprimés par la décision ou l'accomplissement de l'acte, ni même par l'atmosphère mentale qui entoure sa naissance. On dirait que, s'efforçant d'ouvrir des portes, ils se demandent où prendre la clef ; la clef brille-t-elle une seconde dans leurs mains : ils ne savent à quelle porte s'attaquer. Toujours, l'un au moins des paramètres de leurs variations se trouve hors d'eux-mêmes, et de leur portée. Ainsi m'expliquè-je cette terrible épaisseur qu'il leur faut traverser pour se rejoindre eux-mêmes.

Tout ce support spirituel demeure, il faut le dire, à peu près implicite. L'idée de Dieu n'apparaît pas avant le milieu du livre et nous ne la croisons guère, et si vague, plus de quatre fois en tout. Qu'un personnage tourne à la dévotion déclarée, l'auteur ne lui épargnera pas les ridicules. Voici comment deux amants échangent, pour la première fois, leurs préoccupations mystiques :

« .....Gérard dit encore :

— Il faudrait que tout le monde reconnaisse ça au lieu de le cacher. Alors on pourrait s'entendre. Mais personne ne s'en occupe.

— Nous, dit Jeanne. »

Ces lignes sont exactement les dernières du livre.

Sans doute est-ce par les entrelacs judicieux des dialogues, des mouvements, et des circonstances que l'auteur met à jour ces caractères. Mais le sens de ces départs et de ces retours, c'est le rythme, la coupe et l'éclairage du récit qui nous le délivre. Certains épisodes, comme celui où Gérard contemple, au cours d'un raid en avion, la mort de très près, sont composés comme des stances. Les strophes décrivant les faits révolus alternent avec leurs commentaires actuels, et parfois c'est la glose qui annonce l'événement et parfois c'est le fait qui éclaire son interprétation. En d'autres passages, l'auteur s'attarde minutieusement sur une situation d'attente, et saute tout à trac par-dessus l'action violente qui la résout. Si bien que l'importance et la réalité du geste sont reportées au delà du geste.

Cette espèce de contre-point donne sa mystérieuse densité à la narration. On dirait que nous allons y découvrir, toutes pénétrées les unes par les autres, des couches superposées de vie et de rêve.

Ai-je assez dit que ce livre est beau ?

On pouvait trouver dans *Les uns les autres* plus de fraîcheur, mais aussi plus d'embarras ; dans *Augusta* plus d'unité, mais moins d'ampleur. Nous savions que M. Roger Breuil avait quelque chose à dire. Voici qu'il commence à le dire avec force et netteté. Nous voyons à plein de quoi ses dons sont capables : un dessin serré, sévère, fidèle, où s'articulent sans artifice les branches infinies de la courbe.

JEAN VAUDAL



FAUX-PASSEPORTS, par *Charles Plisnier* (Corrêa).

On sait, ou l'on a le droit de supposer, que M. Plisnier, peignant des agitateurs et des révolutionnaires, parle de ce qu'il a connu de très près. Mais ce n'est pas d'histoire qu'il se pique. Les actions qu'il nous rapporte — réelles, nous dit-il, mais démarquées pour de très louables raisons — ne lui sont que le moyen de nous livrer des âmes. Des âmes, l'auteur entend par là le plus « profond » des « consciences » et des « instincts » mais aussi, bien entendu, des caractères.

On se souvient de la manière patiente qui, dans *Mariages*, nous dévoilait peu à peu, et comme par approximations successives, les personnages. Elle trouve son application naturelle dans ces cinq récits, dont l'unité est évidente.

Le narrateur, qui est censé avoir joué un rôle actif dans la subversion internationale, croise de belles figures sur sa dangereuse route. A travers les obstacles que dressent la méfiance ou la pudeur, il cherche et trouve lentement le secret héroïque (et pour l'un d'eux : infâme) de ses mystérieux compagnons.

Lentement... C'est ici que commence ma résistance, et je m'en excuse. Je vois bien que tant de savantes précautions sont utiles à l'effet dramatique et sans doute à la vérité. Si dès les premières lignes je devine qu'Alessandro Cassini sera obscurément poussé à la trahison, si je ne doute pas qu'Iégor saura donner au Parti beaucoup plus que sa vie et jusqu'à son honneur de militant, et si, nonobstant, je me laisse jusqu'au bout prendre à la narration — j'applaudis.

J'applaudis, mais non sans malaise. Je ne demande qu'à être ému et je sens bien que, réduites à leur schéma, ces figures ont bien de quoi émouvoir. Je reconnais leur beauté sommaire. Sommaire, oui, et je tiendrais quitte l'auteur s'il me la donnait pour telle. Mais tant de préparations, tant d'appels du pied à chaque tournant ! On dirait que M. Plisnier ne se sent jamais tout à fait à la hauteur de son sujet, ni son style à celle de sa ferveur, ni ses mots à celle de son style... C'est toujours un ton tendu, volontairement pathétique, d'une simplicité raccrocheuse, où l'élégance ne s'accepte que solennelle et la vivacité que fulgurante.

Comment ne pas douter, à force, si tout cet appareil ne cache pas des *trompe-l'œil*, de fausses perspectives et sous tant de sombres astragales des murs parfaitement nus ? Notre déconvenue est d'autant plus grande qu'après tout nous aimons bien les murs nus, et savons apprécier leur grandeur...

Peu de livres autant que *Faux-Passeports* m'ont donné une si belle soif de relire quelques phrases de Stendhal. On me comprendra si je cite M. Plisnier :

> Ces figures détachées d'une épopée, d'où vient que, pour les évoquer, j'ai pris le ton de l'élégie ?...
>
> Ah, je délire. Est-ce qu'il me pèse tant, cet adieu ?...

Lorsque Iégor demande, avec un bien rassurant bon sens, si telle attitude ne vient pas

d'un goût de briller. Et ne me dites pas briller pour qui ? Car on peut se donner en spectacle à soi-même.

Si le narrateur ajoute aussitôt :

J'admirais cette intelligence ramassée, cette lucidité diabolique, cette audace sans scrupule.

je souris d'abord. A la longue, je m'irrite.

Que si je dois prendre ces récits pour des documents psychologiques, à verser aux dossiers historiques, ma méfiance s'accroît encore.

Le cas d'Iégor, pour sublime et vraisemblable qu'il paraisse, ce n'est pas lui qui peut retourner les étranges procès de Moscou et nous livrer leur envers. Nous sommes ici dans un autre domaine. Certes le romanesque peut bien se l'annexer mais il y faut une ouverture, une sûreté, une variété de moyens que nous ne voyons pas à M. Plisnier. Ce n'est pas de propos délibéré qu'il brouille les cartes, mais s'il n'a trouvé que du cœur dans son jeu, va-t-il nous persuader que le cœur c'est toujours l'atout ?

JEAN VAUDAL

***

BOURG-LE-ROND par *A. Curvers* et *S. Sarrazin* (Editions de la N. R. F.),

La petite ville de Bourg-le-Rond, en Ardennes belges, mènerait la plus silencieuse des existences si, un jour...

Il importe peu que le récit s ouvre sur la construction d'un grand barrage, ce n'est pas *un* événement, ni *une* volonté, qui bouleversent *Bourg-le-Rond* et le transforment en ville sainte où les pèlerins, avec les journalistes et les marchands, affluent. Chaque page s'alimente d'un foisonnement continu de faits et de conséquences enchevêtrées, et si intelligibles, cependant, que le vocabulaire le plus simple qui s'offrirait pour en parler du dehors serait peut-être celui de la physique des ondes : sources, propagation, phases, interférences, résonances, etc...

Que l'on se rassure, rien d'abstrait ou de mécanique dans ce récit savoureux. Il tient à la fois du caquetage de province, du rapport de police et du mémoire d'archiviste. On y respire, en outre, je ne sais quel parfum de cocasserie aimable et réfléchie.

Intrigues et hasards, zèle et lapsus, manœuvres de la finance, plans de l'évêché, réactions de la politique communale, interventions des ambassades et jusqu'aux plus inattendues incidences de la poésie et de l'espièglerie : Sainte Brande est apparue à deux enfants, leur a parlé... Que l'on me pardonne de ne pas mieux résister aux plaisirs de l'énumération. Comment le pourrais-je alors que le souvenir que laisse d'abord cette lecture est celui d'une singulière *abondance*. Si je cherche plus avant, le mot qui m'arrive pour louer est celui de *naturel*.

Abondance et naturel, on voit bien pourquoi ce récit, bâti sur une donnée unanimiste, ne saurait guère faire songer aux constructions autrefois (et encore) chères à Jules Romains. On assiste cependant dans ce livre à la naissance et à la vie d'une erreur de fait, sans que jamais cette analyse tourne à la démonstration. On y trouvera aussi, si l'on y tient, les éléments, mais pittoresques, d'une physiologie du témoignage. Et bien d'autres choses encore. Toutefois je crois que l'on aurait tort de s'exagérer la valeur d'enseignement ou de découverte de cette histoire. Je suis sûr que les auteurs ne sont pas plus portés à cette sorte d'exagération qu'à aucune autre.

Il va de soi que ce genre de réussite implique une grande justesse de ton et une sorte de perpétuel à-propos. Je les sens presque partout, mais non partout. Telle tirade de l'institutrice est un peu trop savante et tel mot d'enfant un peu trop favorable au développement des péripéties. Ces taches ne tirent guère l'œil. L'on doute même si elles ne sont pas les bienvenues. On dirait qu'elles rassurent. Et peut-être avait-on quelque besoin de se rassurer car l'abondance et le naturel ont des voisines assez gênantes qui pourraient être ou la facilité, ou la vulgarité.

JEAN VAUDAL

***

LA POÉSIE

LE HOLLANDAIS VOLANT, par *Jean Cayrol* (Les Cahiers du Sud).

Ce n'est qu'une aventure de reflet, un écho
Comme peuvent en avoir les plus désertes étoiles,
Ce n'est qu'un seul regard
Sur notre vaisseau que les eaux déforment peu à peu.

Avec leurs rythmes instables, leur balancement indéfini, leurs images évanouissantes, les vers de ce poème roulent et dérivent vers un horizon de buées extrêmes où l'on pressent la fin de la perception et de la mémoire, pays de la vie perdue ou d'une vie commençante. Une « torpeur mortelle » pèse sur les eaux lourdes de notre stage charnel ; des voix parlent et on ne sait lesquelles, entrecoupant le battement de la houle, la lente cadence d'une respiration cosmique sur laquelle palpite et s'étouffe le vol de grands oiseaux de cendre. Des « marins pionniers de la mort » sont partis dans cette navigation blanche, fiévreuse et solennelle, mais ne sont pas arrivés, victimes d'un naufrage dont on ne sait s'il a déjà eu lieu ou s'il va se produire, perte ou salut, engloutissement ou résurrection. Jusqu'à ce qu'enfin, tout enveloppé de la vapeur des plus pâles mirages, ayant traversé « le crépuscule humain », le navire débouche dans une zone où s'annonce un commencement d'aurore, certaines irisations merveilleuses, lointaines encore et indicibles.

M. Cayrol s'est épris d'un mythe que son caractère et surtout son usage et même son usure rendent merveilleusement propre à recevoir une signification seconde et à servir aux explorations que tente la poésie moderne. Mythe qui a fourni le sujet de tant d'œuvres célèbres qu'il s'est dépouillé maintenant de son sens primaire et que le poète peut aujourd'hui, en négligeant les événements et le contenu pittoresque de la fable, l'utiliser comme un pur cadre mental tout en bénéficiant de la connivence d'un lecteur déjà instruit et, si l'on veut, « initié ». La légende du Hollandais Volant, enrichie par les âges, gréée de rêves et des visions de la poésie mystique du Nord, peut démarrer maintenant en emportant une pensée créatrice toute tendue vers quelque au-delà et qui ne suit les voies de l'art et de la conscience que pour apercevoir à leur extrémité les mirages du mystère. M. Cayrol, s'affranchissant de tout élément narratif, chante à voix presque basse cette navigation d'un vaisseau traqué par le néant et altéré de rédemption, qui traverse l'univers visible, les mers froides, la ceinture fabuleuse des Tropiques, les souvenirs obsédants, les sueurs et les lourds reflets de la terre pour s'avancer, vers « la souriante tempête » qui le brisera :

Et nous serons, Seigneur, l'épave que tu préfères
Coquille où l'on entend les derniers cris de la vie

Le poème se termine par cette image semblable à celle dont se sert Al Halladj qui voit « demain à la marée de la résurrection, les coquilles jetées sur le sable (où elles s'ouvriront et mourront, découvrant leur perle »). Mais le mystique de Bagdad parvenu au plein de la certitude et de l'union considère l'instant humain du côté de la vie transfigurée : la poésie ne parvient pas à ce faîte, à cet état plénier : la nef où navigue le Hollandais ne peut que pousser jusqu'à ces bords si souvent hantés par le somnambulisme d'un Coleridge ou d'un Edgard Poe. Plus positif, moins soumis à l'enchantement, M. Cayrol a cependant respiré dans le *Dict de l'Ancien Marin* et dans *Eleonora*, l'atmosphère des extrêmes possibilités et de la suprême fonction de la poésie ; il a senti le souffle de cette « fantaisie », ou folie, première haleine du Tout créateur où les objets incessamment naissent et meurent, s'engloutissent et revivent. Telle est la brise qui pousse son Hollandais vers ces confins où flottent des « ombres d'ombres », ces « fancies plutôt psychiques qu'intellectuelles » décrites dans le fameux seizième chapitre des *Marginalia*. La poésie de ce marin est bien celle des rêveurs éveillés qui « dans leurs brumeuses visions attrapent des échappées de l'éternité et frissonnent en se réveillant de voir qu'ils ont été un instant sur le bord du grand secret [1] ».

GABRIEL BOUNOURE

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

GÖSTA BERLING, par *Selma Lagerlöf*. Traduction intégrale de *T. Hammar* et *M. Metzger* (« Je Sers »).

Le monde entier connaît la geste de cette communauté de sans-foyers, d'âmes sauvages et musiciennes, les douze « Cavaliers » d'Ekeby, qui régnèrent d'un Noël à l'autre sur la province du Warmland, s'étant juré de ne rien accomplir d'utile ni de raisonnable. Voici l'histoire, traduite toute entière pour la première fois en France [2]. Six cents belles pages aux vastes marges,

1. Le livre porte la tache de plusieurs fautes d'orthographe qui prouvent que l'auteur, corrigeant ses épreuves, n'a pas veillé au grain avec la vigilance que l'on doit avoir quand on prend le quart.

2. On n'en connaissait jusqu'ici qu'une adaptation abrégée, selon la coutume détestable qu'appuient nos préjugés classiques et les problématiques nécessités du commerce le plus mal compris.

papier moelleux, caractères magnifiques, tout cela digne du chef-d'œuvre épique de la littérature moderne.

Kipling mort, il ne reste que Selma Lagerlof pour nous raconter des histoires, des histoires inventées, impossibles, caracolantes et gracieuses, réalistes et romanesques, pleines de malices et de profondes audaces. Des histoires que l'on croit intégralement parce qu'elles nous sont données pour ce qu'elles sont, des fables. Nos romanciers, terrorisés par une sadique « défense d'inventer », s'épuisent à rechercher le vraisemblable, en même temps que l'exceptionnel. Pour faire vrai, ils imitent la vie. Mais la vie est toujours ailleurs, en train de s'inventer différente. Elle n'aime que celui qui se moque d'elle et qui n'en fait qu'à ses façons. Elle aime les grands rhétoriciens de l'imagination fabulatrice. Elle se précipite avec fougue dans leurs pièges les plus évidents. Elle adore se laisser attraper dans les *figures* qu'une Lagerlof s'amuse à rajeunir tour à tour : une au moins par chapitre [1], et à chaque fois le coup est bon. Vous partez en pleine convention romantique, populaire carte postale. Mais voici que la vie s'y prend, fait sauter le cadre, envahit tout à grands bonds émouvants, et l'auteur s'esquive prestement avec une bonne espièglerie, pour vous laisser à votre joie ou à vos larmes. Il y a quelque chose de « glorieux » — au sens baroque, impertinent et emphatique du mot — dans la virtuosité et les malices de ce génie de la fable nordique. Lagerlof ou la gloire de conter ! Jusqu'au moment où l'imagination, ranimant les grands rythmes naturels, libérant les vertus et les vices des entraves du respect humain, nous jette dans le grand jeu du péché et de la grâce, et se confond avec la Charité. Imaginer, à ce degré, c'est déjà presque pardonner au monde. C'est le placer sous la lumière fantastique de la Promesse, au point où tout se renverse, où le ciel s'ouvre sur le châtiment, où le démon découvre que son œuvre a libéré les hommes de leur bonheur, et la vie de l'obsession de vivre. Cette année folle, inaugurée par un traité avec le diable, vient mourir dans la nuit de Noël au rythme familier des marteaux de la forge rebâtie. Les Cavaliers, « appelés à faire vivre la joie

1. Descriptions, rétrospections, coups de théâtre, contrastes, exagérations soutenues, coïncidences, catastrophes naturelles, et tous les emplois de la fable suédoise : trolls, sorcières, belles jeunes filles courtisées par des héros, épousant des benêts, vieux pasteurs ivrognes ou avares, demoiselles de compagnie sentimentales, maîtres de forges vendus au diable, etc.

dans le pays du fer, à l'époque du fer » nous ont appris à leur façon « les riches alternances de la vie ».

Mais c'est aussi au peuple entier qu'ils ont appris sa gloire quotidienne. Rien de plus profondément *moderne* que cette légende, malgré toutes ses romances et ses idylles d'une pureté dramatique. Les forges, les charrois de minerai, le trafic des chalands, l'économie agraire, tout cela ne joue pas un moindre rôle que la nature, les ours et les trolls des forêts, dans les exploits des Cavaliers. Ce n'est pas du réalisme socialiste, c'est la réalité sociale plus toutes les autres. Et l'amour d'une femme pour son peuple, au lieu de ces vantardises en service commandé d'oudarnikis plus ou moins décorés.

Selma Lagerlof est la seule femme de la littérature européenne dont le génie ait eu la force de recréer un pays tout entier, avec ses classes et ses institutions, ses armes, ses charrues et ses machines, ses légendes, son histoire, sa morale et sa foi. On peut penser que l'inscription qu'on lit au Pavillon de la Suède éclaire à sa façon les arrière-plans de ce miracle : « Il y a mille ans que le peuple suédois est son propre maître. Tous les Suédois, hommes et femmes, jouissent des mêmes droits politiques ».

DENIS DE ROUGEMONT

***

KATHERINE MANSFIELD, par *May Lilian Muffang.*

Voici une œuvre sincère et délicate, dont le mérite est moins d'avoir révélé des aspects inconnus de l'auteur du *Journal* et des *Lettres*, ou d'avoir clarifié certains épisodes biographiques, par exemple ceux de la maternité de Katherine ou de ses relations avec Carco, que de nous apporter une synthèse de la production mansfieldienne. Mlle Muffang a, par de sûres intuitions, et grâce à des résonances internes qui rappellent celles de son héroïne, dégagé l'essentiel d'une perception et d'un art auxquels Maurois a appliqué avec bonheur l'épithète d' « impressionnisme familier ». J'aime les jugements nuancés de Mlle Muffang. Ils corrigent certaines extravagances, parties du cercle des fanatiques de la petite poitrinaire d'Avon. Car enfin, si Katherine Mansfield a traversé une période de bohémianisme désaxé, avouons

qu'elle a donné très peu de sa personne dans son œuvre : celle-ci est accueillante comme pas une aux menus faits, aux imperceptibles suggestions de la nature et de la vie : c'est un adorable catalogue, une subtile éphéméride : mais comme il y a loin de cette œuvre, qui reste victorienne par ses réserves, au franc et clair cynisme de Colette, à son animalité, saine et perverse à la fois !

Les influences, celle de Tchekov notamment, sont admirablement étudiées par Mlle Muffang. Je la voudrais plus sévère encore pour John Middleton Murry, « qui occupa pendant douze ans la plus grande place dans le cœur de K. Mansfield », mais la laissa se débattre seule (il n'arriva à Avon que quelques heures avant sa mort) et reste un bel exemple de pharisaïsme.

EDOUARD GUYOT

***

LES REVUES

EURYDICE.

Eurydice, sous la direction de Pierre Pascal, continue son bel effort vers une poésie qui se veut civique et qui, en tout cas, est régulière. A quelques-uns de ses poètes au moins, — peut-être même à tous — on pourrait reprocher un grand luxe d'adjectifs, certaines chevilles parfois, et souvent ce ton un peu grandiloquent, *ore rotundo*, qui n'est pas si nécessaire au *vates*. Mais pareils reproches, ne pourrait-on les faire souvent à Hugo, à Baudelaire ?

Quelques vers de Livet sur l'automne :

C'est la saison spirituelle
La pourriture est belle encore.

ceux de Blanchard :

Cessez vos vains efforts. Il n'y a point de cîmes
La chaîne des désirs domine à l'horizon.

de Gausseron, sur la solitude de Dieu,

Qui plus que vous est seul, ô père de mon âme,

ou de Chevrier, ceux des disparus, comme Fagus, Deubel (le dernier un peu en dehors, — ou même très en dehors, — de la poésie civique) échappent à cette critique.

« Civique » n'est sans doute pas un critère de poésie, comme tendent à le croire Pascal et ses amis. Mais absence de sens civique n'en est pas un non plus. Lamartine écrivant la Marseillaise de la Paix est un grand poète, mais les chœurs des tragiques grecs célèbrant leur pays ne sont certes pas de poètes moins grands.

Là n'est donc pas l'essentiel du message d'*Eurydice*. Il est plutôt sans doute dans l'idée d'« œuvre à faire ». Ces poètes nous donnent

quelques exemples heureux. Peut-être un jour verront-ils tout ce qu'il y a de romantisme discutable dans quelques-unes de leurs pages ; et en même temps ils découvriront ce qu'il y a de vrai souvent dans ce qu'ils condamnent comme romantique. Le fait qu'ils accueillent l'ombre de Deubel est plein de signification. Qu'ils voient dans ces lignes-ci le témoignage de l'intérêt avec lequel on suit leur tentative.

JEAN WAHL

■

PROPOS DE PAUL LÉAUTAUD

Il faut aller chercher jusque dans la *Chronique filmée du mois* les « Propos » de Paul Léautaud. En voici deux :

Ce matin, Gide chez Vallette. En descendant, il entre dans mon bureau : « Je ne veux pas passer sans vous dire bonjour ». Nous bavardons. Il me demande ce que je fais. Je lui dis que je suis empoisonné avec le travail de la nouvelle édition des *Poètes d'aujourd'hui*, que je suis arrivé à avoir horreur des vers, à trouver une niaiserie de s'amuser ainsi à écrire des choses bien mesurées, finissant sur des syllabes de même son et que je regrette bien d'avoir perdu quinze années de ma vie — au moins — à me laisser bercer par les fariboles de ces farceurs. Il rit et me dit que Roger Martin du Gard serait joliment content de m'entendre parler ainsi. Comme je lui dis que je crois bien que, si j'avais un fils qui eût des dispositions « intellectuelles », je l'empêcherais de lire les poètes qui font, à mon avis, perdre un temps considérable pour le développement de l'esprit, il fait cette remarque très juste qu'il les découvrirait peut-être plus tard et que ce serait encore plus mauvais. Il est d'avis, — encore avec raison, — qu'il faut laisser lire tout, sans quoi on tombe d'un extrême dans l'autre. Il me cite le cas de Ghéon, à qui il disait autrefois : « Lisez les *Evangiles* ». Ghéon lui répondait : « Jamais de la vie. C'est assommant ! » « Un jour, il s'est mis à les lire. Vous connaissez le résultat ? »! Il est néanmoins de mon avis et que la prose est autrement importante. Il me donne en exemple Valéry, dont la prose est bien autre chose que ses vers. Je lui dis combien je pense comme lui, et ce que je dis quelquefois de Valéry, en boutade : « Que diable écrit-il des vers ? » J'ajoute que je trouve que la prose de Valéry est autrement *lui* que ses vers. Gide trouve néanmoins que Valéry a écrit de très beaux vers et que c'est très bien qu'il ait ainsi montré qu'il peut faire les deux. Puis, revenant à son admiration pour les écrits en prose de Valéry : « Avez-vous lu sa préface aux *Lettres persanes* ? » Je lui dis non, le peu que j'en ai lu dans le volume de service arrivé au Mercure ne comptant pas. Il a alors ce mot : « C'est étonnant ! Il m'épate ! »

Ce soir, au Mercure, Colette Willy. Causé ensemble animaux. Elle me parle de sa collection de chats bleus, toute une portée nouvellement née. En réalité, elle aime surtout les bêtes de luxe. La façon dont elle parle aussi de leurs batailles, de temps en temps, entre chiens et chats. Un spectacle pour elle. Bien différente de moi, qui n'appréhende rien davan-

tage. Ce qu'elle dit également des animaux qu'on perd (morts), et qu'il faut jeter à l'égout. Ainsi, Kiki la Doucette a été jeté dans le fossé des fortifications. Tout bonnement. Je lui ai dit, et Vallette également, pour sa part, mon étonnement. Un être qui a vécu avec nous, qui nous a donné ses caresses, qui nous a été attaché, que nous-mêmes nous avons caressé, qui a fait partie de notre vie, de notre maison, le jeter ainsi ! On pourrait ajouter, pour elle, la sorte de reconnaissance qu'elle devrait lui avoir pour les jolis motifs littéraires que ce chat lui a fournis. Elle donne l'impression d'aimer les bêtes un peu en dompteuse. Elle doit avoir le cœur de son visage : nez pointu, menton pointu, lèvres minces et ces yeux qui ont un brillant tout métallique.

J'ai acheté la *Correspondance inédite* de Stendhal, 2 volumes, édition originale, en 1901, chez un bouquiniste de la rue de Seine, 12 francs, sur un peu d'argent que j'avais gagné avec les *Poètes d'aujourd'hui*. Après trente-cinq ans, je n'ai pas épuisé le plaisir de cette lecture : fond, forme, naturel, esprit, abandon, indépendance du jugement, mépris de tout ce qui est petit, bas, moral, soucieux du qu'en-dira-t-on. J'ai acheté, plus tard, et plus cher, un autre exemplaire que j'ai donné pour sa fête à une femme tendrement aimée, avec cette indication que, s'il y avait quelque réciprocité, elle prendrait plaisir à cette lecture qui, chaque fois que je m'y livre, m'en donne un toujours si vif. Enfin, récemment, je l'ai fait acheter à l'un des quatre ou cinq amis que je compte : Louis C..., sûr que je le jugeais de savoir l'apprécier à son prix. Toutes les éditions, même plus complètes, qu'on a pu faire ces dernières années de cette *Correspondance*, sont pour moi sans intérêt. Ce sont ces deux volumes, que je lus quand j'étais un jeune homme, auxquels je dus sur le champ un si vif et si profond plaisir d'esprit, qui comptent seuls pour moi. C'est là un de ces livres que je voudrais être seul à connaître, que je déplore de savoir à la portée de n'importe quel sot ou insensible, comme un amant n'aime pas que sa maîtresse se décollette et montre à des tiers les beautés qui l'enchantent. C'est un enfantillage, et pourtant je l'envisage quelquefois : la prière qu'on mette dans mon cercueil, à ma mort, ces deux volumes dont pas une ligne n'a perdu sa saveur pour moi.

***

ERRATA — DIVERS

Dans *Un Régulier dans le Siècle* de la *N. R. F.* d'octobre, page 587, ligne 8, au lieu de : *parfois patriote*, lire : *parfait patriote* ; page 614, note, au lieu de : « Ce n'est que par son travail intellectuel qu'il entendait gagner sa vie », lire : « Ce n'est pas par son travail intellectuel... »

La suite de cet ouvrage paraîtra dans la *N. R. F.* de décembre.

*

Faute de place, la N. R. F. n'a pu donner le texte intégral de *Benito Cereno*. Elle s'en excuse. Les coupures ont porté sur le début et la dernière partie.

L'AIR DU MOIS

AIR DE SEPTEMBRE

1er Septembre. — Grande semaine des sports basques durant laquelle une foule d'indigènes et d'étrangers envahissent tour à tour Saint-Jean-Pied-de-Port, Biarritz, Bayonne, Hendaye, Saint-Jean-de-Luz, Mauléon. Et voici le jour de Hasparren et sa gloire : ces deux frontons de chaux aveuglante entre lesquels s'animent les marbres les plus beaux : ces jeunes champions, aussi blancs que les murs. Je préside la partie à côté d'une femme digne de ce bas-relief. Au banquet je vois, dans les yeux des joueurs, l'intelligence et la fierté de ce que je leur dis : que lorsque la pelote, lancée par eux, décrit sa trajectoire, elle est dans le ciel un astre de plus que Dieu permet qu'ils y ajoutent. Et ainsi de suite, je fais un petit monde de cette pelote.

*

2 Septembre. — Mangé un lièvre rôti à point, rose et tendre comme l'aurore, mariné dans les herbes que le pauvre bougre allait brouter dans les jardins paysans : le thym, le laurier-sauce...

*

4 Septembre. — *Entre Cambo et Bayonne.* Il est sûr que la contemplation, dès cette vie, est le vrai bonheur auquel doit tendre le croyant. Ceux qui, dès ici-bas, en furent favorisés — sans remonter jusqu'à Adam et Eve — mais un Ruysbroeck, un Saint-Jean-de-la-Croix, une Thérèse d'Avila, telle humble personne ignorée, n'eussent trouvé qu'un intérêt tout à fait nul à ces inventions modernes *telles que nous les exploitons* : téléphone, aviation, chimie, cinéma, radio, etc... Le *poste* le plus perfectionné les eût même désobligés, et vite ils se fussent replongés dans leur oraison. Pensant comme eux, sans partager leurs états, que la vie est brève et n'a qu'un sens : le salut éternel dans la vision de Dieu, je m'interrogeais sur tant de pylônes,

de fils enchevêtrés, de distributeurs, de savantises que je croisais sur ma route. Et la réponse se formulait bien claire : la Providence, avant même que nous ayons pu les définir, a placé entre nos mains toutes ces nouveautés pour que nous puissions diffuser Dieu, l'amour du prochain, le grand art, la pure poésie, la bonne science. Mais on a détourné ces dons magnifiques de leur destination.

— Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

*

La sécheresse continue en même temps que l'incendie dans les Landes. Un empereur chinois avait fait creuser une immense osse pour entasser pêle-mêle les lettrés et leurs œuvres auxquelles il mit le feu. Auteurs et papyrus furent réduits à la dernière extrémité. Ce n'est qu'ensuite qu'on inventa l'aveugle du Pont-des-Arts.

*

8 Septembre. — Je pars pour mon Béarn bien aimé où je passerai une semaine, à Abos. L'ombre de mon cher Bordeu m'y est si présente que ces vers chantent en moi, à sa mémoire, quand je franchis le seuil usé depuis trois siècles :

... Tu le disais, ami, dans un site enchanté,
Sur le plus vert coteau de ta forêt chérie...

Pourquoi ceux-là ? Ils sont d'Alfred de Musset.

*

9 Septembre. — Cette paisible plaine, aux coteaux modérés, traversée par une large et sinueuse coulée de lumière que l'on ne distingue pas de l'eau qui la reflète entre des sables blonds ; cette saulaie d'argent, parsemée de fleurs d'or ; ce silence ; ces galets dont le soleil, aux endroits asséchés, précipite et fait vibrer les atomes, et qui servent à la construction des murs ; ces toits d'ardoises, à lucarnes ; ces auvents qu'encadrent des montants surmontés de boules de pierre ; ces figuiers dont les fruits mûrs ont un goût d'ombre confite ; ces noyers : ces puits glacés dont les disques liquides mirent les fougères des parois ; ces oies aux ailes ronflantes et cinglantes près des lavoirs ; ces bois de chênes dont le sol n'est que mousses et fleurs ; ces couples lents, mesurés, sans jactance, patients, vous racontant avec piété la mort d'un enfant bien aimé, et qui paraissent naïfs à force d'être honnêtes ; ces guirlandes de jeunes filles, après vêpres, qu'invite à la promenade la facilité

même de la route pâle où les clochers s'échelonnent à distances égales — te voilà, mon Béarn.

*

11 Septembre. Légitime et naturel. — Je me retrouve dans ce pittoresque (chaque mot français a son sens) château de L... où un ménage, jeune encore, a engendré les plus beaux enfants du monde. Le cadet n'a que onze ans et semble un petit dieu, plutôt Eros, par sa taille, son air déluré, son teint de rose. L'an dernier, sur la terrasse et devant le public le plus choisi, il lâche un pet. Conversations interrompues. Il jette un regard circulaire qui rencontre celui courroucé et charmant de sa sœur. Alors il se lève et, la pourpre aux joues, il détale.

Avant de prendre congé de mes hôtes je le recherche, le retrouve, et lui dis devant ses parents qui ne l'appellent plus qu'ainsi :

— N'aie pas honte d'être un enfant naturel.

— Sur la pelouse qui dévale devant les tourelles je cueille les premiers *spiranthes d'automne* de la saison. C'en est fait de l'été. D'ailleurs les hirondelles resserrent leurs noires guirlandes. Est-ce pour me couronner ?

*

12 Septembre. Explications. — Je me rends chez d'importants villageois, et des plus traditionalistes, pour les féliciter de la naissance de leur premier garçon. Mais, au moment de franchir leur seuil, je m'avise qu'il est plus de midi et, de peur de les déranger, je m'en retourne.

— Comment les avez-vous trouvés ? me demandent les femmes qui me gronderaient si elles savaient que j'ai manqué de rendre cette visite et d'y apporter leurs souvenirs.

Je leur réponds :

— Je suis tout juste arrivé comme le grand-père frottait les lèvres de l'enfant avec une gousse d'ail, après lui avoir fait boire une goutte de Jurançon.

— Non !

— Si !

— Tout à fait d'eux ! Et comment l'ont-ils prénommé ?

— Henri.

Et me voilà tranquille tout le reste de la journée. Je remets à demain mes compliments.

*

13 Septembre. — La nuit est tombée. Je suis assis dans la petite ferme de mon ami Jean. Il est encore souple et vert

comme un roseau, malgré ses quatre-vingt-quatre ans. L'une de ses petites filles, jolie comme ses sœurs, tient son nourrisson contre elle dans l'attitude que Carrière donnait à ses *maternités*. Le tableau s'affirme par la matité de la jeune femme dans l'ombre. Elle, et tous les siens, ont peiné dans les champs, et, si rude que fût leur existence, ils ont longtemps connu dans la patience, malgré la sécheresse et la grêle, une humble sécurité. Mais elle me dit aujourd'hui : « Tout va de travers, on ne sait plus comment nous allons vivre ».

Je ne lui réponds pas. Je regarde le maigre feu de sarments — le même qui menace de s'éteindre dans la maison des poètes.

*

14 Septembre. — Je m'éveille, une fois de plus, au chant rauque et tonnant de l'angélus. L'église est adossé au château des Bordeu, et la cloche semble entrer dans ma chambre. Je baise le bas de sa robe de bure. C'est elle qui, par un midi torride, m'a dicté une préface.

Même jour. Retour à Hasparren. — Rien ne ressemble aux fusées de feu d'artifice dites serpentins comme les gouttes de pluies glissant sur la vitre d'un auto-car.

J'apprends qu'à Vichy, où il séjournait, Gabriel Frizeau a été brusquement opéré. Il triomphera de son mal. C'est l'esprit le plus net de ma génération. Il eût fait un critique de premier ordre, mais il n'a jamais voulu paraître.

*

17 Septembre. — J'ai eu de la peine aujourd'hui à cause de mon basset plus rageur qu'un critique commandé. Ce chien, qu'il aboie justement après les escarpes espagnols qui débordent jusqu'ici, ou les rats dont il fera craquer les os, j'y consens.

Mais qu'il se comporte en furieux et rodomont en encerclant les chevilles d'une vieille Basquaise qui, en ce jour de maigre, passe devant chez moi porteuse d'une queue de morue dans du papier, je le lui interdis et je le fesserai et le refesserai.

La pauvre femme ne sachant plus comment se défendre a fini, paraît-il, par lui jeter à la tête son paquet de poisson en lui criant :

— Je te donne tout ce que j'ai, et tu n'es pas content !

Il y avait dans ce mot-là, bien de la tristesse tragique, causée par un inconscient il est vrai. Mais je vais me mettre en quête de la persécutée qui deviendra, je l'espère, mon amie et celle du roquet.

22 Septembre. Journaux. — Le mot *Kagoulard* (d'aspect bien plus méchant avec un K) remplace celui de calotin. Voici la définition que je propose à Doumic pour son dictionnaire : *Kagoulard, homme religieux de préférence, et qui, armé d'une petite boîte, peut faire sauter un immeuble de grande dimension.*

*

23 Septembre. Moyens radicaux. — Il faut tant de formalités, édictées par l'État, pour toucher le prix de quelques sacs de maïs, qu'un petit propriétaire rentier, sud-américain, dit « de bon sens », s'est décidé à ne pas vendre sa récolte. Il veut, plutôt, en nourrir de la volaille. Mais, comme il a constaté qu'un parasite s'est introduit dans chaque grain de la céréale, y consommant la moitié de la substance farineuse, il a décidé de se débarrasser de cet ennemi qu'il appelle, je ne sais pourquoi, « la colombe ». Il a donc ébouillanté peu à peu, en de grandes cuves, tout le maïs dépiqué, ce qui n'a pas été une mince besogne. Puis il l'a éparpillé sur une aire ensoleillée, et, en pantoufles, il danse dessus comme un vendangeur foule des raisins. Il ramasse un grain, que ce traitement a mis en piteux état, l'ouvre avec l'ongle, et m'affirme avec fierté : « La colombe n'y est plus ».

Et je me demande alors ce qui restera de matière nutritive pour ses poulets.

*

24 Septembre. Les lubies de Pierre Loti. — M'arrive tout un clan de *Camboards*. Ainsi nomme-t-on les habitants de Cambo. Mes visiteurs sont d'ailleurs charmants. Madame X ressemble à une belle Minerve pacifique. Paul Faure qui fut, il y a quelque quarante ans, l'ami très dévoué de Rostand et de Loti, me raconte combien il lui fut difficile d'obtenir que celui-ci se laissât présenter celui-là. Loti ne voulait rien savoir et, pour éluder la rencontre, s'obstinait à répéter ceci : « Je ne consentirai jamais à faire la connaissance d'un homme qui, à chaque fois qu'il a besoin de ses gants, se fait apporter l'un et l'autre par deux valets de pied, et sur des plateaux qui lui sont présentés à droite et à gauche ».

Paul Faure voulut le dissuader, ce fut en vain.

*

26 Septembre. — Je sais que le signe de la croix forge la grille qui nous sépare « du monde ».

*

28 Septembre. — J'ai déjà rapporté dans un récent *Air du mois*, cette croyance invétérée à la campagne qu'un champignon

cesse de croître dès qu'on l'a « vu ». Je notais cela à propos de *tricholomes* de la Saint-Georges.

Et, aujourd'hui, on m'apporte une corbeille de cèpes les plus sains qui soient : pas une succion de limace, pas une chiure de mouche. Et seize kilogs ont été ainsi récoltés, dans un espace relativement restreint, à Hélette. Le jeune homme qui m'en offre une belle part est du pays, électricien fort intelligent, doublé d'un chasseur et pêcheur à l'observation très aiguë. Et il m'affirme le plus simplement du monde :

— Ils venaient de naître tout juste lorsque je suis arrivé dans le bois avec un ami. Ils poussent ainsi brusquement chacun avec le diamètre, grand ou petit, qu'ils conservent jusqu'à leur pourriture. Et même, tandis que mon compagnon en cueillait un, un autre cèpe qui n'était pas là une minute auparavant lui a poussé sous la cuisse et s'y est « mâché ».

Tout cela est si indiscutable, pour des forestiers indiscutés, que je finis par y croire.

■

30 Septembre. — Oiseaux de passage. — J'ai entendu grincer un vol de grues que je n'ai pu distinguer dans la nuée. Mais je sais qu'il forme la chaîne qui lève l'ancre de l'Automne.

FRANCIS JAMMES

VISITE A DUSSELDORF

Les Allemands, nomades, pèlerins, ou du moins voyageurs, qui vivent en vase clos, et n'ont pour l'étranger que dix marks et un passeport dont ils usent parcimonieusement comme d'une clef, s'agitent dans leur vase ; mais ils s'agitent en ordre et, se heurtant aux frontières, se prennent à tourner comme fait, dans un bol, le café au lait chaud. De toutes les entreprises collectives de leur nouveau régime, ces immenses Tours d'Allemagne où viennent se confondre les plus petits loisirs ne sont pas, peut-être, les moins riches de sens ; chacune de leurs villes, de leurs villages même pavoise, se presse à ses fenêtres et à ses devantures, tend à son évidence, tandis qu'une Exposition du Reich, l'Art dégénéré à Munich, le Peuple et la Race à Coblentz, les « Colonies » à Cologne, le Peuple au Travail à Düsseldorf, y impose l'image de l'Allemagne totale et totalitaire ; comme ils n'avaient pas fini de se coloniser, de se connaître, de s'étonner d'eux-mêmes, on peut croire que la Nation allemande, enfin, apprend à se former.

Je les ai suivis pendant un seizième de ce Tour, qui, répu-

gnant au Soleil, suit le sens de leur swastika et des aiguilles d'une montre : de Mayence à Düsseldorf. Je me suis abîmé dans leur extase circulaire. J'ai partagé la tristesse et l'orgueil qu'éprouvent tous les Allemands du Sud, à monter vers le Nord. Il semblait que le Rhin, toutes eaux, toutes alluvions, toutes vignes, tous villageois dehors, charriât l'histoire même de l'Allemagne. Et dès que j'eus franchi la limite des Vins et des Châteaux je me sentis maigrir, grandir, blondir, gagner en assurance et perdre de ma Gemütlichkeit.

La grande étape, avec repos d'au moins deux jours, est cette fois Düsseldorf et son Exposition « Schaffendes Volk ». L'emploi du temps m'en paraît étonnamment simple, mais il est de nature à dérouter les Français dont le rapport entre l'extérieur et l'intérieur, le social et l'individuel, l'observation et l'interprétation, reste à peu près constant. Les Allemands se réveillent mal et j'imagine que leur âme, qui vers minuit, emplissait leur tête, leurs yeux, les regards infinis, la chambre et peut-être les alentours de la nuit, se réduit vers 7 heures à la grosseur d'un cœur. La matinée reviendra donc au Monde, à la Masse, à la Mécanique, à Hitler — a-t-on remarqué comme beaucoup de leurs manifestations ont lieu pendant les premières heures de la journée, ce qui paraîtrait en France une absurdité ? au cours de l'après-midi, ils observent et commencent à discuter, font, comme ils disent, de la physiognomonie, supputent la distance qui sépare les individus, les spectacles d'eux-mêmes ; c'est le moment rêvé pour les grandes offensives. La soirée vient à ce comble de discussion qu'est pour les Allemands le divertissement, avec explosions, contagions collectives, effets de masse et de surprise, absorption de saucisse et de bière, et retour, si j'ose dire, aux châteaux-forts intérieurs : les regards commencent à s'allumer d'une étrange lueur qui n'est plus le reflet d'une Masse, mais celui d'une Ame. Et c'est pendant la nuit que l'on fait oraison, à grand renfort de rêves, d'effusions lyriques, de fleurs bleues et d'ineffabilités.

Dans cette ville où retentissaient encore les pas de Heine, des Français et des Nègres, j'assistai donc, vers 9 heures du matin à un défilé de jeunes phalangistes espagnols. Petits, musique en tête, pleins de fureur, ils indignaient la foule par leur allure civile et leur teint basané. « Ach ! wie gänzlich unarisch ! » criaient les spectateurs, et notamment les femmes qui se sentaient offensées par les regards vagabonds de ces Espagnols. C'est alors que je compris ce qui fait la différence essentielle entre les rues françaises et allemandes : l'absence, dans celles-ci,

de rouge à lèvres. Non seulement les femmes qui sont en âge d'en mettre, mais les filles qui attendent cet âge, les dames qui l'ont dépassé s'en trouvent transfigurées : sans parler des lèvres et des regards des hommes...

Après le défilé, départ dans des tramways où nous sommes serrés les uns contre les autres, sans jamais nous toucher. Aussitôt descendu j'aperçois que, dans cette foule, je suis seul à être seul, — avec un couple qui est seul à être deux. Les officiers de la Reichswehr, d'une sveltesse étonnante, ne sortent pas à moins de quatre ou cinq, les S. A. et S. S., les derniers en Allemagne, je crois, à conserver une espèce de ressentiment, par bonnes douzaines, les familles bavaroises comptent une quinzaine de membres, les garçons et les filles, rutilants de santé, vont toujours par bandes ou plutôt par troupes, avec beaucoup moins de contacts, d'aguichements entre sexes et plus de tension qu'en France, les jeunes mâles sifflant impérieusement les femelles et recevant de grandes « baffes » de l'homme adulte qui commande. Seules d'ailleurs, dans cette foule homogène et qui ne brille que par l'uniforme, les fillettes à l'âge difficile se livrent à d'étonnantes excentricités, jetant des éclats de rire que les balayeurs ramassent avec le crottin dans la rue.

Ruée vers le monument à la gloire de Schlageter, demi-tour, droite, et face à l'Exposition. Du premier coup d'œil, on en comprend le plan ; devant, l'entrée ; au centre, les halls, rangés comme des corps d'armée, du Plan de 4 ans ; au fond, les Attractions ; à gauche, le Rhin, la Place et le Restaurant ; à droite les fleurs nationalisées et les jets d'eau si raides qu'ils paraissent incapables de retomber. On comprend aussi que ce sera Très-Grand et Très-Puissant, et ne parlons pas de luxe, ne parlons pas de goût, mais sans un seul détail : sorti de la cuisse Jupiter lui-même.

Sur chaque bâtiment, une inscription massive : « Au-dessus de la création est le créateur ; au-dessus de l'homme est le peuple au travail... » Et dans chaque hall une machine qui bat comme un cœur. Synthèse, plan et plan partout. Quelquefois, rataplan. Hommes et femmes allemands, voici la part des quatre éléments qui vous est dévolue dans le monde, vos nuages et vos rocs, vos foudres et vos orages : et voici votre chair aryenne, avec ses chers chromosomes, exclusivement aryens. Voilà ce qu'en ont fait vos pères, voici ce que moi, Hitler, j'ai fait depuis quatre ans. Des autostrades, qui conduisent vers l'Alsace et la Tchécoslovaquie. Des canons formidables, que je vous mets sous les yeux, et qu'il ne faut pas photographier, ni

même regarder de trop près. Des enfants, car un grand ennemi de l'Allemagne a dit qu'il y avait, en trop, vingt millions d'Allemands. Un plan de quatre ans, avec un inventaire complet des ressources allemandes, et les moyens de faire de l'Allemagne moins un « pays autarchique », comme disent les démocrates, qu'un microcosme : de la laine tirée de notre verre, du caoutchouc de notre charbon, de l'acier composé de notre eau et de notre sable allemands. Mais plus l'Allemagne se suffira, et moins elle nous suffira. Voyez comme on y est à l'étroit : comme sur un petit kilomètre carré nos 75 hommes virils, nos 75 femmes pleines se sentent serrés ; les voilà, sur ce film, qui se mettent à jouer du coude...

Je ne vous demande pas si vous êtes heureux, car ce n'est pas le bonheur que vous cherchez ; et d'ailleurs il arrive qu'en marchant vers l'avenir, vous le trouviez en passant.

Et je ne vous parle pas non plus de la guerre : elle est dans vos cœurs, — je n'ai même plus besoin d'en parler.

A. M. PETITJEAN

PROGRÈS ET POÉSIE, OU LA LAMPE-PIGEON

« Pauvres enfants ! Privés de fantaisie, de lutins et de farfadets, comment vivraient-ils dans ce monde matérialiste ? » complainte romantique et sotte : le bouton d'ascenseur vaut la baguette de Merlin. Il arrive en outre que le progrès transfigure ce qu'il tue et d'un objet, médiocre hier, aujourd'hui fasse un poème. Ainsi des lampes-Pigeon :

« Une lampe-Pigeon est une petite lampe qui a un *bec*... »

« C'est une lampe avec un *bec de pigeon*... »

« C'est une lampe qui a un verre en forme de *tête de pigeon*... »

« Avant ses déformations elle devait avoir la *forme d'un pigeon* »

« C'est une lampe *grosse comme un pigeon*... »

« C'est une petite lampe *légère*... »

« C'est une lampe qu'on tient toujours *en l'air*, à la main... »

« C'est une lampe *accrochée au plafond*... »

« C'est une lampe avec laquelle un *pigeon aurait pu s'éclairer*...

« On l'appelle ainsi parce que *si un pigeon la portait*, elle ne s'éteindrait pas... »

« Dans les fermes on nomme ainsi les lampes qui servent, le soir, à fermer *les pigeonniers*... »

Et ceci, où le symbole s'exténue :

« On l'appelle pigeon parce qu'elle ne prend *presque pas* de pétrole... »

Fils de paysans, de fonctionnaires, d'employés, les auteurs — élèves de sixième — ont dix ans, douze au plus. A cet âge, nous connaissions la vérité ; le lumignon de cuivre jaune ; M. Pigeon, l'inventeur ; et sa tombe à Montparnasse.

La Poésie : déchet du progrès ? (sous-produit, — si « déchet » vous blesse). Peut-être *aussi* cela.

ETIEMBLE

JUSTICE OU POLITESSE

Un correspondant — vrai clerc, qui ne donne même pas son nom — me communique cette citation du *Moniteur* (4 janvier 1790), dont il me fait l'honneur de penser que je la goûterai :

« Il vaut encore mieux être juste que d'être poli ; peut-être que la révolution tient à cette seule vérité. »

JULIEN BENDA

UN GRAND MINISTÈRE

Le soir de la chute du cabinet Blum, ignorant que son chef serait vice-président du nouveau ministère, j'écrivis cette page. Elle exprime, je crois, le sentiment de plusieurs historiens.

Un historien de la Troisième République, M. Charles Seignobos, a résumé environ ainsi l'histoire intérieure de ce régime : d'une part, un parti de possédants, héritiers des anciens privilégiés, qui entendent que le gouvernement leur appartienne et que, sous des dehors plus ou moins libéraux, il serve leurs intérêts et maintienne leur hégémonie ; de l'autre, un parti populaire, qui exige que le pouvoir émane de sa classe et ait pour but essentiel des réformes sociales. Entre ces deux extrêmes, des ministres qui expédient des affaires pratiques et tâchent d'atténuer les heurts en donnant un os à ronger tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Voilà en effet à peu près ce que nous avons vu en France depuis soixante ans. On pourrait dire encore que nous avons vécu sous le régime du gouvernement « au-dessus des partis » c'est-à-dire, du point de vue social, de l'inaction, toute réforme sociale blessant nécessairement un parti, qui sera naturellement celui des possédants. Se rappeler leur fureur quand le ministère Waldeck-Rousseau risqua la loi des syndicats ou, simplement, lors de l'institution du repos hebdomadaire.

Un gouvernement s'est formé il y a un an qui a nettement rompu avec cette tradition. Il s'est nettement donné comme émanant du peuple et décidé d'en améliorer le sort. En quelques

mois il a fait plus en ce sens que ses devanciers en un demi-siècle. Il est tombé sous les coups des bénéficiaires du *statu quo* psalmodiant une fois de plus qu' « on ne changera pas plus les lois de la société que celles de la pesanteur », et autres dogmes selon lesquels le sort du travailleur serait encore ce qu'il était sous Charles-le-Chauve ou à Ninive.

Une question se pose. Avons-nous assisté à un mouvement qui n'aura pas de lendemain ? Allons-nous retomber dans l'ère des louvoiements, des réformes hypocrites, des petits cataplasmes mis sur des plaies qu'on entend bien ne jamais guérir ? En ce cas, je saluerais Léon Blum comme un de ces héros au glaive brisé, qu'on voit çà et là dans l'histoire, et dont le rêve apparaît comme un éclair de justice parmi l'incompréhension de leur époque : les Gracques, Étienne Marcel, Saint-Just et ses projets sociaux.

On me dit qu'il n'en sera rien ; que l'œuvre de Blum est chose acquise, que ceux qui lui succéderont seront forcés d'en tenir compte. Dans ma jeunesse, on m'enseignait que le grand écrivain est celui qui écrit un style tel qu'on n'écrit plus après lui comme avant. Apparemment, l'on ne gouvernera plus après le ministère Blum comme avant. En ce sens il sera, devant l'histoire, un grand ministère.

Il le sera aussi devant la conscience humaine. Ce qui est mieux.

JULIEN BENDA

AU DOSSIER D'UNE VIEILLE QUERELLE

Un clerc écrivait récemment qu'il faut se garder d'engager la raison dans une aventure — la vie — « où elle ne peut qu'être outragée » (car la vie est irrationnelle). D'autres clercs, conséquents, ne manqueront pas d'en conclure qu'ils n'ont pas à se mêler aux luttes sociales et politiques où leur raison a tout à perdre ; mais que s'ils s'y trouvent mêlés, comme il arrive parfois aux plus prudents, ils feront bien de s'y comporter selon les usages du forum, et de crier avec les loups. « Préservant » ainsi la raison, autant que leur sécurité.

On trouve dans la *Logique de Port-Royal*, un dilemme assez comparable, « par lequel un ancien Philosophe prouvait qu'on ne se devait point mêler des affaires de la République. *Si on y agit bien* — disait-il — *on offensera les dieux ; donc on ne s'en doit point mêler.* » Mais Aristote témoigne qu'on lui répondit : « *Si on s'y gouverne selon les règles corrompues des hommes, on*

contentera les hommes. Si on y garde la vraie justice, on contentera les dieux. Donc on s'en doit mêler. »

La *Logique* observe à propos du premier dilemme — ou sophisme — « qu'il n'est point fâcheux d'offenser les hommes, quand on ne le peut éviter qu'en offensant Dieu. » Et au sujet du second : « qu'il n'est pas avantageux de contenter les hommes en offensant Dieu. »

J'en conclus qu'il est bon d'engager la raison dans la vie : non point pour qu'elle y reçoive des outrages, mais pour qu'elle-même en fasse subir de salutaires à une vie qui en a grand besoin.

Que cela n'aille pas sans risques, c'est l'évidence. Mais il s'agit de savoir ce que l'on révère, de la vérité ou de la sécurité. Ce serait une raison bien débile, qui n'oserait s'exercer que sur du rationnel tout fait. S'il y a quelque part du rationnel (que ce soit dans le monde ou dans l'esprit) c'est que la raison s'est bel et bien risquée et se risque encore dans le chaos, et qu'elle a su y prévaloir sur quelques points. On ne voit pas bien pourquoi il faudrait s'arrêter.

Et même, à faire le petit rentier du rationnel, on court le risque le plus onéreux : celui de laisser perdre le peu qui fut gagné par d'autres, et dont on vit.

D. DE ROUGEMONT

PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'UBU ENCHAINÉ

La représentation d'*Ubu Enchaîné* à la Comédie des Champs-Élysées fut du vrai théâtre, c'est-à-dire un spectacle où la scène devenait soudain le ventre d'une idée en gésine, à l'intérieur de laquelle les personnages s'élaboraient sous nos regards. Chacun de ces personnages avait la fonction de signifier l'aspect de l'idée dont il était le fils, et de ce fait, chacun de ces personnages était un mot. C'est assez dire que leurs évolutions concouraient à former devant le public un poème d'une espèce, non pas inconnue, mais oubliée, où le geste, la couleur, la parole devenaient les simples degrés de la manifestation dont leur accord était le but.

En assistant à *Ubu Enchaîné*, l'on vivait cette vérité que l'Europe n'est qu'un petit cap du continent asiatique, tant la grande tradition orientale du théâtre était d'un seul coup retrouvée par la grâce du génie d'Alfred Jarry, et l'intelligence des acteurs qui s'étaient mis respectueusement à son service.

On sait que la troupe du Diable Ecarlate, à laquelle nous

dûmes cette première représentation d'*Ubu Enchaîné*, était composée de peintres, de poètes, et de quelques acteurs professionnels. La plupart de ces derniers parvinrent à présenter dans leur jeu le tact et l'esprit des amateurs avec lesquels ils étaient en concours, sauf, peut-être, l'acteur chargé du rôle d'Ubu, qui crut devoir donner au personnage un aspect comique et uniformément tonitruant, plutôt que d'accentuer son côté sombre et retors. L'on eût souhaité aussi de la Mère Ubu moins de glapissements dans la tradition du Conservatoire.

M. Lély fut un excellent Pissedoux, MM. Rozen et Blin d'admirables hommes libres, et M. Asso un curé-flic sans défaut.

Les décors de Max Ernst, composés de montages de photogravures dans le style de ses collages, posaient dès l'abord comme des postulats d'humour grave et dépaysant, où la poésie de Jarry s'installait comme chez elle.

On souhaite que la troupe du Diable Ecarlate ait l'occasion de reprendre la représentation d'*Ubu Enchaîné*, ce pur chef-d'œuvre dont l'audition doit achever de rendre insupportable le théâtre des XIXe et XXe siècles à ceux qui n'ont pas encore pris tout à fait conscience de son inanité, et justifier les prédictions d'une renaissance du théâtre que certains augures ont émises chez nous, ces temps derniers, sans se douter à quel point ils risquaient d'avoir raison.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

DIGESTION DIURNE

L'on manifeste quelquefois — « nous qui avons dépassé tous les stades » — de l'humilité devant les compétences officielles. Elles se rengorgent alors. Il se trouve même, dans l'entourage, quelques charitables gens qui vous conseillent (ou ont cette requête dans le regard) de respecter les distances. Vous cherchez, devant cette nouvelle insolence, un appui secret, une complicité furtive qui semble aller de soi. Vous ne les trouvez pas (comme en province ou dans les corps où il n'y a pas d'opinion hormis la hiérarchie, et c'est dès lors l'étouffement et l'aplatissement piteux de tout). Jamais, vous ne jouirez de votre triomphe. Qui est certain, mais cela ne sert à rien de le dire. Il n'est certain, indiscutable et indiscuté, que dans votre sphère à vous, où ils n'iront jamais, n'éprouvant aucun détriment de n'en soupçonner même pas l'existence. Tandis que vous, vous en éprouvez, chez eux, un de détriment : non parce qu'ils sont détenteurs d'une expertise ou d'avantages que vous ambitionneriez en vain d'avoir : parce que dans cela de mé-

diocre qu'est leur activité qui trompe, il y a la vie quand même qui est trompée, qui est indiciblement belle et qui attire.

C'est là, en somme, que réside leur supériorité sur vous. Mais cela ils ne le savent pas. Ils croient que cette opinion (que vous feignez élogieuse) que vous avez d'eux et qu'ils ont d'eux aussi correspond à une supériorité dont il est superflu de s'étonner puisqu'elle est réelle. Dieu sait pourtant si c'est faux (mais il est impossible qu'ils s'en rendent compte). Ce que je veux dire alors, c'est que vous, mesurant leur néant qui est indiscutable en regard de votre supériorité qui est indiscutable et indiscutée, il se trouve que vous n'éprouvez, faute d'une arène assez vaste pour le clamer sur un digne registre — faut-il avouer même que cette arène est si exiguë que vous n'y tenez à peine que deux ou trois, et que cette assistance est sans charme physique (tout est là) — vous n'éprouvez, dis-je, aucune satisfaction, ni surtout aucun avantage de votre victoire. Alors vous la méprisez, c'est très compréhensible.

Jamais, je dois le dire, je n'ai éprouvé plus durement la réalité de ces constatations que ces jours-ci.

L'élite n'est de rien dans les événements qui sont actuels. Elle fait fausse route (comme des racines se trompent, croyant qu'il y a de l'eau précisément du côté qui n'est pas celui du fleuve). Il se passe alors que l'on achète encore et toujours plus des livres, mais personne ne lit, personne n'admire, personne ne compare, personne n'écoute. Votre compréhension trop acérée et trop d'art que vous jetez n'ont pour effet que de vous faire crever dans l'isolement ; et réellement de faim, au surplus. Et c'est bien fait. Vous eussiez dû comprendre autrement la vie. Les êtres supérieurs — pas ceux dont on parle, les autres — la ravalent à ce qu'elle vaut qui est d'un prix unique dans un domaine obscur-ineffable-chinois où la vanité n'entre plus en ligne de compte.

Oh les mains dans les poches, tout neuf, sur l'éperdue chaussée d'où se détachent l'un après l'autre mille paquebots pour aller se balancer régulièrement dans le grand large. Oh le vent hurlant qui arrache les affiches anglo-indiennes avec les planches et les fait courir sur le quai ! Oh le tout petit hôtel où tu rentres, comme une molaire dressée sur le terrain, dans une chambre sans rien du tout, mais rien du tout de tes scories passées ! Oh toute la mer qui se jette et qui se pulvérise pendant que tu trembles, te demandant quel funiculaire tu vas prendre pour monter au salut où fulgure l'ostensoir !

CHARLES-ALBERT CINGRIA

BULLETIN

LES ÉVÉNEMENTS

Paris. Les conférenciers des Postes d'État de T. S. F. ont obtenu cet été un mois de congé payé, avec défense de se livrer durant ce temps à aucun travail.

Sannois. 29 septembre. Mort de Louis de Robert, ami de Proust et de Loti, dont le *Roman d'un malade* fut célèbre.

Londres. L'*Ulysse* de Joyce a pu paraître sans être poursuivi. L'édition populaire coûte une guinée.

Berlin. Goering signe un décret sur l'humanisation des abattoirs. Interdiction de saigner les cochons, et de chanter en forêt pendant la saison des amours (des oiseaux). Enfin, pour consolider l'axe Berlin-Rome, les oiseaux migrateurs surpris par le froid sont transportés de Münich à Venise en avion.

Igé. Le Conseil Municipal d'Igé, près Mâcon, ayant gratté l'ancienne devise, inscrit au fronton de son école : « *Pain, paix, liberté* ».

Ankara. Le Ministre de l'Instruction Publique, M. Chukri Kaya, double les subventions accordées aux revues et informe les écrivains qu'il tient à leur disposition tous les sujets et thèmes souhaitables.

Paris. « Le poème des *Bijoux* est remarquable par la puissance de cette vision picturale qui ne me paraît entachée d'aucun réalisme grossier », a déclaré M. Raisin-Davre, Vice-président de la Cour de Justice, dans une réparation solennelle à Baudelaire.

Moscou. Depuis qu'elle est utilisée par les hitlériens, la Génétique, gloire de la science russe, tombe en suspiscion : la chaire de Génétique de l'Université vient d'être supprimée.

Paris. Les Allemands, qui l'emportent pour la première fois sur les Français, ont triomphé au concours international de coiffure, de grimage et de maquillage de l'Exposition.

Berlin. La Chambre des Lettres de Berlin offrait un prix de 190.000 frs au meilleur roman-feuilleton. Les 400 manuscrits proposés sont refusés pour « manque de péripéties ».

Paris. Les Congrès scientifiques de l'Exposition, physique, chimie et biologie, ont été extrêmement brillants et, malgré tous les moyens d'information modernes, ont parfois apporté des révélations. — A noter la jeunesse, parmi les étrangers, de savants célèbres.

Nakhitchevan (Azerbaïdjan). L'association des écrivains soviétiques a recueilli plus de 300 chansons en l'honneur de Staline, inventées par les chanteurs populaires.

Tokio. Plus de quarante mille Japonais ont pris part au dernier grand concours de poésie.

Hollywood. Fondation d'une école de Cinéma avec répertoire classique et laboratoires d'avant-garde, parmi les professeurs, Chaplin, Groucho Marx et King Vidor.

Paris, 13 et 19 octobre. Sont élus membres : de l'Académie Goncourt, Francis Carco ; de l'Académie Mallarmé : Gérard d'Houville et Jean Cocteau.

— 21 oct. Paul Valéry est nommé professeur de Poétique au Collège de France.

LES LIVRES

I. Essais.

PAUL MORAND : *Apprendre à se reposer* (Flammarion).

Recettes pour les loisirs, qui finissent par un éloge de la vie intérieure.

FÉLICIEN CHALLAYE : *la Formation du Socialisme* (Alcan).

Bon petit manuel, avec de curieux détails sur les anciens « socialistes » (Platon, More et Campanella), et des appréciations insipides sur les modernes, notamment sur les Russes.

LÉON BINET : *Leçons de physiologie médico-chirurgicale* (Masson).

Excellent exemple d'une tendance récente de la physiologie, qui répond à la tardive éducation physiologique des chirurgiens... Empoisonnement artificiel, hyperthymie provoquée, réanimation, pneumothorax, insufflation d'oxygène : on n'y lira que des « récits » de la plus brûlante actualité.

REYNALDO HAHN : *L'oreille au guet* (Gallimard).

Spirituelles et désinvoltes, les chroniques de la vie musicale parisienne, que Reynaldo Hahn a réunies dans ce volume, se lisent avec profit. D'autant plus que, négligeant la musique « avancée » qu'il ne comprend guère, Reynaldo Hahn parle surtout de ce qu'il aime et connaît bien : Mozart, le chant, l'opérette.

II. Histoire, Voyages.

GÉRARD WALTER : *Histoire de la Terreur* (Albin-Michel).

De passionnants détails sur la bureaucratie de la guillotine, sur ses « aficionados », et surtout sur son régionalisme : la Terreur conserve, dans chaque ville de province, son odeur de terroir.

LOUIS GILLET : *Rayons et Ombres d'Allemagne* (Flammarion).

La liberté d'esprit de l'auteur, fort bien servie par une expression qui tient un juste et curieux milieu entre le journalisme et l'académisme, lui fait voir bien des choses que n'eussent pas aperçues des yeux plus « modernes ».

RAMOND SENDER : *Contre-attaque en Espagne* (E. S. I.).

Un brillant écrivain, un homme humain, un courage bien trempé, un chef-d'œuvre du récit de guerre, — et le meilleur document que nous possédions à ce jour sur la guerre d'Espagne.

ANDRÉ CHAMSON : *Retour d'Espagne* (Grasset).

Réflexions souvent pertinentes, et parfois admirables, sur la déshumanisation de la guerre en Espagne. Que nos « nationalistes » méditent notamment ceci : comment croire que Franco, incapable de venir seul à bout de la résistance populaire, pourrait, en cas de victoire, *maintenir l'« ordre » à lui seul en Espagne ?*

ARTHUR PELLEGRIN : *l'Islam dans le monde* (Payot).

Comment l'Occident est en train de séculariser et de nationaliser la plus anarchique, la plus religieuse, la plus mystique enfin des civilisations. — D'intéressantes observations, et même quelques vues d'ensemble : mais les conclusions sont timides.

III. Le Roman.

J. KESSEL : *La Rose de Java* (N. R. F.).

Kessel ne montre jamais plus de finesse, de force et de talent que lorsque, au lieu d'invention, il a de la mémoire.

THYDE MONNIER : *Le Grand Cap* (Grasset).

Du bon Monnier, du très mauvais Giono. Les putains de Marseille elles-mêmes y font « retour à la nature ».

JOSEPH JOLINON : *Les Coquines* (N. R. F.).

Les mouvements, les caquets, la couleur solide de la province, et l'alacre rondeur de l'auteur. Les réactions politiques à l'échelle corpusculaire.

JACQUES LEMARCHAND : *Conte de Noël* (N. R. F.)

De la grâce jusque dans le tragique, de la lucidité jusque dans le désespoir, cent dons qui brillent et nous touchent. Cependant, nous nous sentons curieusement embarrassés devant ce sujet si mince, et si vaste: les tourments de la vingtième année.

MADELEINE BOURDOUXHE : *La femme de Gilles* (N. R. F.).

Une femme d'ouvrier voit son mari écarté d'elle par un autre désir. Trop passionnée pour renoncer, trop généreuse pour se défendre, elle souffre, et meurt. On écoute avec sympathie la musique un peu grêle, un peu gauche qui soutient cette émouvante simplicité.

PHILLIPS OPPENHEIM : *La tour hantée* (Les Editions de France).

Roman qui n'a de policier que le nom. Utilisation tendre et malheureuse du thème de l'infirme malfaisant et démoniaque, opérant cette fois dans l'espionnage international.

ALICE ALEXANDRE : *Lac aux cygnes* (Gallimard).

Quelque inexpérience. L'auteur ne sait pas assez dissimuler son criminel. Mais la construction est correcte, et l'intérêt ne faiblit pas.

IV. Journaux et Revues.

Maurice Bedel s'étonne (*Nouvelles littéraires* du 16 oct.) d'être traité de vendu par la presse de droite pour avoir osé écrire que M. Chautemps est un homme intelligent. — On ne peut qu'admirer l'absence complète d'éducation politique de ce qu'il reste, en France, de bourgeoisie libérale.

Le Temps poursuit une enquête sur *le Mouvement littéraire à l'étranger*. Son analyse des Lettres américaines est inepte (Faulkner n'est pas même cité). Mais touchant les Russes, il ne se montre pas si mal informé. Dans les *Etudes anglaises* de septembre, un article plein de compréhension de M. Le Breton sur Faulkner.

Dans *Il Convegno* (XVIII, 3-4), des notes fort intéressantes, mais un peu datées, d'Italo Svevo sur James Joyce.

Sur, de Buenos-Aires, prend politiquement position contre l'oppression, se sent, à propos de la guerre d'Espagne, animé d'un amour chrétien pour le peuple, en est à son 35e numéro, et ne perd rien de sa qualité littéraire (considérable article de Victoria Ocampo sur l'*Orlando* de Virginia Woolf).

SPECTACLES

Naissance d'une cité, de J. R. Bloch au VEL D'HIV.
Aurait voulu marquer la naissance d'un théâtre de masse. Le résultat est mort-né.

La duchesse d'Amalfi, de Webster, aux CHAMPS-ELYSÉES.
Le Rideau Gris a présenté avec goût, dans une adaptation de M. Henri Fluchère, d'un *ton* excellent, ce pesant mélodrame.

Le Cap des tempêtes, de H. Bernstein, au GYMNASE.
Une psychologie aux détours trop prévisibles, une fabrication trop facile, surtout un manque total de résonance poétique, donc tragique.

Quadrille, de Sacha Guitry, à la MADELEINE.
Au milieu de la parade habituelle — menée cette fois d'un train un peu essoufflé, — une scène remarquable : le suicide manqué.

George Dandin aux FRANÇAIS.
La critique unanime a reproché à Ledoux d'être émouvant. Comme si Molière ne mettait pas ses cocus sur la scène, la mort dans l'âme !

A l'OPÉRA, l'essai de rajeunissement de *l'Aiglon* par la musique de Honegger et Jacques Ibert réussit au quatrième acte : à Wagram.

Au THÉATRE DE L'ÉTOILE, l'*Opéra de Quat'Sous* tourne à l'opérette, et Suzy Solidor seule est acceptable : Brecht, qui assistait aux répétitions, n'a manifestement rien pu faire de tous ces Français.

Aux FÊTES MUSICALES de Venise, le *Jeu de Cartes* de Strawinski a paru d'une splendeur, d'une jeunesse sans égales. On a entendu également le double *De Profundis,* écrit l'un pour l'autre par Pizzetti et Malipiero, qui anticipent un peu...

Au STUDIO 28, *Artists and Models* offre un moment admirable (et un seul). Un fou vient de se précipiter sur la scène, pendant un spectacle de marionnettes. Et une lune anthropomorphe, deux adorables poupées, lui font éperdument de l'œil : un gnome sert d'entremetteur.

*

En novembre

A la galerie Renou et Colle, exposition de gouaches de Marc Chagall jusqu'au 13 novembre.

Chez Bernheim jeune, 89 rue du Faubourg Saint-Honoré, exposition de toiles d'Eugène Dabit, à partir du 18 novembre.

A la Comédie des Champs-Elysées, le 6 novembre, audition des « poètes de gauche », présentés par L. Martin-Chauffier.

A l'Athénée, vers le 15 novembre, l'*Impromptu de Paris,* critique de la critique d'*Electre,* et de Jouvet, par Jouvet et Jean Giraudoux.

A la Nouvelle France, 1, rue de Pontoise, le 18 : *Possibilité d'un humanisme religieux,* par Jean Schlumberger.

Mouches à miel, carnet poétique rédigé par Jean de Bosschère, paraîtra fin novembre.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND, IMP. R. BUSSIÈRE

N. R. F.

nrf VIENT DE PARAITRE

COLLECTION « DETECTIVE »

ÉDOUARD LETAILLEUR

LE CRIEUR DES MORTS

ROMAN

Un volume in-16 double couronne, sous couverture illustrée photographique de R. PARRY.............. **9** fr.

Une maison dans la lande bretonne, pays des craintes superstitieuses... Dans cette maison quatre joueurs de bridge, et le fils de l'un d'eux.

On frappe à leur porte... et deux des joueurs tombent victimes d'un mystérieux attentat.

Cependant personne n'est entré et personne n'a pu sortir. L'assassin est-il donc l'un de ces cinq hommes ? Tel est le problème posé...

Mais l'on se tromperait en s'imaginant que ce roman n'est qu'une longue enquête. Avec Édouard Letailleur, l'action du roman n'en est toujours qu'à son début.

Un double attentat dès les premières pages ? Oui, mais on devine d'autres actions criminelles, on les pressent. La menace demeure, et c'est toute l'atmosphère des romans d'Édouard Letailleur qui est créée : la mort qui rôde, et le criminel qui semble s'incarner tour à tour en chacun des personnages.

DU MEME AUTEUR :

LES YEUX DU MASQUE 7.50
UN CRIME EN SOLOGNE 7.50
LA PEUR QUI RODE .... 6 fr
LE CIMETIÈRE DES LÉPREUX .... 6 fr
PERKANE, LE DÉMON DE LA NUIT .... 6 fr
LA DEMEURE DE SATAN .... 6 fr
DANSE DE MORT .... 6 fr
LE SQUELETTE DE LA RUE SCRIBE .... 6 fr
LA DOUZIÈME HEURE .... 6 fr

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*



NOUVEAUTES

COLLECTION CATHOLIQUE

ANDRÉ DAVID

LA RETRAITE AUX HOMMES CHEZ LES DOMINICAINS

UN VOLUME (11 × 18,5) SOUS COUVERTURE ILLUSTRÉE. 4

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Trois figures apparaissent avec un relief particulier dans ce livre émouvant et gr
Saint-Dominique, fondateur de l'Ordre, le père Lacordaire brûlant de ferveur, le I
Gillet, Maître général, saisi sur le vif dans son inlassable apostolat.
Ce petit livre forcera plus d'une conscience à s'interroger.

Aux Ecoutes, 28-8-

La Retraite aux Hommes, écrite à la gloire des Dominicains chez qui, par deux fois
deux couvents différents il fit retraite, revèle chez M. André David, une puissance poét
d'évocation extraordinaire.
Chacun en lisant de telles lignes, ne peut trouver que profit. La paix qui s'en dégag
réconfort puissant qu'a trouvé le néophyte dans les couvents qu'il visite, il sait les com
niquer à ceux qui suivent son effort. Les incroyants ne peuvent qu'y gagner au si
point de vue humain. Quant aux croyants, ils y découvrent une émotion religieuse jus
rarement atteinte.

Ph. O., *Courrier Royal*, 25-5-

Le petit livre de M. André David, d'une sincérité profonde, pourra remuer bien des c

PIERRE LŒWEL, *L'Ordre*, 4-10-

On goûtera dans le livre de M. André David, entre autres chapitres, l'évocation
puissante personnalité du R. P. Gillet, maître général des Dominicains, bâtisseur d'
et de couvents. Nous connaissons trop peu ces grands Français internationaux. A
David a situé heureusement le R. P. Gillet dans son cadre, œuvre vivante de sa pens
de ses mains, et dans la perspective auguste de sa tradition.

RAMON FERNANDEZ, *Marianne*, 6-10.

En ce livre qu'il intitule : *La Retraite aux Hommes chez les Dominicains*, M. André D
a voulu, tout de suite, engager un dialogue avec celui qu'il appelle « mon frère l'incréd
Ce « frère », cet autre lui-même, cette image attardée de ce qu'autrefois il fut, il vou
l'acheminer à son tour vers ces seuils conventuels où il a rencontré la paix, où des m
ne s'isolent et ne se recueillent, et ne contemplent que pour se mettre mieux en m
ensuite de se rapprocher de leurs frères humains et de leur être bienfaisants.

GEORGES GOYAU, de l'Académie française, *Gringoire*, 17-9-

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA

rf VIENT DE PARAITRE

PERCEVAL WILDE

LA BOUTIQUE DU DIABLE

ROMAN

Traduit de l'anglais par Mme F.-W. LAPARRA

N VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE................ 18 fr.

Une jeune fille du peuple, fille d'ouvriers, rêve de fréquenter société de New-York. Elle y parvient lentement, en passant ar de nombreuses aventures galantes. Un de ses amants lui onne assez d'argent pour lui permettre d'épouser le descendant iné d'une grande famille de province. Après la guerre, nous ssistons jusqu'à la date de sa mort à son ascension dans l'échelle ciale, au milieu du respect de tous.

Ce livre offre deux sortes d'intérêts : 1° une histoire assez ynique de l'Amérique depuis la fin de 1903 jusqu'à nos jours. ° une série de coups de théâtre (l'auteur est un homme de héâtre). Par exemple : croyant son père mort — par suite d'une onfusion — elle se livre à un vieux satyre afin de pouvoir ayer à son père un bel enterrement... et retrouve son père hez lui en train de ronfler.

Ce roman a sa place dans la littérature cynique de l'Amérique 'après 1929 — vision sombre et crue, importance de la vie exuelle, quelque chose qui rappelle certaine littérature anglaise u XVIIIe siècle.

rf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

R. F.

TROISIÈME ANNÉE 15 OCTOBRE 193

MESURES

CAHIERS TRIMESTRIELS

NUMÉRO IV

Comité de Rédaction : HENRY CHURCH, BERNARD GROETHUYSEN
HENRI MICHAUX, JEAN PAULHAN, GIUSEPPE UNGARETTI.

ADMINISTRATION
MADEMOISELLE A. MONNIER
7, RUE DE L'ODÉON, 7
PARIS

Le Numéro : **15** fr. L'Abonnement d'un an : **50** fr